



Fondamentaux
Bibliques

Volume 1

CHARLES H. MACKINTOSH

Éditions Bible et Foi
Collection "Les Anciens Sentiers"

Fondamentaux Bibliques

Volume 1

Par Charles H. Mackintosh (1820-1896)

Évangéliste Irlandais
Écrivain, rédacteur en chef de magazine



*« Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi ! »
Dwight L. Moody*



Éditions Bible et Foi
www.bible-foi.com
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. Lisez et relisez ces lignes, **mais surtout priez-les**. Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de ta croix et de la vie victorieuse en toi. Je te demande que ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de ta personne ! »

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

© **Adaptation française : Éditions Bible et Foi – 2025**

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers www.bible-foi.com serait très apprécié.

Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	5
Préface	6
1. Le pardon des péchés : qu'est-ce que c'est ?	8
2. La nouvelle naissance : qu'est-ce que c'est ?.....	21
3. La conversion : qu'est-ce que c'est ?.....	38
4. La sanctification : qu'est-ce que c'est ?.....	80
5. Le christianisme : qu'est-ce que c'est ?.....	93
6. La perfection chrétienne : qu'est-ce que c'est ?.....	101
7. Persévérance finale : qu'est-ce que c'est ?	114
8. Notre espoir : qu'est-ce que c'est ?	127
9. La communion avec Dieu : qu'est-ce que c'est ?	131

PRÉFACE

Aux sources de la foi, un appel à retrouver le cœur du christianisme.

Il y a des vérités que l'on croit connaître parce qu'on les a entendues cent fois. Des vérités que l'on range soigneusement dans un coin de sa mémoire, comme on range un livre sur une étagère, avec respect, mais sans jamais le rouvrir. Des vérités que l'on cite volontiers dans une conversation, que l'on défend même avec conviction, mais qui, peu à peu, ont cessé de brûler dans le cœur.

C'est précisément de ces vérités-là qu'il est question dans les pages que vous tenez entre vos mains. Non pas des nouveautés. Non pas des révélations inédites. Mais des fondements, les fondements mêmes de la vie chrétienne, que le temps, l'habitude, les systèmes religieux et la pensée humaine, ont progressivement attiédés et défigurés.

Qu'est-ce que le vrai christianisme ? Qu'est-ce que la perfection chrétienne ? Qu'est-ce que la persévérance finale ? Qu'est-ce que la communion avec Dieu ? Ces questions paraissent simples. Elles le sont, en un sens. Mais c'est justement leur simplicité qui nous piège ; car nous croyons y avoir répondu depuis longtemps, alors que bien souvent, nous n'en vivons plus la réalité spirituelle.

Les textes rassemblés dans ce recueil ont été écrits au XIX^e siècle par C.H. Mackintosh, un homme dont la plume remarquable a su allier la profondeur spirituelle à une clarté peu commune. Ses écrits, nourris d'une connaissance intime des Écritures et d'une communion personnelle avec le Christ, ont touché des générations de croyants à travers le monde. Ils portent la marque d'un homme qui ne cherchait pas à construire un système théologique, mais à conduire les âmes vers une seule personne : Jésus-Christ.

Si « Bible et Foi » a choisi de remettre ces textes en lumière aujourd'hui, ce n'est pas par nostalgie du passé, ni par attachement à un auteur particulier. C'est parce que nous sommes convaincus que l'Église de notre temps a un besoin urgent de réentendre urgemment ces vérités fondamentales comme des réalités vivantes à redécouvrir.

Car soyons honnêtes : où en sommes-nous ?

Nous vivons une époque où l'activité religieuse abonde, mais où la communion personnelle avec le Christ se fait rare. Une époque où l'on multiplie les programmes, les conférences, les structures, et où l'on perd de vue Celui qui devrait être au centre de

tout. Une époque où beaucoup de chrétiens sincères se retrouvent désorientés, ballotés entre des courants de pensée contradictoires, sans jamais trouver le repos d'une conscience parfaitement purifiée, ni la joie d'un cœur pleinement fixé sur son Sauveur.

Nous ne disons pas cela pour accuser qui que ce soit. Nous le disons parce que nous le constatons en nous-mêmes d'abord, et autour de nous ensuite. Le mal n'est pas nouveau. Déjà au temps d'Amos, le Seigneur devait dire à son peuple : « *Cherchez-moi, et vous vivrez ; mais ne cherchez pas Béthel* » (*Amos 5.5*). Les institutions les plus sacrées, celles-là mêmes que Dieu avait établies, étaient devenues un obstacle entre le peuple et son Dieu. Non pas parce qu'elles étaient mauvaises en elles-mêmes, mais parce qu'elles avaient pris la place de Celui qui les avait instituées.

N'est-ce pas exactement ce qui se passe aujourd'hui ? **Combien de croyants cherchent leur sécurité dans un système plutôt que dans le Christ ?** Combien de responsables d'Église défendent des structures avec zèle, tout en ayant un cœur tiède et une communion personnelle presque inexistante ? Combien de chrétiens ont accepté le salut par la mort de Jésus, mais vivent ensuite comme si sa personne glorifiée n'avait plus grand-chose à leur offrir ?

Ce recueil a l'ambition de ramener le regard là où il doit être : sur le Christ. Sur lui comme notre justice parfaite. Sur lui comme l'unique objet de nos cœurs. Sur lui comme notre espérance vivante. Sur lui comme celui en qui nous avons tout pleinement. Car c'est Christ, en tant que « *Personne vivante* », qui est la vie, la vérité et le chemin. Tout le reste n'en est que le reflet. **Et un reflet, aussi beau soit-il, ne remplacera jamais la lumière dont il procède.**

Que le Seigneur bénisse cette lecture et qu'il produise dans nos cœurs une bénédiction profonde, durable et véritable, pour Sa seule gloire.

Bible et Foi

1. LE PARDON DES PÉCHÉS : QU'EST-CE QUE C'EST ?

Quel bonheur immense ! La faute pardonnée, le péché effacé. Avoir la pleine assurance que tous mes péchés sont pardonnés, c'est le seul vrai fondement du bonheur. Être heureux sans cette certitude, c'est être heureux au bord d'un précipice, où l'on peut tomber à tout moment, et pour toujours.

Il est absolument impossible de connaître un bonheur solide sans avoir d'abord l'assurance, donnée par Dieu lui-même, que toute notre culpabilité a été effacée par le sang versé à la croix.

L'incertitude sur ce point est une source profonde d'angoisse spirituelle pour quiconque a pris conscience du poids de son péché. Se demander si Jésus a vraiment porté toute ma culpabilité, c'est mal comprendre la portée de son sacrifice.

Avant d'entrer dans le sujet du pardon, j'aimerais poser à mon lecteur une question très claire, très directe et très personnelle : « *Crois-tu qu'il est possible d'avoir l'assurance claire et certaine que tes péchés sont pardonnés ?* »

Je pose cette question dès le départ, car aujourd'hui, beaucoup de gens qui prétendent prêcher l'Évangile du Christ, nient qu'un chrétien puisse être sûr que ses péchés sont pardonnés. Ils affirment que croire au pardon de ses péchés serait de la présomption. À l'inverse, ils considèrent que le fait de douter en permanence sur ce point essentiel serait une preuve d'humilité. C'est une erreur.

Autrement dit, selon eux, croire ce que Dieu dit serait présomptueux, et en douter serait humble. C'est une position bien étrange quand on lit des passages comme celui-ci : « *Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait des morts le troisième jour, et que la repentance et le pardon des péchés seraient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem* » (Luc 24.46-47).

« *En lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce* » (Éphésiens 1.7 ; Colossiens 1.14).

Nous avons ici la rémission ; ou le pardon des péchés (le mot est le même dans les trois passages) ; prêchée au nom de Jésus, et reçue par ceux qui ont cru à cette proclamation.

Un message a été envoyé aux Éphésiens et aux Colossiens, leur annonçant le pardon des péchés au nom de Jésus.

Ils ont cru ce message et sont entrés, par la foi, en possession du pardon des péchés. Était-ce de la présomption de leur part ? Ou bien aurait-ce été un signe de piété et d'humilité de douter du pardon de leurs péchés ? Il est vrai qu'ils avaient été de grands pécheurs, plongés dans leurs fautes et leurs péchés ; enfants de colère, étrangers à Dieu et ennemis par leurs mauvaises actions. Certains d'entre eux avaient sans doute fléchi le genou devant Diane (déesse latine associée à la procréation, à la naissance, à la chasse et à la souveraineté). Ils avaient vécu dans une idolâtrie grossière et dans toutes sortes de méchancetés.

Mais voilà : le pardon des péchés leur avait été annoncé au nom de Jésus. Cette annonce était-elle vraie ou non ? Était-elle pour eux ou non ? Était-ce un rêve, une ombre, un mythe ? Est-ce que cela ne signifiait rien ? N'y avait-il rien de sûr, rien de certain, rien de solide dans tout cela ?

Ce sont des questions simples, qui appellent une réponse simple de la part de ceux qui affirment que personne ne peut savoir avec certitude si ses péchés sont pardonnés. Si personne ne peut le savoir aujourd'hui, comment aurait-on pu le savoir à l'époque des apôtres, et avec une telle certitude ?

Si c'était possible au premier siècle, pourquoi pas au dix-neuvième ; ou au vingt-et-unième siècle ?

« De même David exprime le bonheur de l'homme à qui Dieu attribue la justice sans les œuvres : Heureux ceux dont les fautes sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts ! Heureux l'homme à qui le Seigneur ne compte pas son péché ! » (Romains 4.6-8). Ézéchias, lui, pouvait dire : « Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos... » (Ésaïe 38.17).

Le Seigneur Jésus a dit à quelqu'un de son époque : *« Mon enfant, prends courage, tes péchés te sont pardonnés » (Matthieu 9.2).*

Ainsi, à toutes les époques, le pardon des péchés a été connu avec toute la certitude que la Parole de Dieu pouvait donner. N'importe lequel de ces exemples suffit à renverser l'enseignement de ceux qui prétendent que personne ne peut savoir que tous ses péchés sont pardonnés.

Quand j'ouvre ma Bible, j'y trouve des personnes coupables de toutes sortes de péchés, et qui ont ensuite été amenées à connaître le pardon. J'affirme donc qu'il est possible pour tout pécheur de savoir, dès maintenant, avec une certitude venant de Dieu, que ses péchés sont pardonnés. Était-ce de la présomption de la part d'Abraham, de David, d'Ézéchias, du paralytique et de bien d'autres, de croire au pardon de leurs péchés ? Aurait-ce été un signe d'humilité et de vraie piété de leur part d'en douter ?

On objectera peut-être que ce sont des cas spéciaux, exceptionnels. Mais pour la question qui nous occupe, peu importe qu'ils aient été ordinaires ou extraordinaires. Une chose est claire : ils contredisent totalement l'idée selon laquelle personne ne peut savoir que ses péchés sont pardonnés.

La Parole de Dieu m'enseigne que de nombreuses personnes ; sujettes aux mêmes passions, aux mêmes faiblesses, aux mêmes échecs et aux mêmes péchés que l'auteur de ces lignes et son lecteur ; ont été amenées à connaître et à se réjouir du pardon complet de leurs péchés. Par conséquent, ceux qui soutiennent que personne ne peut en être sûr n'ont aucun appui dans les Écritures.

Mais est-il vrai que les exemples rapportés dans les Saintes Écritures soient si particuliers qu'ils ne nous fournissent aucun précédent applicable ? Pas du tout. Abraham *« crut au Seigneur, et cela lui fut compté comme justice »* (Genèse 15.6). Et le Saint-Esprit déclare que la justice nous sera aussi attribuée si nous croyons en Christ : *« Sachez donc, frères, que c'est par lui que le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit est justifié par lui de toutes les choses dont vous ne pouviez être justifiés par la loi de Moïse »* (Actes 13.38-39).

« Tous les prophètes rendent de lui ce témoignage : quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés » (Actes 10.43).

La question est de savoir ce que les apôtres Pierre et Paul voulaient dire quand ils prêchaient ouvertement le pardon des péchés à ceux qui les écoutaient. Voulaient-ils vraiment faire comprendre à leurs auditeurs que personne ne pouvait être sûr de posséder ce pardon ?

Quand Paul dit à son auditoire dans la synagogue d'Antioche : *« Nous vous annonçons la bonne nouvelle... »* (Actes 13.32), pensait-il que personne ne pouvait être sûr que ses péchés étaient pardonnés ? Comment l'Évangile pourrait-il être appelé une « bonne nouvelle » si son seul effet était de laisser l'âme dans le doute et l'inquiétude ? S'il est vrai que personne ne peut avoir l'assurance du pardon, alors toute la prédication des apôtres devrait être remise en question. On pourrait alors s'attendre à entendre Paul dire : *« Sachez donc, frères, que personne ne peut jamais savoir, dans cette vie, si ses péchés sont pardonnés ou non ! »*

Y a-t-il quoi que ce soit de semblable dans toute la prédication et l'enseignement des apôtres ? Ne présentent-ils pas partout, de la façon la plus complète et la plus claire, le pardon des péchés comme le résultat naturel et nécessaire de la foi en un Sauveur crucifié et ressuscité ?

Y a-t-il la moindre trace de ce qu'enseignent certains prédicateurs modernes, à savoir que c'est une présomption dangereuse de croire au pardon complet de tous nos péchés ? Et cette fausse humilité doit-elle nous condamner à vivre dans un doute permanent ? N'y a-t-il aucune possibilité de jouir un jour, dans ce monde, de la certitude réconfortante de notre sécurité éternelle en Christ ? Ne pouvons-nous pas nous appuyer sur la Parole de Dieu en confiant notre âme au sacrifice du Christ ? Est-il possible que le seul résultat de la bonne nouvelle de Dieu soit de laisser l'âme dans une perplexité sans issue ?

« Le Christ a ôté le péché, mais je ne peux pas le savoir ! Dieu a parlé, mais je ne peux pas en être sûr ! Le Saint-Esprit est descendu, mais je ne peux pas me confier à son témoignage ! » Est-ce vraiment un signe de piété et d'humilité que de douter de la Parole de Dieu, de rabaisser l'œuvre de la croix et de refuser de croire au témoignage du Saint-Esprit ?

Hélas ! Si c'est cela l'Évangile, alors adieu la paix et la joie de la foi. Si c'est vraiment cela le christianisme, alors c'est en vain que la lumière d'en haut nous a visités pour *« nous donner la connaissance du salut par le pardon des péchés »* (Luc 1.77). Si personne ne peut avoir cette « connaissance du salut », alors à quoi bon l'avoir reçue ?

Que mon lecteur se souvienne que la question n'est pas de savoir si une personne peut se tromper elle-même ou tromper les autres. Cela, on l'admet volontiers. Des milliers de personnes se sont trompées elles-mêmes, et des milliers d'autres ont trompé leur prochain. Mais est-ce une raison pour que je ne puisse pas avoir la certitude absolue que ce que Dieu a dit est vrai, et que l'œuvre de Christ a pu effacer tous mes péchés ? *« Des gens se sont trompés eux-mêmes, donc je crains de faire confiance à Christ. Des gens ont trompé les autres, donc je crains que la Parole de Dieu ne me trompe ! »*

N'est-il pas nécessaire d'examiner les enseignements à la lumière de la Parole, pour voir ce qu'ils contiennent vraiment ? N'est-il pas plus sage, quand des personnes se présentent comme les représentants d'un christianisme sain et éclairé, de vérifier leurs propos à la mesure infaillible des Saintes Écritures ? Assurément, oui : *« Ils examinaient chaque jour les Écritures pour vérifier si ce qu'on leur disait était exact »* (Actes 17.11).

S'ils nous disent que nous ne pouvons jamais être sûrs de notre salut, que c'est présomptueux de penser une telle chose, et que le mieux que nous puissions espérer dans cette vie, c'est un vague espoir d'aller au ciel après la mort, nous devons rejeter entièrement un tel enseignement, car il est en contradiction directe avec la Parole de Dieu.

La fausse théologie me dit que je ne peux jamais en être sûr ; la Parole de Dieu me dit que je le peux. Que dois-je croire ? La première me remplit de doutes et de craintes ; la seconde me donne une certitude qui vient de Dieu. La fausse théologie me pousse à m'appuyer sur mes propres efforts ; la Parole me fait reposer sur une œuvre achevée.

À quoi dois-je prêter attention ? Y a-t-il l'ombre d'un fondement à l'idée que personne ne peut être sûr de son salut éternel ? J'affirme sans hésiter qu'il n'y en a pas. Dans chacune de ses parties, la Parole de Dieu présente de la façon la plus claire le privilège du croyant : jouir d'une pleine certitude quant à son pardon et à son acceptation en Jésus-Christ.

Permettez-moi de vous poser cette question : « *N'est-ce pas grâce à la Parole fidèle de Dieu et à l'œuvre achevée de Christ que l'âme qui se confie en Dieu peut jouir d'une pleine assurance ?* » C'est vrai : c'est par la foi que chacun peut se confier ainsi, et cette foi est produite dans le cœur par le Saint-Esprit. Mais tout cela ne change rien à la question qui nous occupe. Ce que je souhaite, c'est que mon lecteur termine la lecture de cet article avec la conviction ferme et profonde qu'il lui est possible de posséder une grande assurance de son salut et une pleine sécurité éternelle en croyant en Jésus-Christ.

L'œuvre de Christ est-elle achevée ? La Parole de Dieu est-elle vraie ? Oui, assurément. Alors, si je m'appuie simplement sur elle, je suis pardonné, justifié et accepté par Dieu. Tout le reste n'est que mensonge de l'ennemi. Tous mes péchés ont été déposés sur Jésus quand il a été cloué sur le bois maudit. Dieu les a tous fait retomber sur lui.

Il les a portés et les a ôtés. Maintenant, il est au ciel sans eux. Cela me suffit. Si celui qui a pris la responsabilité de toutes mes fautes est maintenant à la droite de la Majesté dans les cieux, alors il est évident qu'il n'a plus rien contre moi. Tout ce que la justice divine avait contre moi a été reporté sur celui qui a porté nos péchés. Christ a enduré pour nous la colère d'un Dieu qui hait le péché, afin que je puisse être librement et pour toujours pardonné et accepté par un Sauveur ressuscité et glorifié.

Voilà de bonnes nouvelles. Les crois-tu ? Dis-moi, cher ami, crois-tu de tout ton cœur en un Christ mort et ressuscité ? Es-tu venu à lui comme un pécheur perdu, et lui fais-tu pleinement confiance ? **Crois-tu qu'il est mort pour tes péchés, selon les Écritures, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ?**

Si c'est le cas, tu es sauvé, justifié, accepté, pleinement introduit en Christ.

Il est vrai qu'en toi-même tu restes une créature faible, avec une mauvaise nature à combattre à chaque instant. Mais Christ est ta vie, ta sagesse, ta justice, ta sanctification, ta rédemption, ton tout. Il vit toujours pour toi dans le ciel. Il est mort pour te purifier. Il vit pour te garder pur et fidèle.

Tu es rendu aussi pur que sa mort peut te rendre, et tu es gardé aussi pur que sa vie peut te garder. Il s'est rendu responsable de toi. Dieu te voit tel que Christ t'a fait. Il te voit en Christ, et donc semblable à Christ. C'est pourquoi, je t'en prie, n'emprunte pas les sombres couloirs du légalisme, du faux piétisme et de la fausse théologie qui résonnent depuis des siècles.

En voyant la plénitude et la perfection de ta position en un Christ ressuscité et glorieux, réjouis-toi en lui tous les jours de ta vie sur terre. Tu peux vivre dans l'espérance d'être avec lui pour toujours, dans ses propres demeures de gloire céleste. Ayant ainsi cherché à établir qu'il est possible de savoir, par l'autorité de Dieu, que ses péchés sont pardonnés, nous allons maintenant, en nous appuyant sur l'enseignement de l'Esprit de Dieu, examiner le sujet du pardon des péchés tel qu'il est présenté dans la Parole.

Nous le présenterons sous trois angles :

- Premièrement : la raison pour laquelle Dieu pardonne les péchés.
- Deuxièmement : la mesure dans laquelle il pardonne les péchés.
- Troisièmement : la manière dont il pardonne les péchés.

Cette triple présentation est précieuse, car elle apporte clarté, plénitude et précision à notre compréhension du sujet dans son ensemble. Plus nous comprendrons clairement la raison du pardon divin, plus nous en apprécierons l'étendue et en admirerons la manière : « *Que le Saint-Esprit soit notre guide pendant que nous y réfléchissons !* »

Le fondement du pardon divin.

Il est extrêmement important que le lecteur en recherche comprenne bien ce point essentiel. Il est tout à fait impossible pour une conscience éclairée par Dieu de trouver un véritable repos tant qu'elle n'a pas clairement vu le fondement du pardon. On peut avoir des idées vagues sur la miséricorde et la bonté de Dieu ; sur sa volonté d'accueillir les pécheurs et de leur pardonner ; sur sa réticence à exercer le jugement et sa préférence pour la miséricorde.

Mais tant qu'une personne ne voit pas clairement comment Dieu justifie ; comment il peut être à la fois un Dieu juste et un Dieu qui sauve ; elle reste étrangère à la paix de Dieu, une paix qui dépasse véritablement toute compréhension humaine : « *Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ* » (Philippiens 4.7).

Une conscience sur laquelle la lumière de la vérité divine s'est déversée avec puissance reconnaît parfaitement que le péché ne peut jamais entrer dans la présence de Dieu. Le péché, où qu'il se trouve, ne peut être traité que par le juste jugement d'un Dieu qui hait le péché. Par conséquent, tant que la méthode divine pour traiter le péché n'est pas comprise ni crue, il y a de quoi s'inquiéter sérieusement pour son propre salut éternel.

Le péché est une réalité. La sainteté de Dieu en est une autre. La conscience est une réalité. Le jugement à venir en est une autre également. Toutes ces choses doivent être sincèrement examinées et prises en compte. La justice de Dieu doit être satisfaite, la conscience de l'homme purifiée, Satan réduit au silence. Comment tout cela peut-il s'accomplir ? **Uniquement par la révélation de la croix : le sacrifice de Jésus-Christ.**

Voilà le véritable fondement du pardon divin. Le précieux sacrifice du Christ constitue la base sur laquelle un Dieu juste et un pécheur justifié se rencontrent dans une communion profonde. Dans cette expiation à la croix, je vois le péché condamné, la justice de Dieu satisfaite, le pécheur sauvé, l'adversaire vaincu.

La création n'a jamais rien montré de tel. Dans le jardin d'Éden, la créature jouissait de la manifestation de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Mais les plus beaux paysages de l'ancienne création n'offraient rien de comparable à la grâce régnant par la justice : « *Comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce règne par la justice pour la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur* » (Romains 5.21).

Rien de tel pour le cœur humain qu'une combinaison glorieuse de justice et de paix, de miséricorde et de vérité. La croix du calvaire avait été réservée pour révéler tout cela.

C'est là qu'une grande et capitale question se pose : « *Comment Dieu peut-il être juste tout en justifiant le pécheur ?* » La mort du Christ fournit la réponse. Un Dieu juste a traité le péché à la croix, afin de pouvoir justifier le pécheur sur le terrain nouveau et éternel de la résurrection. Dieu ne peut tolérer ni ignorer le moindre trait de péché, mais il peut l'effacer. Il a condamné le péché en Jésus-Christ. Il a déversé sa juste colère sur lui, afin de pouvoir déverser les rayons éternels de sa faveur sur le pécheur qui croit en son sacrifice : « *Sur la croix de Jésus, ce chant est gravé : que le péché soit jugé et les pécheurs sauvés !* »

Précieux témoignage ! Que tout pécheur en recherche le lise avec les yeux de la foi. Qu'il demande sincèrement à l'Esprit de l'en convaincre, et l'Esprit le fera. C'est un témoignage qui doit lui donner une paix solide dans le cœur. Dieu a été satisfait par la condamnation du péché, cela est amplement suffisant.

« Ici, ma conscience coupable et troublée trouve un repos doux et profond. J'ai vu mes péchés s'élever comme une montagne sombre devant moi, me menaçant d'une colère éternelle. Mais le sang de Jésus les a tous effacés du regard de Dieu. Ils ont disparu, disparu pour toujours, engloutis comme du plomb dans les eaux puissantes de l'oubli divin. Je suis libre, aussi libre que Christ, qui a été cloué sur la croix pour mes péchés et qui est maintenant sur le trône sans eux ! »

Tel est donc le fondement du pardon divin. Quel fondement solide ! Si notre conscience est troublée, nous pouvons nous y reposer. Satan ne peut que le reconnaître et doit nous laisser en paix. Dieu s'est révélé comme celui qui justifie, et nous marchons par la foi dans la lumière et la puissance de cette révélation.

Rien ne peut être plus simple, plus clair, plus satisfaisant. Si Dieu se révèle comme celui qui justifie, alors je suis justifié par la foi en cette révélation. Quand les gloires de la croix brillent sur le pécheur, il voit et sait, il croit et reconnaît que celui qui a jugé ses péchés par la mort l'a aussi justifié par la résurrection.

« Lecteur tourmenté par le doute, je t'en supplie : saisis le véritable fondement du pardon des péchés. Il est inutile de continuer dans cette voie d'incertitude. Il t'est possible, maintenant, de te reposer sur le fondement inébranlable du pardon ! »

Laisse-moi raisonner avec toi. Qu'est-ce qui t'empêche, dès maintenant, de te reposer sur le fondement de l'expiation accomplie ? Dis-moi : ta conscience a-t-elle besoin de quelque chose de plus pour être satisfaite que ce qui a satisfait la justice inflexible de Dieu ? Le fondement sur lequel Dieu se révèle comme celui qui justifie n'est-il pas assez solide pour que toi aussi, tu puisses t'y tenir comme un pécheur justifié ?

Que dis-tu, ami ? Es-tu satisfait ? Le Christ te suffit-il ? Cherches-tu encore quelque chose en toi-même ; dans tes actions, tes œuvres, tes pensées, tes sentiments ? Si c'est le cas, abandonne cette recherche, car elle est totalement vaine. Tu ne trouveras jamais rien en toi-même. Tout ce que tu cherches est en Christ. Et même si tu pouvais trouver quelque chose, ce ne serait qu'un encombrement, une perte, un obstacle. Le Christ a pleinement et éternellement satisfait Dieu, qu'il te satisfasse aussi. **Tu seras vraiment heureux le jour où tu découvriras cette lumière.**

Que Dieu, le Saint-Esprit, te fasse reposer dès maintenant sur un sacrifice pleinement suffisant, le seul fondement du pardon divin, afin que tu puisses entrer dans l'examen du deuxième point de notre sujet :

L'étendue du pardon divin.

Beaucoup de gens sont perplexes sur ce point. Ils ne voient pas la plénitude du pardon des péchés accompli par la mort de Jésus-Christ sur la croix. Ils ne saisissent pas que le pardon qui les libère couvre bien l'ensemble de leurs péchés, sur toute leur vie.

Ils semblent penser que Christ n'a porté qu'une partie de leurs péchés, ceux commis avant leur conversion. Après leur rencontre avec Jésus-Christ, ils se retrouvent troublés dans leur conscience par la question de leurs péchés quotidiens. Beaucoup de chrétiens imaginent que le Seigneur voit leurs péchés d'aujourd'hui différemment de leurs péchés d'hier. C'est pour cette raison qu'ils sont parfois très abattus et cruellement assaillis par toutes sortes de doutes.

Malheureusement, il ne peut en être autrement pour eux, tant qu'ils ne verront pas, à la lumière de Dieu, que dans la mort de Christ, ils ont bel et bien le pardon complet de tous leurs péchés. Il est vrai que l'enfant de Dieu qui commet un péché doit aller vers son Père et confesser ce péché. Mais que dit l'apôtre à celui qui confesse ainsi ses fautes ? « *Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et pour nous purifier de toute injustice* » (1 Jean 1.9), même après notre conversion.

Pourquoi dit-il « fidèle et juste » ? Pourquoi ne dit-il pas seulement « gracieux et miséricordieux » ? Parce qu'il parle en partant du principe que toute la question du péché a été sérieusement examinée et réglée par la mort de Christ, qui est maintenant au ciel comme notre juste avocat : « *Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste* » (1 Jean 2.1).

En matière de pardon des péchés, Dieu ne peut être fidèle et juste que sur cette base. Les péchés du croyant ont tous été expiés à la croix. Si un seul péché avait été laissé de côté, le croyant serait éternellement perdu, car il est impossible qu'un seul péché, aussi petit soit-il, entre dans le sanctuaire de Dieu. De plus, si tous les péchés du croyant n'avaient pas été expiés dans la mort de Christ, alors ni la confession, ni la prière, ni le jeûne, ni aucun autre moyen ne pourrait jamais les faire pardonner.

La mort de Christ est le seul fondement sur lequel Dieu pouvait, en toute fidélité et justice, pardonner le péché. Et nous savons qu'il doit le faire dans la fidélité et la justice, ou pas du tout. C'est à sa louange et pour notre plus grand réconfort.

Mais j'imagine déjà mon lecteur s'exclamer : « *Quoi ! Voulez-vous dire que mes péchés futurs ont aussi été pardonnés ?* » Je réponds que tous nos péchés étaient futurs quand Christ les a portés sur le bois maudit. N'est-ce pas ? Les péchés de tous les croyants, au cours des vingt derniers siècles, étaient futurs quand Christ est mort pour eux.

En réalité, toute cette hésitation concernant les péchés futurs vient en grande partie de l'habitude de regarder la croix à travers nos propres raisonnements. **Il nous faut absolument les raisonnements de Dieu** ; il nous faut regarder la croix du ciel, au lieu de la regarder de la terre. L'Écriture ne parle jamais de « péchés futurs ».

Passé, présent et avenir ne sont que des repères humains et terrestres. Avec Dieu, tout est éternel, nous ne sommes plus limités par le temps.

Tous nos péchés étaient sous le regard de la justice infinie du Créateur. À la croix, tous nos péchés, passés, présents et futurs, ont été déposés sur la personne de Jésus, lui, le porteur du péché, qui par sa mort a posé le fondement éternel du pardon des péchés : « *Lui qui a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois, afin que, morts aux péchés, nous vivions pour la justice* » (1 Pierre 2.24).

Seigneur Jésus-Christ : « *Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos !* »

Dire cela, c'est répondre par la foi à la déclaration de Dieu lui-même, quand il dit : « *Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs fautes* » (Hébreux 10.17) et « *L'Éternel a fait retomber sur lui les fautes de nous tous* » (Ésaïe 53.6).

Prenons un exemple : le cas du malfaiteur sur la croix (Luc 23.33-42). Quand, en tant que pécheur convaincu, il tourna les yeux de la foi vers Christ, pendu à ses côtés, il fut alors rendu apte à entrer dans le paradis de Dieu : « *Il dit à Jésus : Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne. Jésus lui répondit : Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis !* »

La parole du Christ l'a fait passer de la croix d'un criminel à la présence de Dieu.

Avait-il besoin de quelque chose de plus, pour lui, en lui ou avec lui ; afin d'être apte à entrer au ciel ? Absolument pas. Maintenant, supposons qu'au lieu d'entrer au ciel, on lui ait permis de descendre de la croix. Supposons qu'on lui ait retiré les clous et qu'il ait pu partir en liberté. Il aurait eu le péché dans sa nature, et ayant le péché dans sa nature, il aurait été susceptible de pécher en pensée, en parole et en action. Aurait-il alors perdu son droit, son aptitude à être pardonné ? Certainement pas.

Son droit était divin et éternel, fondé sur le sacrifice de Christ. Tous ses péchés avaient été portés par Jésus. Il est vrai que si le pécheur pardonné commet un péché, sa communion avec Dieu est interrompue, et il doit alors confesser sincèrement sa faute avant que cette communion puisse être rétablie : « *Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchons dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité* » (1 Jean 1.6).

« *Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner et pour nous purifier de toute injustice* » (1 Jean 1.9).

Il s'agit là clairement d'un tout autre point. Ma communion peut être interrompue, mais mon droit ne peut jamais être perdu. Tout a été accompli à la croix. Chaque trace de péché et de culpabilité a été expiée par ce sacrifice incomparable et sans prix. Par ce sacrifice, le croyant est transféré d'une position de coupable condamné à une position de justifié parfait.

Il passe d'un état où il n'avait pas la moindre trace de justice à un état où il n'a pas la moindre trace de culpabilité, et ne pourra plus jamais en avoir. Il se tient dans la grâce, il est sous la grâce, il respire l'atmosphère même de la grâce, et il ne peut jamais en être autrement du point de vue de Dieu. S'il commet un péché, et qui n'en commet pas ? « *Nous trébuchons tous de bien des manières...* » (Jacques 3.2), alors il faut qu'il y ait une confession.

Le pardon et la purification reposent sur la fidélité et la justice de Dieu, qui ont trouvé leur réponse divine à la croix. Tout est fondé sur la croix : la fidélité et la justice de Dieu, Christ comme avocat, notre confession, notre pardon total, notre purification parfaite, le rétablissement de notre communion ; tout cela repose sur la base solide du précieux sang du Christ.

Mon lecteur se souviendra que nous ne traitons ici qu'un seul point : l'étendue du pardon divin. Il y a d'autres aspects importants qu'on pourrait examiner en parallèle, comme l'union du croyant avec Christ, son adoption dans la famille de Dieu, la présence du Saint-Esprit en nous, qui impliquent tous nécessairement le pardon complet des péchés. Mais nous devons nous en tenir à notre sujet, et après avoir essayé de présenter le fondement et l'étendue du pardon divin, nous terminerons par quelques mots sur :

La manière dont Dieu pardonne.

Nous savons tous combien la manière de faire les choses compte. Souvent, la manière a même plus d'impact que le fond. Combien de fois avons-nous entendu quelqu'un dire : « *Oui, je reconnais qu'un tel m'a rendu service, mais sa façon de le faire m'a plus blessé qu'autre chose !* »

Or, le Seigneur a sa propre façon de faire les choses, béni soit son nom. Non seulement il accomplit de grandes choses, mais il les fait avec tout son amour. Non seulement le fond de ses actes est généreux, mais leur manière est imprégnée de son amour.

Prenons quelques exemples. Regardez, dans Luc 7, la parole touchante du Christ à Simon le pharisien : « *Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette* » (v. 42). En ce qui concerne la simple question de la dette, le résultat aurait été le même, quelle que soit la manière utilisée pour la remettre. Mais qui voudrait voir le geste dépouillé de sa manière ? Le créancier pourrait pardonner tout en maugréant sur le montant. Ce murmure, aux yeux d'un cœur sensible, priverait l'acte de tout son charme. En revanche, la franchise de la manière rehausse immensément la valeur du geste.

Tournons-nous maintenant vers Luc 15. Chacune des paraboles illustre la puissance et la beauté de la manière. Quand l'homme retrouve sa brebis, que fait-il ? Se plaint-il de tous les ennuis qu'elle lui a causés ? Murmure-t-il contre le ciel tout en faisant grâce ? Pas du tout. Que fait-il ? « *Il la met avec joie sur ses épaules...* » (v. 5).

Comment réagit-il ? Se plaint-il du poids ou des ennuis occasionnés ? Non : il « *se réjouit* » (v. 7). Nous avons là la manière royale et magnifique de Dieu. Il montre qu'il est sincèrement heureux de retrouver sa brebis. La brebis aurait de toute façon été en sécurité sur son épaule, quelle que soit la façon dont elle y avait été placée. Mais elle aurait été privée de cette expression : « *se réjouir* ». Qui voudrait voir le geste dépouillé de sa manière si touchante ?

Il en va de même pour la femme qui avait perdu sa pièce d'argent : « *Elle allume une lampe, balaie la maison et cherche...* » (v. 8). Comment ? Avec lenteur, lassitude, indifférence ? Pas du tout : « *avec soin* », comme quelqu'un qui met tout son cœur à l'ouvrage. Il est tout à fait clair qu'elle veut vraiment retrouver la pièce perdue. Sa manière de chercher le prouve. Enfin, observez la façon dont le père accueille le fils prodigue qui revient à la maison : « *Comme il était encore loin, son père le vit et fut rempli de compassion ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa* » (v. 20). Il n'envoie pas un serviteur dire au fils égaré de se retirer dans un bureau, d'aller à la cuisine ou de se laver et de rester confiné dans sa chambre.

Non, le père court lui-même à sa rencontre. Il met en quelque sorte de côté sa dignité paternelle pour exprimer son affection paternelle. Il ne se contente pas de recevoir l'égaré en lui rappelant ses fautes. Il montre que tout son cœur est dans un esprit d'accueil, et il le fait non seulement par le fond de son geste, mais aussi par la manière dont il l'accomplit.

On pourrait citer d'autres passages pour illustrer la manière royale du pardon divin, mais ceux qui précèdent suffisent à montrer combien Dieu reconnaît, avec grâce, le pouvoir que la manière a d'agir sur le cœur humain. C'est pourquoi, en terminant cet article, je lance un appel sincère à mon lecteur : dis-moi ce que tu penses maintenant du fondement, de l'étendue et de la manière du pardon divin.

Cher lecteur, tu vois que le fondement du pardon est aussi stable que le trône de Dieu lui-même, que son étendue est infinie, et que sa manière est tout ce qu'un cœur blessé peut enfin désirer ! Alors, es-tu au clair sur la grande question du pardon des péchés ? Peux-tu encore douter de la volonté de Dieu de te pardonner tous tes péchés, constamment ? Contemple et admire ce qu'il a mis en place pour cela : la manière dont il le fait, le fondement sur lequel il pardonne ton péché, et la façon dont il te pardonne. Peux-tu encore hésiter à t'abandonner à son amour ?

Il se tient devant toi, les bras ouverts, prêt à te recevoir sincèrement. Il te montre la croix, où sa propre main a posé le fondement du pardon, et il t'assure que tout a été fait comme il le fallait, et avec une grande joie. Il te propose de te reposer, maintenant et pour toujours, dans ce qu'il a accompli pour toi à la croix.

Que l'Esprit béni te conduise à voir ces choses avec les yeux du cœur, dans toute leur clarté et leur plénitude, afin que tu puisses non seulement croire au pardon de tes péchés, mais croire aussi que tes péchés sont franchement et pour toujours pardonnés : ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain.

2. LA NOUVELLE NAISSANCE : QU'EST-CE QUE C'EST ?

Peu de sujets ont suscité autant de difficultés et d'incertitudes que celui de la régénération, ou nouvelle naissance. Beaucoup de ceux qui l'ont eux-mêmes vécue ne savent pas exactement ce que c'est. Ils sont remplis de doutes : ont-ils vraiment fait cette expérience dont parle la Bible ?

Nombreux sont ceux qui, s'ils devaient exprimer leur désir, diraient : « *Oh ! si seulement je savais avec certitude que je suis passé de la mort à la vie ! Si seulement j'étais sûr d'être né de nouveau, je serais vraiment heureux !* »

Ils vivent ainsi harcelés par des doutes et des craintes, jour après jour, année après année. Parfois, ils sont pleins d'espoir d'avoir vécu ce grand changement ; mais bientôt, quelque chose surgit en eux et les amène à penser que leurs anciens espoirs n'étaient qu'une illusion.

En évaluant leur vie à partir de leurs sentiments, de leurs émotions et de certaines expériences ; plutôt qu'à partir de l'enseignement clair de la Parole de Dieu ; ils se retrouvent inévitablement plongés dans l'incertitude et la confusion sur cette question capitale.

Je voudrais maintenant examiner en profondeur ce sujet passionnant avec mon lecteur, à la lumière des Écritures. Il y a lieu de craindre qu'une grande partie des malentendus à ce sujet viennent de l'habitude de prêcher la régénération et ses fruits, au lieu de prêcher Christ. On place l'effet avant la cause, ce qui ne peut que troubler la pensée.

Examinons donc cette question : qu'est-ce que la régénération ? Comment se produit-elle ? Quels en sont les résultats ?

Qu'est-ce que la nouvelle naissance ?

Beaucoup la considèrent comme un changement de la vieille nature, produit par l'influence de l'Esprit de Dieu. Ils pensent que ce changement s'opère graduellement, par étapes successives, jusqu'à ce que la vieille nature soit complètement soumise. Cette façon de voir les choses comporte deux erreurs. Premièrement, une erreur sur l'état réel de notre vieille nature. Deuxièmement, une erreur sur la personnalité distincte du Saint-Esprit.

Cette vision ne comprend pas la corruption totale de notre vieille nature, avec son besoin de mourir, et se représente le Saint-Esprit davantage comme une influence que comme une personne vivant réellement en nous. Quant à notre véritable état par nature, la Parole de Dieu le décrit comme un état de ruine totale et irréparable. En voici les preuves :

« L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal » (Genèse 6.5).

Cette parole écarte toute idée d'une œuvre de rédemption de la vieille nature de l'homme devant Dieu. Et encore cette parole : *« L'Éternel, du haut des cieux, regarde les fils de l'homme, pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent, qui cherche Dieu. Tous sont égarés, tous sont pervertis ; il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul » (Psaume 14.2-3).*

« Aucun » et *« pas même un seul »* excluent l'idée qu'il puisse y avoir la moindre qualité rédemptrice dans la nature de l'homme, telle qu'elle est jugée devant Dieu. Après avoir tiré une preuve de Moïse et une autre des Psaumes, prenons quelques preuves chez les prophètes.

« Quels nouveaux châtiments vous infliger, quand vous multipliez vos révoltes ? La tête entière est malade, et tout le cœur est souffrant. De la plante du pied jusqu'à la tête, rien n'est en bon état » (Ésaïe 1.5-6).

« Une voix dit : Crie ! Et il répond : Que crierai-je ? Toute chair est comme l'herbe, et tout son éclat comme la fleur des champs. L'herbe sèche, la fleur tombe, quand le vent de l'Éternel souffle dessus. Certainement le peuple est comme l'herbe... » (Ésaïe 40.6-7). *« Le cœur est tortueux par-dessus tout, et il est méchant : qui peut le connaître ? » (Jérémie 17.9).*

Ce qui précède suffira pour l'Ancien Testament. Passons maintenant au Nouveau.

« Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rende témoignage d'aucun homme ; car il savait lui-même ce qui était dans l'homme » (Jean 2.24-25).

« Ce qui est né de la chair est chair... » (Jean 3.6). Lisons aussi : *« La pensée de la chair est hostilité contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, et elle ne le peut même pas » (Romains 8.7).* *« Sans espérance et sans Dieu dans le monde » (Éphésiens 2.12).*

On pourrait multiplier les citations, mais ce n'est pas nécessaire. Les preuves apportées suffisent à montrer la véritable condition de notre nature humaine aux yeux de Dieu : « *Elle est perdue, coupable, aliénée, sans force, seulement mauvaise et continuellement mauvaise !* »

Comment pouvons-nous alors légitimement nous demander si ce qui est décrit de cette manière pourrait un jour être changé ou amélioré ? « *L'Éthiopien peut-il changer sa peau ou le léopard ses taches ?* » (Jérémie 13.23). « *Ce qui est tortueux ne peut pas être redressé* » (Ecclésiaste 1.15).

En réalité, plus nous examinons de près la Parole de Dieu, plus nous constatons que la méthode divine ne consiste pas à améliorer une chose déchuée et ruinée, mais à la remplacer par quelque chose d'entièrement nouveau. C'est exactement ce qu'il en est de la condition naturelle de l'homme, de sa chair. **Dieu ne cherche pas à l'améliorer, mais à la faire mourir.**

L'Évangile n'a pas pour objectif d'améliorer la nature de l'homme, mais de lui en donner une nouvelle. Il ne cherche pas à coudre une pièce neuve sur un vieux vêtement, mais à donner un vêtement entièrement neuf. La loi cherchait quelque chose de bon dans l'homme, mais ne l'a jamais obtenu. Des ordonnances ont été données, mais l'homme s'en est servi pour exclure Dieu.

L'Évangile, au contraire, nous montre Christ magnifiant la loi et la rendant honorable, il nous le montre mourant sur la croix et y clouant les ordonnances ; il nous le montre se levant du tombeau et prenant place en conquérant à la droite de la Majesté dans les cieux ; et finalement, il déclare que tous ceux qui croient en son nom participent à sa vie de résurrection et sont un avec lui.

Voir attentivement les passages suivants : Jean 20.31 ; Actes 13.39 ; Romains 6.4-11 ; Éphésiens 2.1-6 ; Éphésiens 3.13-18 ; Colossiens 2.10-15.

Il est extrêmement important d'être clair sur ce point. Si je suis amené à croire que la nouvelle naissance est une sorte de changement ou d'amélioration de ma vieille nature, et que ce changement est graduel, alors inévitablement, je serai rempli d'une anxiété permanente, de doute, de crainte, de découragement et de tristesse. Aucune influence ou action du Saint-Esprit ne peut jamais rendre la chair spirituelle : « *Ce qui est né de la chair est chair* » (Jean 3.6) ; et ne sera jamais autre chose que « chair ».

Et « *toute chair est comme l'herbe* » (1 Pierre 1.24), comme l'herbe desséchée.

La chair est présentée dans les Écritures, non pas comme une chose à améliorer, mais comme une chose que Dieu considère comme « morte », et que nous sommes appelés à « faire mourir » ; à soumettre et à renier dans toutes ses pensées et ses désirs de vie indépendamment de Dieu : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive* » (Matthieu 16.24).

Dans la croix du Seigneur Jésus-Christ, nous voyons la fin de tout ce qui appartient à notre vieille nature : « *Ceux qui sont à Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises* » (Galates 5.24). Il n'est pas dit : « *Ceux qui sont à Christ doivent améliorer ou essayer d'améliorer leur chair, leur vieille nature !* »

Non, parce qu'elle est déjà crucifiée en Christ, elle est déjà morte. Elle est absolument impossible à améliorer. Comment pourrions-nous le faire ? Par l'énergie du Saint-Esprit ? Non ! Ce n'est pas ce que les Écritures enseignent. La chair ne doit pas être autorisée à s'imposer devant Dieu. Elle n'a aucune existence devant lui. Il est vrai qu'elle est en nous, mais Dieu nous accorde le précieux privilège de la considérer et de la traiter comme morte en Christ.

Sa Parole pour nous est : « *Ainsi vous-mêmes, considérez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ* » (Romains 6.11). Dieu n'attend rien de notre chair ; nous non plus. Il la considère comme morte, nous devrions faire de même. Il l'a mise hors de vue, et nous devrions la maintenir assujettie par l'Esprit de Christ.

C'est un immense soulagement pour le cœur qui lutte depuis des années à essayer d'améliorer sa propre nature. Elle restera sujette au péché jusqu'à notre mort. C'est aussi un immense soulagement pour la conscience qui cherche à fonder sa paix sur l'amélioration progressive d'une chose totalement impossible à améliorer.

Enfin, c'est un immense soulagement pour toute âme qui, pendant des années, a ardemment aspiré à la sainteté, mais qui a considéré cette sainteté comme consistant à améliorer sa vieille nature ; une vieille nature qui déteste la sainteté et qui aime le péché.

Pour chacune de ces personnes, il est infiniment précieux de comprendre la véritable nature de la nouvelle naissance. Personne ne peut imaginer l'intensité de l'angoisse et l'amertume de la déception qu'éprouve une âme qui, s'attendant en vain à une amélioration de sa nature, découvre après des années de lutte qu'elle est toujours bien vivante.

Mais en proportion de cette angoisse et de cette déception, il y aura la joie de découvrir que Dieu ne cherche aucune amélioration de notre nature, qu'il la voit comme morte et nous comme vivants par la nature de Christ.

Nous sommes un avec lui et acceptés par Dieu, en lui, pour toujours. Le Saint-Esprit veut nous amener à une compréhension spirituelle, claire et complète, de cette immense vérité.

Voyons donc clairement ce qu'est la régénération.

C'est une nouvelle naissance de notre esprit, et non de notre chair. C'est l'apport d'une vie nouvelle, celle de Christ. C'est l'implantation d'une nature nouvelle, celle de Christ. C'est la formation d'un nouvel homme. La vieille nature demeure ce qu'elle est, et la nouvelle nature est introduite en nous dans toute sa distinction céleste.

Cette nouvelle nature a ses propres habitudes, ses propres désirs, ses propres tendances, ses propres affections : elle est Christ par son Esprit.

Tout cela est spirituel, céleste, divin. Ses aspirations sont toutes orientées vers les choses d'en haut. Cette vie nouvelle aspire sans cesse à la source céleste d'où elle est venue. Comme dans la nature l'eau trouve toujours son propre niveau, de même dans la grâce, la nouvelle nature, divine, aspire toujours à retourner vers sa propre source. Ainsi, la régénération est à l'âme ce que la naissance d'Isaac a été à la maison d'Abraham (Genèse 21). Ismaël est resté le même Ismaël, mais Isaac, Christ en tant qu'Esprit, a été introduit. De même, la vieille nature reste la même, mais la nouvelle est introduite : *« Ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3.6).*

Elle participe à la nature de sa source. Un enfant participe à la nature de ses parents, et le croyant devient *« participant de la nature divine » (2 Pierre 1.4).* *« De sa propre volonté, il nous a engendrés » (Jacques 1.18).*

En un mot, la régénération est l'œuvre de Dieu, elle est de Dieu du début à la fin. Dieu est le seul acteur ; l'homme qui a la foi en est le sujet heureux et privilégié. Sa coopération n'est pas requise dans l'œuvre de Dieu, **à part celle de croire.** L'œuvre du Seigneur doit toujours porter l'empreinte de sa propre main. Dieu était seul dans la création lorsque tout a pris vie. Il était seul encore dans la rédemption lorsque celle-ci est devenue accessible aux hommes. Il veut être le seul acteur dans l'œuvre mystérieuse et glorieuse de la régénération de notre vie.

Comment se produit la nouvelle naissance.

Après avoir essayé de montrer, à partir de divers passages de l'Écriture, que la régénération ou nouvelle naissance n'est pas un changement de la nature déchue de l'homme, mais l'attribution d'une nature nouvelle, une nature divine, nous allons maintenant

examiner, en nous appuyant sur l'enseignement du Saint-Esprit, comment se produit la nouvelle naissance, comment se communique cette nature divine. C'est un point d'une immense importance, car il place la Parole vivante de Dieu devant nous comme le grand instrument dont se sert le Saint-Esprit pour donner la vie aux âmes mortes : « *Les cieux ont été faits par la parole du Seigneur* » (Psaume 33.6), et c'est par la parole du Seigneur que les âmes mortes sont appelées à une vie nouvelle.

La parole du Seigneur est vivante, créatrice et régénératrice. Elle a appelé les mondes à l'existence ; elle appelle les pécheurs de la mort à la vie. La même voix qui a proclamée autrefois : « *Que la lumière soit* » (Genèse 1.3), continue de retentir pour dire aux hommes : « *Que la vie soit !* » Pour nous transformer, Dieu veut parler sur nos vies. Cette notion est très importante et souvent mal comprise.

Si mon lecteur veut se reporter au troisième chapitre de l'Évangile de Jean, il trouvera dans l'entretien de notre Seigneur avec Nicodème de précieuses instructions sur la manière dont se produit la régénération. Nicodème occupait une place très élevée dans ce qu'on appellerait le monde religieux. Il était « *un homme d'entre les pharisiens* », « *un chef des Juifs* » (Jean 3.1), « *un docteur d'Israël* » (Jean 3.10).

Il aurait difficilement pu occuper une position plus élevée ou plus influente. Pourtant, il est évident que cet homme, si privilégié, était mal à l'aise. Malgré tous ses avantages religieux, son cœur ressentait un désir ardent de quelque chose que ni son pharisaïsme, ni même le système du judaïsme tout entier, ne pouvaient lui apporter. Il est tout à fait possible qu'il n'ait pas été capable de définir ce qu'il voulait vraiment. Mais il voulait quelque chose d'essentiel, sinon il ne serait jamais venu trouver Jésus, de nuit.

Il était évident que le Père l'attirait, d'une main irrésistible mais très douce, vers le Fils. La façon dont il l'attirait était de faire naître en lui un sentiment de besoin que rien autour de lui ne pouvait combler.

C'est un cas très courant. Certains sont attirés vers Jésus par un profond sentiment de culpabilité, d'autres par un profond sentiment de besoin spirituel. Nicodème appartenait clairement à cette seconde catégorie. Sa position était telle qu'elle excluait toute idée d'immoralité grossière. Par conséquent, dans son cas, il y avait moins de culpabilité pesant sur sa conscience que de vide dans son cœur.

Mais finalement, cela revient au même. Je pense aussi, ici, à tous les enfants de chrétiens qui ont besoin de véritables certitudes. La conscience coupable et le cœur avide doivent tous deux être amenés à Jésus, car lui seul peut parfaitement satisfaire l'un et l'autre ; **non par la doctrine seulement, mais par la vie de Christ.**

Il peut effacer, par son précieux sang, toute tache de la conscience ; et il peut combler, par sa personne incomparable, tout vide du cœur. La conscience purifiée par le sang de Jésus est parfaitement pure ; le cœur rempli de la personne de Jésus est parfaitement satisfait.

Cependant, Nicodème, comme beaucoup d'autres, a dû désapprendre bien des choses avant de pouvoir réellement saisir la connaissance de Jésus. Il a dû abandonner une masse encombrante de mécanismes religieux avant de pouvoir comprendre la simplicité divine du plan de salut de Dieu. Il a dû descendre des hauteurs de l'enseignement rabbinique et de la religion traditionnelle pour apprendre l'alphabet de l'Évangile à l'école du Christ. C'est la condition pour que Christ puisse entrer pleinement dans notre vie : « *Zachée, hâte-toi de descendre, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison* » (Luc 19.5).

C'était très humiliant pour « un homme des pharisiens », « un chef des Juifs », « un docteur d'Israël ». Il n'y a rien à quoi l'homme soit aussi attaché que sa religion et son savoir. Et dans le cas de Nicodème, cela a dû paraître bien étrange à ses oreilles quand un « *docteur venu de Dieu* » (Jean 3.2), lui a déclaré : « *En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu* » (Jean 3.5).

Étant Juif de naissance et ayant droit à tous les privilèges d'un fils d'Abraham, il a dû être profondément perplexe en s'entendant dire qu'il devait naître de nouveau ; qu'il devait être le sujet d'une nouvelle naissance pour voir le royaume de Dieu. C'était une mise de côté totale de tous ses privilèges et distinctions religieuses. Cela le faisait descendre du plus haut au plus bas échelon de l'échelle.

Un pharisien, un chef, un docteur n'était pas plus proche de ce royaume céleste, ni plus apte à y accéder, que le plus méprisable des hommes. C'était profondément humiliant. S'il avait pu emporter avec lui tous ses avantages et toutes ses distinctions, de manière à les voir portés à son crédit dans ce nouveau royaume, ce serait déjà quelque chose. Cela lui aurait assuré une position dans le royaume de Dieu bien supérieure à celle d'une prostituée ou d'un collecteur d'impôts. Mais s'entendre dire qu'il devait naître de nouveau ne lui laissait aucune raison de se glorifier. Je le répète : c'était profondément humiliant pour un homme instruit, religieux et influent.

Mais c'était aussi déconcertant qu'humiliant : « *Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer une seconde fois dans le ventre de sa mère et naître ?* » (Jean 3.4). Certainement pas. Il n'y aurait pas plus d'avantages à une seconde naissance naturelle qu'à une première.

Si un homme naturel pouvait rentrer dix mille fois dans le ventre de sa mère et naître, il ne serait après tout qu'un homme naturel, car « *ce qui est né de la chair est chair* ». Faites ce que vous voulez de la chair, de la nature charnelle, vous ne pouvez ni la modifier ni l'améliorer. Rien ne pourrait changer la chair en esprit.

Vous pouvez l'élever au rang de pharisien, de chef des Juifs, de docteur d'Israël, cela restera la chair. **Si cela était compris de manière plus claire dans le christianisme, cela apporterait tellement plus de lumière au cœur des chrétiens assoiffés de vie.** La chair et ses œuvres religieuses n'ont aucune valeur. Chercher et servir Dieu par la chair ne conduit pas dans les profondeurs de Christ.

En elle-même, la chair n'est que de l'herbe desséchée. Et quant à ses efforts les plus religieux, ses avantages, ses réalisations, ses œuvres de justice, la Parole de Dieu les qualifie de vêtements souillés : « *Nous sommes tous comme des impurs, et toute notre justice est comme un vêtement souillé ; nous sommes tous flétris comme une feuille, et nos crimes nous emportent comme le vent* » (Ésaïe 64.5).

Mais voyons comment notre Seigneur répond au « comment ? » de Nicodème. C'est particulièrement intéressant. Le Seigneur Jésus-Christ répondit : « *En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas que je t'aie dit qu'il faut naître de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit* » (Jean 3.5-8).

On nous enseigne ici clairement que la régénération, ou nouvelle naissance, est produite par « l'eau et l'Esprit ». Un homme doit naître d'eau et d'Esprit avant de pouvoir voir le royaume de Dieu, ou entrer dans ses mystères profonds et célestes.

La vision humaine la plus perçante ne peut voir le royaume de Dieu ; le plus grand intellect humain ne peut « entrer » dans ses secrets profonds : « *Mais l'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge* » (1 Corinthiens 2.14). « *Si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* ».

Cependant, beaucoup de gens ne savent peut-être pas ce que signifie « naître d'eau ». Cette expression a effectivement donné lieu à de nombreuses discussions et controverses. Ce n'est qu'en comparant les Écritures entre elles que nous pouvons déterminer le sens véritable d'un passage particulier. Que signifie donc « naître d'eau » ? Répondons à cette question en citant quelques passages bibliques.

Au début de l'Évangile de Jean, nous lisons : « *Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue. Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu* » (Jean 1.11-13).

De ce passage, nous apprenons que quiconque croit au nom du Seigneur Jésus-Christ est né de nouveau, né de Dieu par sa seule puissance. C'est le sens clair du texte. Tous ceux qui, par la puissance du Saint-Esprit, croient en Dieu le Fils sont nés de Dieu le Père. La source du témoignage est divine ; l'objet du témoignage est divin ; la puissance de recevoir le témoignage est divine. Toute l'œuvre de la régénération est divine et miraculeuse.

Par conséquent, au lieu d'être préoccupé de moi-même et de me demander, comme Nicodème, comment je peux naître de nouveau, **je dois simplement me « jeter » par la foi sur Jésus, et ainsi, je suis né de nouveau en croyant.** Tous ceux qui mettent vraiment leur confiance en Christ obtiennent une vie nouvelle : ils sont régénérés par Dieu. C'est son œuvre !

De nouveau : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie* » (Jean 5.24).

« *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle* » (Jean 6.47).
« *Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom* » (Jean 20.31).

Tous ces passages prouvent que la seule façon d'obtenir cette vie nouvelle et éternelle est de recevoir simplement le témoignage concernant Christ. Tous ceux qui croient ce témoignage ont cette nouvelle vie, cette vie éternelle, c'est une promesse catégorique. Précisons tout de même que ce ne sont pas ceux qui disent simplement croire de manière légère, mais ceux qui croient réellement, au sens plein du mot dans les passages précédents. Il y a une puissance vivifiante dans le Christ que la Parole révèle, et dans la Parole qui le révèle : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront* » (Jean 5.25).

Et puis, de peur que l'ignorant ne s'étonne ou que le sceptique ne se moque à l'idée que des âmes mortes puissent entendre, il est ajouté :

« Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix, et en sortiront : ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, et ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement » (Jean 5.28-29).

Le Seigneur Christ peut faire entendre sa voix vivifiante aux âmes mortes aussi bien qu'aux corps morts. C'est par sa voix puissante, la Parole révélée et proclamée, que la vie peut être communiquée au corps ou à l'âme. Si l'incrédule ou le sceptique raisonne et conteste, c'est simplement parce qu'il fait de son propre esprit la norme de ce qui devrait être, en excluant complètement Dieu. C'est le comble de la folie.

Mais le lecteur peut se demander : *« Quel rapport tout cela a-t-il avec la signification du mot eau dans Jean 3.5 ? »* Cela a bien un rapport.

Cela nous montre clairement que la nouvelle naissance est produite et communiquée par la voix de Christ, qui est en réalité la Parole de Dieu, comme nous le lisons dans le premier chapitre de Pierre : *« Vous avez été régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu » (1 Pierre 1.23).*

Dans ces deux passages, la Parole est expressément présentée comme l'instrument par lequel la nouvelle naissance est produite. Jacques déclare que nous sommes engendrés *« par la parole de vérité » (Jacques 1.18).*

Pierre nous déclare que nous sommes *« nés de nouveau par la parole de Dieu » (1 Pierre 1.23-25).* Si donc notre Seigneur parle de « naître d'eau », il est évident qu'il représente la Parole sous la figure significative de « l'eau », une figure qu'un « docteur d'Israël » aurait pu comprendre s'il avait seulement étudié correctement Ézéchiel 36.25-27 :

« Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés ; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit en vous, et je ferai en sorte que vous suiviez mes ordonnances, et que vous observiez et pratiquiez mes lois ».

Il y a un beau passage dans l'épître aux Éphésiens, où la Parole est présentée sous la figure de l'eau : *« Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier et de la purifier par le bain d'eau de la parole » (Éphésiens 5.25-26).*

De même dans l'épître de Tite : « *Il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le bain de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions, en espérance, héritiers de la vie éternelle* » (Tite 3.5-7).

De toutes ces citations, nous apprenons que la Parole de Dieu est le grand instrument dont se sert le Saint-Esprit pour appeler les âmes mortes à la vie. Cette vérité est confirmée de manière particulièrement intéressante par la conversation de notre Seigneur avec Nicodème. Au lieu de répondre à la question répétée : « *Comment ces choses peuvent-elles se faire ?* », il demande à ce « docteur d'Israël » d'apprendre la simple leçon enseignée par le serpent d'airain.

L'Israélite mordu, autrefois, devait être guéri simplement en regardant le serpent d'airain sur le poteau de Moïse. Le pécheur mort obtient maintenant la vie simplement en regardant Jésus sur la croix et Jésus sur le trône. L'Israélite n'a pas été invité à regarder sa blessure, bien que ce soit la sensation de sa blessure qui l'ait fait regarder.

Le pécheur mort n'a pas été invité à regarder ses péchés, bien que ce soit la conscience de ses péchés qui le fasse regarder. Un regard vers le serpent a guéri l'Israélite ; un regard de foi vers Jésus vivifie et guérit le pécheur mort. Le premier n'avait pas besoin de regarder une seconde fois pour être guéri ; le second n'a pas besoin de regarder une seconde fois pour obtenir le pardon et la vie.

Ce n'est pas la manière dont il regarde, mais l'objet qu'il regarde, qui a guéri l'Israélite. Ce n'est pas la manière dont il regarde, mais l'objet qu'il regarde, qui sauve le pécheur et le fait « *naître de nouveau* » : « *Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous toutes les extrémités de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre* » (Ésaïe 45.22).

Telle était la précieuse leçon que Nicodème était appelé à apprendre. Telle était la réponse à son « comment ? » **Si un homme commence à raisonner sur la nouvelle naissance, il sera vite frustré ; mais s'il croit en Jésus, il est né de nouveau. C'est Dieu qui opère cela !**

La raison humaine, la vieille nature, ne peut jamais comprendre la nouvelle naissance, c'est la Parole de Dieu qui la produit, c'est un miracle. Beaucoup s'égarent à ce sujet. Ils sont préoccupés par le processus de la régénération en eux-mêmes, au lieu de se concentrer sur la Parole qui régénère miraculeusement. Du coup, ils se retrouvent perplexes et confus. Ils regardent à eux-mêmes au lieu de regarder à Christ.

Comme il y a un lien inséparable entre l'objet que nous regardons et l'effet qui se produit en nous lorsque nous le regardons, nous pouvons facilement comprendre qu'il ne faut pas se regarder soi-même. Qu'aurait gagné un Israélite en regardant sa blessure et en pleurant toutes les larmes de son corps ? Rien. Qu'a-t-il gagné en regardant uniquement le serpent ? La guérison. **Que gagne un pécheur en se regardant lui-même et en se lamentant ? Rien. Que gagne-t-il en regardant Jésus ? La vie éternelle.**

Les résultats de la régénération.

Nous en venons maintenant à considérer, en troisième et dernier lieu, les résultats de la régénération. C'est un point d'une très grande importance. Qui peut évaluer correctement les résultats glorieux du fait d'être enfant de Dieu ?

Qui peut dévoiler les réalités spirituelles liées à cette relation élevée et sacrée dans laquelle l'âme est placée en naissant de nouveau ? Qui peut expliquer pleinement cette précieuse communion dont l'enfant de Dieu a le privilège de jouir profondément avec son Père céleste ?

« Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu ! Et nous le sommes. Si le monde ne nous connaît pas, c'est qu'il ne l'a pas connu. Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur » (1 Jean 3.1-3).

« Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Et vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte ; mais vous avez reçu un Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba ! Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être glorifiés avec lui » (Romains 8.14-17).

Il est très important de comprendre la distinction entre la vie et la paix. La première est le résultat de notre lien avec la personne du Christ ; la seconde est le résultat de son œuvre : *« Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5.12).*

« Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu... » (Romains 5.1).
« Ayant fait la paix par le sang de sa croix » (Colossiens 1.20).

Au moment même où une personne reçoit dans son cœur la simple vérité de l'Évangile, elle devient enfant de Dieu. La vérité qu'elle reçoit est la « semence incorruptible » de « la nature divine » (1 Pierre 1.23 ; 2 Pierre 1.4).

Beaucoup ne sont pas conscients de tout ce qu'implique le simple fait de recevoir la vérité de l'Évangile par la foi. Comme dans la vie courante, l'enfant d'un noble peut ne pas connaître toutes les conséquences de sa filiation, il en est de même dans la grâce de Dieu. Je peux ignorer la relation et ses résultats, mais j'y suis néanmoins par filiation.

Étant dans cette relation, je possède toutes les vertus qui lui appartiennent. Je me dois alors de les cultiver et de leur permettre de s'enrouler naturellement autour de leur objet propre, à savoir Christ, celui qui m'a engendré par la parole de vérité : *« Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité, afin que nous soyons en quelque sorte les prémices de ses créatures » (Jacques 1.18).*

J'ai le privilège de jouir pleinement de l'affection parentale émanant du cœur de Dieu, et de lui rendre cette affection par la puissance de l'Esprit qui habite en moi : *« Or, nous sommes enfants de Dieu » (Romains 8.17).* Il nous a faits tels. Il a attaché ce privilège rare et merveilleux au simple fait de croire la vérité : *« À tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jean 1.12).*

Nous n'atteignons pas cette position *« à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le bain de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions, en espérance, héritiers de la vie éternelle » (Tite 3.5-7).*

Nous sommes « justifiés, héritiers et appelés fils », et tout cela, simplement par la foi en la vérité de l'Évangile, qui est la « semence incorruptible » de Dieu.

Prenons le cas du plus vil pécheur, qui jusqu'ici a vécu une vie de méchanceté grossière. Que cette personne reçoive dans son cœur le pur Évangile de Dieu ; qu'elle croie de tout son cœur : *« que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures » (1 Corinthiens 15.3-4).* Elle reçoit une nouvelle nature et devient alors enfant de Dieu, une personne entièrement sauvée, parfaitement justifiée et divinement acceptée.

En recevant dans son cœur le simple témoignage concernant Christ, elle a reçu une vie nouvelle. Christ est la vérité et la vie, et lorsque nous recevons la vérité, nous recevons la personne de Christ ; et lorsque nous recevons Christ, nous recevons la vie : *« Celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3.36)*

Quand obtient-il cette vie ? Au moment même où il croit : « *Vous pouvez avoir la vie par son nom* » (Jean 20.31). La vérité concernant Christ est la semence de la vie éternelle, et lorsque cette vérité est crue, la vie est communiquée par la puissance de Dieu.

Remarquons bien que c'est ce que déclare la Parole de Dieu. Il s'agit d'un témoignage divin, et non pas simplement d'un sentiment humain. Nous n'obtenons pas la vie en ressentant quelque chose en nous-mêmes, mais en croyant une vérité concernant Jésus-Christ. Nous possédons cette réalité par l'autorité de la Parole éternelle de Dieu : les Saintes Écritures.

Il est bon de comprendre cela. Beaucoup cherchent en eux-mêmes des preuves de la vie nouvelle, au lieu de regarder au-dehors et de croire au Fils de Dieu. Ils ont besoin de la lumière de Dieu. Plus je m'occupe pleinement de Christ, plus son témoignage en moi grandira et deviendra puissant et satisfaisant. Si je fais du témoignage intérieur l'objet de ma recherche, je suis plongé dans le doute et l'incertitude ; mais si je fais de Christ mon seul objet, j'ai le témoignage dans toute son intégrité et sa puissance divine.

Il est particulièrement nécessaire de clarifier ce point, car notre cœur a tendance à construire quelque chose sur le fondement de notre paix et de notre contentement, au lieu de construire absolument et exclusivement sur Christ.

Plus nous nous accrochons simplement à Christ, en dehors de tout ce qui nous entoure, plus nous serons en paix et heureux. Mais dès que nous détournons notre regard de lui, nous devenons déséquilibrés et malheureux. En un mot, mon lecteur devrait chercher à comprendre, avec la précision des Écritures, la distinction entre la vie et la paix. La première est le résultat de la connexion avec la personne du Christ ; la seconde est le résultat de la foi en son œuvre achevée.

Nous rencontrons très fréquemment des chrétiens troublés et inquiets quant à leur entière acceptation par Dieu. Ils croient réellement au nom du Fils de Dieu, et en croyant, ils ont la vie. Mais ne voyant pas la plénitude de l'œuvre du Christ quant à leurs péchés et à l'agitation de leur âme, ils restent troublés dans leur conscience, ils ne sont pas dans le repos de Dieu. Ce n'est pas l'enseignement qui manque, mais la lumière de Dieu, la vie de Dieu, sur cet enseignement.

Nous devons « voir » avec les yeux de notre cœur tout ce qu'implique le fait de croire au nom du Fils unique de Dieu. **Nous devons « voir » que Christ est à la fois notre justice et notre vie.** Il nous faut une vision simple de l'expiation achevée de Christ, par laquelle tous nos péchés ont été plongés dans les eaux de l'oubli éternel, et nous-mêmes, introduits dans la pleine faveur de Dieu.

C'est cela, et cela seul, qui peut soulager notre cœur de tout fardeau et nous donner ce profond repos intérieur que rien ne peut jamais troubler. Si je considère Dieu comme un juge et moi-même comme un pécheur, j'ai besoin du sang de la croix pour me mettre en sa présence sur le chemin de la justice. Je dois comprendre pleinement que toutes les exigences que Dieu, le juste Juge, avait sur moi, pécheur coupable, ont été divinement réglées par le précieux sang de Christ.

Cela donne la paix à mon âme. Je vois que, par ce sang, Dieu peut être juste et justifier celui qui croit en Jésus.

J'apprends que, sur la croix, Dieu a été glorifié à propos de mes péchés ; oui, que toute la question du péché a été pleinement examinée et parfaitement réglée entre Dieu et Christ, au milieu des solitudes profondes et terribles du calvaire.

Ainsi, mon fardeau est enlevé, ma culpabilité annulée. Je peux respirer librement. J'ai une paix parfaite. Il n'y a littéralement rien contre moi. Je suis aussi libre que le sang de Christ peut me rendre. Le Juge s'est déclaré satisfait quant au péché, en ressuscitant le garant du pécheur d'entre les morts et en le plaçant à la droite de la Majesté dans les cieux.

Mais il y a aussi autre chose d'une immense valeur. Je ne me vois pas seulement comme un pécheur coupable, avec un chemin libre d'accès auprès de Dieu. Je vois aussi Dieu m'engendrer par la Parole de vérité, faire de moi son enfant, m'adopter dans sa famille et me placer devant lui de telle manière que je puisse jouir d'une communion profonde avec lui, comme avec mon Père. C'est là, évidemment, un autre aspect de la position et du caractère du croyant. Il ne s'agit plus de venir à Dieu avec la pleine conscience que toutes les justes exigences ont été satisfaites, mais de se confier à lui. Cela, en soi, est d'une valeur inestimable pour tout cœur accablé par le péché.

Mais il y a bien plus que cela. Dieu est mon Père et je suis son enfant. Il a un cœur de Père, et je peux compter sur les tendres affections de ce cœur au milieu de toute ma faiblesse et de tout mon besoin. Il m'aime, non pas à cause de ce que je suis capable de faire, mais parce que je suis son enfant en Christ. Regardez ce petit enfant qui fait ses premiers pas, objet de soins et de sollicitude incessants, totalement incapable de contribuer aux intérêts de son père d'une manière ou d'une autre, et pourtant tellement aimé que son père ne l'échangerait pas contre dix mille mondes. Et s'il en est ainsi d'un père terrestre, qu'en sera-t-il de notre Père céleste ?

Il nous aime, non pas à cause de ce que nous pouvons faire, mais parce que nous sommes ses enfants en Christ : « *Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité...* » (Jacques 1.18).

Nous ne pourrions pas plus mériter une place dans le cœur du Père que nous ne pourrions satisfaire aux exigences du juste Juge. Tout vient de la grâce gratuite. Le Père nous a engendrés, et le Juge a trouvé une rançon (Job 33.24). Nous sommes redevables de la grâce pour l'un et pour l'autre.

Mais rappelons-nous que, bien que nous soyons totalement incapables de gagner par nos œuvres une place dans le cœur du Père, ou de satisfaire aux exigences du juste Juge, nous sommes néanmoins responsables de « croire le témoignage que Dieu a rendu de son Fils » (1 Jean 5.9-11).

Je dis cela afin d'éviter que mon lecteur ne soit de ceux qui se retranchent derrière les doctrines d'une théologie arbitraire, tout en refusant de croire le témoignage clair et limpide de Dieu. Nombreux sont ceux, même parmi les gens intelligents, qui, lorsqu'on leur demande d'accepter l'Évangile de la grâce de Dieu, sont prêts à répondre : « *Je ne puis croire si Dieu ne me donne pas le pouvoir de le faire ; et je ne serai jamais doté de ce pouvoir si je ne suis pas l'un des élus !* »

C'est là une théologie tout à fait injuste, et qui plus est, tournée dans le mauvais sens, au point de prendre la forme d'un fatalisme absurde et des plus dangereux.

Cette façon de voir les choses détruit complètement la responsabilité de l'homme et jette le déshonneur sur le gouvernement moral de Dieu. Elle précipite l'homme dans une folie insensée et fait de Dieu l'auteur de l'incrédulité du pécheur. C'est, en vérité, ajouter l'insulte à l'injure. C'est d'abord faire de Dieu un menteur, puis l'accuser d'en être la cause. C'est rejeter l'amour qu'il nous a offert et le blâmer pour ce rejet. C'est là, en vérité, la plus audacieuse des méchancetés, bien que fondée, comme je l'ai dit, sur une théologie arbitraire.

Y a-t-il une âme dans les régions sombres des perdus qui puisse accuser Dieu d'être l'auteur de sa perte éternelle ? Certainement pas ! Il y a sur terre des gens qui raisonnent ainsi, mais de tels arguments ne sont jamais prononcés en enfer. Quand les hommes vont en enfer, ils se blâment eux-mêmes. Au ciel, ils louent l'Agneau.

Tous ceux qui sont perdus ne le devront qu'à eux-mêmes ; tous ceux qui sont sauvés devront remercier Dieu. C'est lorsqu'une personne entêtée aura traversé l'étroit passage du temps pour entrer dans l'océan sans limites de l'éternité, qu'elle saisira toute la profondeur et la puissance de ces paroles solennelles de Dieu : « *Je le voulais, mais vous, vous ne le vouliez pas !* »

Il en est souvent de même pour nos pauvres cœurs, en ce qui concerne les actions de Dieu envers nous-mêmes et envers les autres. Nous raisonnons alors que nous devrions simplement nous confier en Dieu. La confiance dans l'amour de notre Père est le véritable remède en toutes choses.

Nous devons toujours garder fermement l'assurance de cet amour immuable, infini et éternel, qui nous a accueillis malgré notre condition de pécheur. L'amour de Dieu nous a faits « fils de Dieu » et ne nous abandonnera jamais, ne nous laissera jamais tomber, jusqu'à ce que nous entrions dans la communion ininterrompue et éternelle de sa maison céleste.

Puisse cet amour habiter plus abondamment dans nos cœurs, afin que nous puissions entrer plus pleinement dans le sens profond de la régénération ; de cette nouvelle naissance : ce qu'elle est, comment elle se produit, et quels en sont ses résultats.

« Que Dieu nous l'accorde, pour l'amour du Christ ! »

3. LA CONVERSION : QU'EST-CE QUE C'EST ?

La nécessité de la conversion.

1 Thessaloniens 1 nous offre un tableau très frappant et très beau de ce qu'on peut véritablement appeler une conversion authentique. Nous nous proposons d'étudier ce tableau avec le lecteur. Si nous ne nous trompons pas trop, cette étude se révélera à la fois intéressante et profitable. Elle fournira une réponse claire et nette à la question posée au début de cet article : qu'est-ce que la conversion ?

Ce n'est pas une question anodine. Il est bon, en ces temps-ci, d'avoir une réponse venant de Dieu à une telle question. On entend beaucoup parler de nos jours de cas de conversion, et nous bénissons Dieu de tout cœur pour chaque âme véritablement convertie à Christ.

Inutile de préciser que nous croyons à la nécessité absolue, indispensable et universelle de la conversion divine. Quel que soit l'homme ; Juif ou Grec, barbare, Scythe, esclave ou libre, protestant ou catholique romain ; bref, quelle que soit sa nationalité, sa position ecclésiastique ou sa foi théologique, il doit se convertir. Sinon, il est sur la voie large et directe de l'enfer éternel.

Personne ne naît chrétien au sens véritable du terme. Personne ne peut non plus être éduqué au christianisme. C'est une erreur fatale, une illusion mortelle, une tromperie de l'ennemi juré de nos âmes, que de croire qu'on peut être chrétien par naissance, par éducation ou par adhésion ; ou qu'on peut le devenir par le baptême d'eau ou par une quelconque cérémonie religieuse. On ne devient chrétien qu'en étant converti par Dieu. Nous voulons insister auprès de tous ceux et celles qui sont concernés : la nécessité d'une véritable conversion à Dieu est urgente et absolue, dans tous les cas.

Il ne faut pas négliger ce point. C'est le comble de la folie que de vouloir l'ignorer ou de le prendre à la légère. Pour un être immortel qui a devant lui une éternité sans limites, négliger la question solennelle de sa conversion est la plus insensée des folies. À côté de ce sujet si important, tout le reste est totalement insignifiant. Les divers objets qui occupent les pensées et absorbent les énergies des hommes et des femmes dans ce monde ne sont que poussière dans la balance, comparés à cette grande et capitale question de la conversion de notre âme à Dieu.

On peut citer, toutes les spéculations de la vie commerciale, tous les projets pour faire de l'argent, la question absorbante des investissements rentables, toutes les activités du chasseur de plaisirs ; le théâtre, le concert, la salle de billard, la table de jeu, l'hippodrome, le terrain de chasse, le cabaret, le sport à outrance (NDLR : les réseaux sociaux, le sport, le cinéma, la télévision, les divertissements, les jeux vidéo, etc.) ; toutes les choses innombrables auxquelles le pauvre cœur insatisfait aspire et s'accroche. Tout cela n'est que la vapeur du matin, l'écume sur l'eau, la fumée au-dessus de la cheminée, la feuille fanée de l'automne. Tout cela s'évanouit et laisse derrière soi un vide douloureux. Le cœur reste insatisfait, l'âme non sauvée, parce que non convertie à Jésus-Christ.

Et alors ? Question redoutable !

Que reste-t-il à la fin de toute cette course ; excitation commerciale, luttes politiques et ambition, course à l'argent et chasse au plaisir ? Eh bien, l'homme doit quand même affronter la mort : « *Il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement* » (Hébreux 9.27). Il n'y a pas de remède. Il n'y a pas de délivrance dans cette guerre. Toutes les richesses de l'univers ne pourraient pas acheter un moment de répit aux mains de l'impitoyable ennemi, Satan.

Toutes les compétences médicales que la terre peut offrir, toute la tendre sollicitude des parents et des amis affectueux, toutes leurs larmes, tous leurs soupirs, toutes leurs supplications ne peuvent repousser le moment redouté de la mort, ni amener le roi des terreurs à rengainer sa terrible épée. Aucun artiste humain ne peut se débarrasser de la mort, même en essayant de la ridiculiser. Le moment doit venir où le lien qui rattache le cœur à toutes les belles et fascinantes scènes de la vie humaine sera rompu.

La mort doit être regardée en face. C'est un mystère terrible, un fait formidable, une réalité austère. Elle se dresse devant chaque homme, chaque femme, chaque jeune homme et chaque jeune femme non convertis sous la voûte céleste. Et ce n'est qu'une question de temps ; heures, jours, mois ou années ; avant de franchir la ligne de démarcation qui sépare le temps, avec toutes ses vanités obscures.

Et alors ? Laissons l'Écriture répondre.

Rien d'autre ne le peut. Les hommes voudraient répondre selon leurs propres conceptions vaines de la vie. Ils voudraient nous faire croire qu'après la mort vient l'anéantissement : « *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons* » (1 Corinthiens 15.32). Vaine illusion ! Rêve insensé de l'imagination humaine, aveuglée par le dieu de ce monde. Comment une âme immortelle pourrait-elle être anéantie ?

L'homme, dans le jardin d'Éden, est devenu le porteur d'un esprit immortel : « *Le Seigneur Dieu souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante* » (Genèse 2.7), et non une âme mourante. L'âme doit vivre éternellement. Convertie ou non, elle a l'éternité devant elle. Oh, le poids accablant de cette réalité pour tout esprit qui réfléchit. Aucun esprit humain ne peut en saisir l'immensité. Elle dépasse notre compréhension, mais pas notre croyance.

Écoutons la voix de Dieu. Que nous enseigne l'Écriture ? Une seule ligne de l'Écriture sainte suffit à balayer dix mille arguments et théories de l'esprit humain. La mort anéantit-elle toute forme de vie ? Non ! « *Il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement* » (Hébreux 9.27).

Remarquons ces mots : « *après quoi vient le jugement* ». Et cela ne s'applique qu'à ceux qui meurent dans leurs péchés, aux incroyants. Pour le chrétien, le jugement est prononcé pour toujours, comme l'enseignent les Écritures à plusieurs endroits.

Il est important de le noter, car certains nous disent que, dans la mesure où il n'y a de vie éternelle qu'en Christ, tous ceux qui sont hors de Christ seront anéantis et disparaîtront. C'est faux ! Ce n'est pas ce que dit la Parole de Dieu. Il y a un jugement après la mort. Et quelle sera l'issue de ce jugement ? L'Écriture nous répond encore, dans un langage aussi clair que solennel :

« *Puis je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus. La terre et le ciel s'enfuirent devant sa face, et il ne fut plus trouvé de place pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, celui qui est le livre de vie. Et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres. La mer rendit les morts qui étaient en elle, la mort et le séjour des morts rendirent les morts qui étaient en eux ; et chacun fut jugé selon ses œuvres. Et la mort et le séjour des morts furent jetés dans l'étang de feu. C'est la seconde mort, l'étang de feu...* » (Apocalypse 20.11-14).

Tout cela est aussi clair que les mots peuvent le rendre. Il n'y a pas le moindre motif d'objection ou de difficulté. Pour tous ceux dont les noms sont dans le livre de vie, il n'y a aucun jugement. Ceux dont les noms n'y figurent pas seront jugés selon leurs œuvres. Et alors ? L'anéantissement ? Non, mais « l'étang de feu », et cela pour toujours et à jamais.

Quelle pensée accablante ! Une personne inconverte, quelle qu'elle soit, a devant elle la mort éternelle en ligne de mire, le jugement et l'étang de feu ; et chaque battement de son pouls la rapproche de plus en plus de ces terribles réalités.

Aussi certainement que le soleil se lèvera demain matin, le lecteur devra passer dans l'éternité un jour ou l'autre, qu'il soit d'accord ou pas !

Si son nom n'est pas dans le livre de vie, s'il n'est pas converti, s'il n'est pas en Christ, il sera assurément jugé selon ses œuvres, et l'issue certaine de ce jugement sera l'étang qui brûle de feu et de soufre ; pendant les siècles sans fin d'une éternité sombre et lugubre. Oh, la terrible monotonie de l'enfer !

Le lecteur s'étonnera peut-être que nous nous arrêtions si longuement sur ce thème terrible. Il se demande peut-être : « *Est-ce par ce sujet que les gens se convertiront ?* » Si cela ne les convertit pas, cela leur fera peut-être prendre conscience de leur besoin de conversion. Cela leur fera peut-être prendre conscience du danger imminent qui les menace. Cela les incitera peut-être à fuir la colère à venir.

Pourquoi l'apôtre Paul raisonna-t-il avec Félix sur le sujet du « *jugement à venir* » (*Actes 24.25*) ? Certainement pour le persuader de se détourner de ses mauvaises voies et de choisir la vie pendant qu'il en était encore temps. Pourquoi notre Seigneur lui-même insista-t-il si inlassablement auprès de ses auditeurs sur la réalité solennelle de l'éternité ? Pourquoi parla-t-il si souvent du ver immortel et du feu dévorant ?

C'était certainement pour les réveiller et leur faire prendre conscience du danger qu'ils couraient, afin qu'ils puissent chercher refuge et saisir l'espérance qui leur était proposée.

Sommes-nous plus sages que lui ? Sommes-nous plus tendres ? Avons-nous découvert un meilleur moyen de convertir les gens ? Devons-nous craindre d'insister auprès de nos lecteurs sur le même thème solennel que notre Seigneur a si souvent abordé avec les gens de son temps ? Devons-nous éviter d'offenser les oreilles polies en déclarant sans détour que tous ceux qui meurent inconvertis doivent inévitablement se tenir devant le grand trône blanc et passer dans l'étang de feu ?

Dieu nous en préserve ! Il ne doit pas en être ainsi. Nous invitons solennellement le lecteur inconverti à accorder toute son attention à la question si importante du salut de son âme. Que rien ne l'incite à la négliger. Que ni les soucis, ni les plaisirs, ni les devoirs ne l'occupent au point de lui cacher l'ampleur et la gravité profonde de cette question : « *Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ? Ou que donnerait un homme en échange de son âme ?* » (*Matthieu 16.26*).

Ô lecteur ! Si tu n'es pas sauvé, si tu n'es pas converti, nous te prions instamment de méditer sur ces choses et de considérer l'urgence de te convertir à Dieu pour ton salut. C'est la seule façon d'entrer dans son royaume.

C'est ce que notre Seigneur Christ nous dit clairement, et nous espérons que tu sais au moins ceci : pas un iota ni un trait de lettre de ses saintes paroles ne peut jamais s'effacer. Le ciel et la terre passeront, mais sa Parole ne passera jamais. Toute la puissance de la terre et de l'enfer, des hommes et des démons, ne peut annuler les paroles de notre Seigneur Jésus-Christ. De deux choses l'une : la conversion ici-bas, ou la damnation éternelle dans l'au-delà.

Il en est ainsi, si nous devons être guidés par la Parole de Dieu. Compte tenu de cela, est-il encore possible que nous soyons trop sérieux, trop ardents, trop insistants ? Mille fois non ! J'exhorte vraiment chaque âme non convertie, que nous pouvons atteindre par ces quelques lignes, à la nécessité indispensable, en ce moment même, de fuir la colère à venir et de se convertir à Jésus-Christ.

Tournez-vous de tout votre cœur vers ce Sauveur béni qui est mort sur la croix pour notre salut, qui se tient les bras ouverts pour recevoir tous ceux et celles qui viennent à lui, et qui déclare dans sa propre grâce, douce et précieuse : « *Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi* » (Jean 6.37).

Ce que n'est pas la conversion.

Dans les lignes précédentes, nous avons essayé d'établir la nécessité absolue de la conversion. L'Écriture établit ce point de telle manière qu'elle ne laisse aucun doute possible à quiconque se soumet à sa sainte autorité : « *Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* » (Matthieu 18.3).

Cela s'applique, dans toute sa force morale et sa profonde solennité, à chaque fils et à chaque fille d'Adam déchu, à toutes les personnes du monde entier. Il n'y a pas une seule exception parmi les milliards d'êtres humains qui peuplent ce globe. Sans conversion, il ne peut y avoir aucune entrée dans le royaume de Dieu. Toute âme non convertie est en dehors du royaume de Dieu. Peu importe qui je suis ou ce que je suis : si je ne suis pas converti, je suis dans « le royaume des ténèbres », sous le pouvoir de Satan, dans mes péchés et sur le chemin de l'enfer.

Je peux être une personne d'une honnêteté irréprochable, de réputation impeccable ; un professeur de religion de haut rang, un ouvrier dans la vigne, un enseignant d'école du dimanche, un fonctionnaire dans une branche du christianisme, un ministre ordonné, un diacre, un ancien, un pasteur ou un évêque, un individu des plus charitables, un généreux donateur aux institutions religieuses et charitables, admiré, recherché et vénéré de tous en raison de ma valeur personnelle et de mon influence morale.

Je peux être tout cela et bien plus encore, avoir tout ce qu'il est possible à un être humain d'être ou d'avoir, et pourtant être inconverti ; donc hors du royaume de Dieu, dans le royaume de Satan, dans ma culpabilité, et sur la grande route qui mène tout droit à l'étang de feu et de soufre.

Telle est la signification claire et évidente des paroles de notre Seigneur dans Matthieu 18.3. Il n'y a aucune possibilité d'y échapper : « *Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* ».

Ces paroles sont aussi claires qu'un rayon de soleil. Nous ne pouvons pas les ignorer. Elles pèsent, avec ce qu'on peut vraiment appeler une immense solennité, sur chaque âme non convertie sur la face de la terre. Cela s'applique avec la même force à l'ivrogne dégradé qui traîne dans la rue, au comportement pire qu'un animal, et au bon religieux non converti ou abstinent, qui se vante de sa sobriété et se glorifie perpétuellement du nombre de jours, de semaines, de mois ou d'années pendant lesquels il s'est abstenu de toute mondanité.

Ils sont tous deux également hors du royaume de Dieu, tous deux dans leurs péchés, tous deux sur le chemin de la destruction éternelle. Il est vrai que l'ivrogne s'est converti à la sobriété ; une grande bénédiction, certes, du point de vue moral et social ; **mais la conversion de l'ivrognerie à une société d'abstinence n'est pas une conversion à Dieu.** Ce n'est pas passer des ténèbres à la lumière, ce n'est pas entrer dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu.

Il y a justement cette différence entre les deux : l'abstinent peut s'appuyer sur sa tempérance, se vanter de sa moralité et se tromper en pensant qu'il est en règle, alors qu'en réalité il ne l'est pas du tout. L'ivrogne a manifestement tort. Tout le monde sait qu'aucun ivrogne ne peut hériter du royaume de Dieu ; mais un abstinent non converti non plus. Les deux sont en dehors. La conversion à Dieu est absolument indispensable pour l'un comme pour l'autre ; et on peut en dire autant de toutes les classes, de tous les grades, de toutes les nuances, de toutes les castes et de toutes les conditions humaines sous le soleil.

Il n'y a aucune différence sur cette grande question. Cela s'applique à tous, quel que soit leur caractère extérieur ou leur statut social : « *Si vous ne vous convertissez, vous ne pouvez entrer dans le royaume des cieux* ». Quelle importance pour chacun de se demander : « *Suis-je vraiment converti ?* » Les mots ne suffisent pas à exprimer l'ampleur et la solennité de cette question.

Vivre jour après jour, année après année, sans avoir résolu clairement et complètement cette question si importante, c'est la plus grande folie dont un être humain puisse se rendre coupable.

Si quelqu'un laissait ses affaires terrestres dans un état incertain et instable, il s'exposerait à l'accusation de négligence la plus grossière et la plus coupable. Mais que sont les affaires temporelles les plus urgentes comparées au salut de l'âme ? Toutes les préoccupations du temps présent ne sont que paille emportée par le vent, comparées aux véritables intérêts de l'âme immortelle et aux grandes réalités de l'éternité.

Il est donc tout à fait déraisonnable pour quiconque de se reposer une seule heure sans avoir la certitude claire et certaine qu'il est vraiment converti à Christ. Une âme convertie a franchi la ligne de démarcation qui sépare les sauvés des non sauvés, les enfants de lumière des enfants des ténèbres, l'Église de Dieu de ce présent monde mauvais.

L'âme convertie a la mort et le jugement derrière elle, et la gloire devant elle. Elle peut être aussi sûre du ciel que si elle y était déjà ; en effet, en tant qu'homme en Christ, elle y appartient déjà. Elle a un titre sans tache et une perspective sans nuage. Elle connaît Christ comme son Sauveur et Seigneur, Dieu comme son Père et son ami, le Saint-Esprit comme son consolateur, son guide et son enseignant béni ; le ciel comme sa demeure lumineuse et heureuse.

Oh, l'indescriptible bénédiction d'être converti ! Qui peut l'exprimer ? « *Mais, comme il est écrit, ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. Dieu nous les a révélées par l'Esprit. Car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu* » (1 Corinthiens 2.9-10).

Maintenant, cherchons quelle est cette conversion dont nous parlons. Il nous appartient en effet d'être instruits divinement à ce sujet. Une erreur ici serait désastreuse, à la mesure des intérêts en jeu.

Il y a beaucoup d'idées fausses sur la conversion. Nous pourrions d'ailleurs conclure, du fait même de l'importance considérable de ce sujet, que le grand ennemi de nos âmes et du Christ de Dieu cherche par tous les moyens à nous plonger dans l'erreur à ce propos. Si Satan ne parvient pas à maintenir les gens dans une totale insouciance au sujet de la conversion, il s'efforcera de les aveugler quant à sa véritable nature. Si, par exemple, une personne a été amenée par un moyen ou un autre à sentir la vanité et l'insatisfaction des divertissements mondains, et la nécessité urgente d'un changement de vie, le grand trompeur cherchera à la persuader de devenir religieuse, de s'occuper d'ordonnances, de rites et de cérémonies.

D'abandonner les bals et les fêtes, les théâtres et les concerts, la boisson, le jeu, la chasse et les courses de chevaux ; mais il ne pourra pas la persuader de se convertir. En un mot : renoncer à toute sorte de divertissements, s'engager dans ce qu'on appelle une vie religieuse, être assidu aux réunions d'Église, lire la Bible, dire des prières et faire l'aumône pour contribuer au soutien des grandes institutions religieuses et bienveillantes du pays.

Or, ce n'est pas là une vraie conversion biblique. Une personne peut faire tout cela et pourtant être totalement inconvertie. Un religieux qui passe toute sa vie en veillées, jeûnes, prières, mortifications et aumônes peut être aussi complètement inconverti, aussi éloigné du royaume de Dieu, que le chasseur de plaisirs insouciant.

Les deux caractères diffèrent grandement, mais ils sont tous deux inconvertis, tous deux en dehors du cercle béni du salut de Dieu, tous deux dans leurs péchés. L'un est engagé dans des « œuvres mauvaises » et l'autre dans des « œuvres mortes » ; ils sont tous deux hors de Christ.

Ils ne sont pas sauvés et sont sur le chemin d'une misère sans espoir et sans fin. L'un aussi sûrement que l'autre, s'il n'est pas converti de manière salvatrice, trouvera sa part dans l'étang ardent de feu et de soufre.

Encore une chose : la conversion n'est pas le passage d'un système religieux à un autre. Un homme peut se détourner du judaïsme, du paganisme, de l'islamisme ou de la papauté pour se tourner vers le christianisme, et pourtant ne pas être du tout converti. Sans aucun doute, d'un point de vue social, moral ou intellectuel, il est bien mieux d'être protestant que musulman ; mais en ce qui concerne notre sujet, ils sont tous deux non convertis.

De l'un comme de l'autre, nous pouvons dire avec vérité que, s'il n'est pas converti, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. La conversion n'est pas l'adhésion à un système religieux, aussi pur, aussi sain, aussi orthodoxe soit-il. Un homme peut être membre de l'organisme religieux le plus respectable de la chrétienté et pourtant être un homme non converti, non sauvé, en route vers la perdition éternelle.

Il en est de même pour les credos théologiques. Un homme peut souscrire à l'un des grands principes de croyance religieuse ; aux trente-neuf articles, à la confession de Westminster, aux sermons de John Wesley, à Fox et Barclay, ou à tout autre credo ; et pourtant être totalement inconverti. Il est mort dans ses offenses et ses péchés, en route vers cet endroit où pas un seul rayon d'espoir ne pourra jamais percer l'effroyable obscurité de l'éternité.

Les systèmes et les prescriptions religieuses ne peuvent pas vivifier, ne peuvent pas sauver, ne peuvent pas donner la vie éternelle. Un homme peut travailler dans une machine religieuse comme un cheval dans un moulin, tournant en rond d'une fin d'année à l'autre, s'arrêtant exactement là où il a commencé, dans une monotonie lugubre d'œuvres mortes.

Que vaut vraiment tout cela ? À quoi tout cela aboutit-il ? Où tout cela finit-il ? La mort ! Oui, et après ? Ah, telle est la question. Que Dieu veuille que le poids et le sérieux de cette question soient plus pleinement compris.

Mais en outre, **le christianisme lui-même, dans toute sa lumière éclatante, peut être adopté comme un simple système de croyance religieuse.** Une personne peut être intellectuellement ravie, presque fascinée par les glorieuses doctrines de la grâce d'un Évangile complet et gratuit, du salut sans œuvres, de la justification par la foi, bref, par tout ce qui constitue notre glorieux christianisme du Nouveau Testament.

Une personne peut déclarer croire et se réjouir en cela ; elle peut même devenir un écrivain puissant pour la défense de la doctrine chrétienne, un prédicateur fervent et éloquent de l'Évangile. Tout cela peut être vrai, et pourtant l'homme peut être totalement inconverti, mort dans ses offenses et ses péchés, endurci, trompé et détruit par sa familiarité même avec les précieuses vérités de l'Évangile ; des vérités qui n'ont jamais dépassé le domaine de sa compréhension intellectuelle, qui n'ont jamais atteint sa conscience, jamais touché son cœur, jamais converti son âme.

C'est là le cas le plus effroyable de tous. Rien ne peut être plus affreux, plus terrible que le cas d'un homme qui prétend croire et se réjouit de prêcher l'Évangile de Dieu, d'enseigner toutes les grandes vérités caractéristiques du christianisme, et qui pourtant n'est ni converti ni sauvé, en route vers une éternité de misère indicible.

Ô lecteur, qui que tu sois, nous t'en prions : accorde une attention soutenue à ces choses. Ne te repose pas une seule heure avant d'être assuré de ta conversion authentique et véritable à Dieu.

Ce qu'est la conversion.

Ayant vu jusqu'ici la nécessité absolue de la conversion dans tous les cas, et ayant dans une certaine mesure, essayé de montrer ce que la conversion n'est pas, il nous faut maintenant rechercher ce qu'elle est. Et ici, il nous faut nous en tenir au véritable enseignement de la Bible. Nous ne pouvons accepter rien de moins, rien de différent, rien de plus.

Il est fort à craindre que ce qui est considéré aujourd'hui comme une conversion ne soit pas du tout une conversion. On publie et on parle de nombreux cas de soi-disant conversions qui ne résistent pas à l'épreuve de la Parole de Dieu. Beaucoup de gens se disent convertis et sont reconnus comme tels, mais ils ne sont que des auditeurs sur un terrain pierreux.

« Celui qui a reçu la semence dans les endroits pierreux, c'est celui qui entend la parole et la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racines en lui-même, il manque de persistance, et, dès que survient une tribulation ou une persécution à cause de la parole, il y trouve une occasion de chute » (Matthieu 13.20-21).

Il n'y a pas de profondeur de travail spirituel dans son cœur, pas d'action réelle de la vérité de Dieu sur la conscience, pas de rupture complète avec le monde, pas de véritable renoncement à soi-même.

Il se peut que les sentiments soient façonnés par l'influence humaine, et que certains sentiments évangéliques prennent possession de l'esprit ; mais le « moi » n'est pas jugé ni abandonné. Il y a un attachement au monde et à la vieille nature ; il manque ce sérieux profond et cette réalité authentique qui caractérisent si remarquablement les conversions rapportées dans le Nouveau Testament.

Nous n'avons pas l'intention de rendre compte ici de tous ces cas superficiels ; nous les mentionnons simplement afin que tous ceux qui s'occupent de l'œuvre bénie de l'évangélisation soient amenés à considérer la question à la lumière des Écritures, et à voir jusqu'à quel point leur propre façon de travailler peut nécessiter une sainte correction.

Il se peut que notre travail soit trop axé sur l'aspect purement humain. Nous ne laissons pas l'Esprit de Dieu agir. Nous manquons de foi, de puissance et d'efficacité dans l'œuvre simple du Christ lui-même. Il se peut que nous fassions trop d'efforts pour agir sur les sentiments, avec trop d'émotion et de sensation, en apportant à la Parole trop d'artifices humains inutiles.

Peut-être aussi, dans notre désir d'obtenir des résultats, trouve-t-on un désir qui peut être légitime en soi ; sommes-nous trop prompts à reconnaître et à annoncer comme des cas de conversion beaucoup de cas qui, hélas, ne sont qu'éphémères.

Tout cela exige notre attention et notre discernement. Il est de la plus haute importance que nous laissions l'Esprit de Dieu travailler, et montrer, comme il le fera sûrement, le fruit de son travail. Tout ce qu'il fait est bien fait, et cela parlera de lui-même en temps voulu.

Il n'est pas nécessaire que nous nous vantions de nos cas de conversion. Tout ce qui est divinement réel brillera à la louange de celui à qui toute louange est due ; et alors l'ouvrier éprouvera sa propre joie profonde et sainte. Il verra les résultats de son travail et y pensera en rendant un hommage adorateur à Christ. Cela diminuera-t-il notre ardeur ? Au contraire, cela intensifiera considérablement notre ferveur. Nous serons plus ardents à plaider auprès de Dieu en secret, et à plaider auprès de nos semblables en public.

Nous ressentirons plus profondément le sérieux divin de l'œuvre et notre propre insuffisance totale. Nous chérirons toujours la conviction salutaire que l'œuvre doit être de Dieu du début à la fin. Cela nous maintiendra à notre juste place ; celle de la dépendance désintéressée envers Dieu, auteur de toutes les véritables œuvres accomplies sur la terre.

Nous serons plus souvent sur nos visages devant le propitiatoire (le propitiatoire est le lieu de manifestation de Dieu, symbolisant le siège de sa présence et de son pardon), aussi bien chez nous que dans l'assemblée, en rapport avec l'œuvre glorieuse de la conversion.

Alors, lorsque les gerbes d'or et les grappes moelleuses apparaîtront, lorsque des cas authentiques de conversion surviendront ; des cas qui parlent d'eux-mêmes et portent leurs propres lettres de créance avec eux ; alors, en vérité, nos cœurs seront remplis de louanges au Dieu de toute grâce, qui a magnifié le nom de son Fils Jésus-Christ dans le salut d'âmes précieuses.

Combien cela vaut mieux que d'avoir nos pauvres cœurs gonflés d'orgueil et de suffisance en comptant nos cas de conversion ! Combien il est plus agréable et plus sûr de se prosterner devant le trône que de voir nos noms proclamés aux extrémités de la terre comme de grands prédicateurs et de merveilleux évangélistes ! Aucune comparaison, selon le jugement d'une personne vraiment spirituelle.

La dignité, la réalité et le sérieux de l'œuvre seront préservés ; le bonheur, la sécurité morale et l'utilité réelle de l'ouvrier seront favorisés ; et la gloire de Dieu sera assurée et maintenue. Voyons comment tout cela est illustré dans 1 Thessaloniens 1 : « *Paul, Silvain et Timothée, à l'Église des Thessaloniens, qui est en Dieu le Père et en Jésus-Christ le Seigneur : que la grâce et la paix vous soient données ! Nous rendons continuellement grâces à Dieu pour vous tous, faisant mention de vous dans nos prières, nous rappelant sans cesse l'œuvre de votre foi, le travail de votre charité, et la fermeté de votre espérance en notre Seigneur Jésus-Christ, devant Dieu notre Père. Nous savons, frères bien-aimés de Dieu, que vous avez été élus* » (1 Thessaloniens 1.1-4).

Comment le savait-il ? Par la preuve claire et incontestable que leur donnait leur vie pratique, la seule façon de connaître l'élection de quelqu'un : « *Notre Évangile ne vous ayant pas été prêché en paroles seulement, mais avec puissance, avec l'Esprit Saint, et avec une pleine persuasion ; car vous n'ignorez pas que nous nous sommes montrés ainsi parmi vous, à cause de vous* » (1 Thessaloniens 1.5).

L'apôtre était, dans sa vie quotidienne, l'interprète fidèle de l'Évangile qu'il prêchait. Il vivait l'Évangile, il respirait l'Évangile. Il ne leur demandait rien, n'exigeait rien. Il ne leur était pas à charge. Il leur prêchait librement le précieux Évangile de Dieu ; et pour cela, il travaillait avec peine et labeur, nuit et jour.

Il était comme une nourrice aimante et tendre, allant et venant parmi eux. Pas de paroles ronflantes chez lui sur sa personne, sa fonction, son autorité, ses dons, sa prédication ou ses actions merveilleuses en d'autres lieux. Il était l'ouvrier aimant, humble, sans prétention, sérieux et dévoué, dont le travail parlait de lui-même. Toute sa vie, son esprit, son style, son comportement et ses habitudes étaient en harmonie parfaite avec sa prédication.

Combien il est nécessaire que tous les ouvriers méditent sur ces choses. Nous pouvons être sûrs que la superficialité de notre travail est en grande partie le fruit de la superficialité de l'ouvrier. Où est la puissance ? Où est la démonstration de l'Esprit ? Où est la « grande assurance » ? N'y a-t-il pas un terrible manque de ces choses dans notre prédication ?

Il peut y avoir une grande quantité de paroles fluides, beaucoup d'habileté verbale ; beaucoup de choses qui peuvent chatouiller l'oreille, agir sur l'imagination, éveiller un intérêt temporaire et servir la simple curiosité. **Mais oh ! où est la sainte onction, le sérieux vivant, le sérieux profond ?** Que vit le prédicateur dans sa vie quotidienne et dans ses habitudes cachées aux yeux de tous ? Que le Seigneur ravive son œuvre dans le cœur de ses ouvriers : nous pourrions alors nous attendre à davantage de résultats.

Avons-nous l'intention d'enseigner que l'œuvre de conversion dépend de l'ouvrier ? Loin de nous cette idée monstrueuse. L'œuvre dépend entièrement et absolument de la puissance du Saint-Esprit, comme le prouve sans l'ombre d'un doute le chapitre qui se trouve ouvert devant nous. Il doit toujours être vrai, dans chaque domaine et à chaque étape de l'œuvre, que « *ce n'est ni par la force ni par la puissance, mais par mon Esprit, dit le Seigneur* » (Zacharie 4.6).

Mais quel genre d'instrument l'Esprit utilise-t-il habituellement ? N'est-ce pas là une question importante pour nous, ouvriers ? Quel genre de vases sont « *propres à l'usage du Maître* » (2 Timothée 2.21) ? Des vases vides, des vases propres.

Sommes-nous comme cela ? Sommes-nous vidés de nous-mêmes ? Sommes-nous guéris de nos déplorables préoccupations égoïstes et charnelles ? Sommes-nous « purs » ? Avons-nous les mains propres ? Nos relations, nos voies, nos circonstances sont-elles pures ? Sinon, comment Christ peut-il nous utiliser dans son saint service ? Pussions-nous tous avoir la grâce de peser ces questions en sa présence. Puisse le Seigneur nous réveiller tous et faire de nous des vases qu'il puisse utiliser pour sa gloire.

Passons maintenant à notre citation. Le passage tout entier est plein de force. Le caractère de l'ouvrier d'une part, et celui de l'ouvrage d'autre part, exigent notre plus sérieuse attention.

« Et vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole au milieu de beaucoup de tribulations, avec la joie du Saint-Esprit, en sorte que vous avez été des modèles pour tous les croyants de la Macédoine et de l'Achaïe. Car la parole du Seigneur a retenti de chez vous, non seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais aussi en tout lieu ; votre foi en Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire, car ils nous montrent eux-mêmes de quelle manière nous avons pu entrer chez vous » (1 Thessaloniens 1.6-9).

C'était une œuvre réelle. Elle avait ses propres lettres de noblesse. Elle n'avait rien de vague ni d'insatisfaisant ; elle ne nécessitait aucune réserve pour former ou exprimer un jugement à son sujet. Elle était claire, distincte et sans équivoque. Elle portait l'empreinte de la main du Maître.

L'œuvre de conversion était accomplie et les fruits de la conversion suivirent avec une profusion délicieuse. Le témoignage se répandit de tous côtés, de sorte que l'ouvrier n'eut pas besoin de parler de son œuvre. Il n'eut pas besoin de compter et de publier le nombre des conversions à Thessalonique. Tout était divinement réel. C'était une œuvre complète de l'Esprit de Dieu, sur laquelle il ne pouvait y avoir d'erreur possible et dont il était superflu de parler.

L'apôtre avait simplement prêché la Parole dans la puissance du Saint-Esprit, avec beaucoup d'assurance. Son témoignage n'était ni vague ni douteux. Aucun besoin de psychologie humaine, d'accompagnement technique profane. Il prêchait comme quelqu'un qui croyait pleinement et entraînait pleinement dans ce qu'il prêchait. Il ne s'agissait pas d'une simple énonciation fluide de certaines vérités connues et reconnues, ni d'une déclaration tranchée de certaines doctrines stériles. Non : c'était l'effusion vivante, par le Saint-Esprit, du glorieux Évangile de Dieu, venant d'un cœur qui ressentait profondément chaque parole, et tombant dans des cœurs préparés par l'Esprit de Dieu à le recevoir.

Tel fut le travail à Thessalonique, un travail divin béni, tout à fait réel, le fruit authentique de l'Esprit de Dieu. Il ne s'agissait pas d'une simple excitation religieuse, rien de sensationnel, aucune pression excessive, aucune tentative de « susciter un réveil » par des moyens humains. Tout était merveilleusement calme.

L'ouvrier, comme nous le dit Actes 17, « arriva à Thessalonique, où se trouvait une synagogue des Juifs ; et, selon sa coutume, il entra chez eux, et pendant trois sabbats il discuta avec eux, d'après les Écritures » (Actes 17.1-2), un raisonnement précieux et puissant.

Dieu veuille que nous en ayons davantage parmi nous : « Expliquant et affirmant que le Christ devait nécessairement souffrir et ressusciter des morts, et que ce Jésus que je vous annonce est le Christ » (Actes 17.3).

Quelle simplicité ! Prêcher Jésus à partir des Écritures. Oui, c'est là le grand secret de la prédication de Paul. Il prêchait une personne vivante, avec une puissance vivante, sur l'autorité d'une Parole vivante ; cette prédication était reçue avec une foi vivante et produisait des fruits vivants dans la vie des convertis.

C'est la prédication que Dieu a ordonnée pour tous et qu'il utilise. Ce n'est pas un sermon ni un discours religieux, mais la prédication du Christ par le Saint-Esprit, parlant à travers des hommes qui sont eux-mêmes sous la puissance de ce qu'ils prêchent. Que Dieu nous accorde davantage de cela !

La nature de la conversion.

Les deux derniers versets de notre chapitre (1 Thessaloniens 1) méritent une attention toute particulière. Ils nous fournissent une déclaration remarquable sur la nature réelle de la conversion. Ils montrent très clairement la profondeur, la clarté, la plénitude et la réalité de l'œuvre de l'Esprit de Dieu chez ces convertis de Thessalonique.

Il n'y avait pas d'erreur possible. L'œuvre portait ses propres lettres de créance. Ce n'était pas une œuvre hasardeuse. Elle n'exigeait aucun examen attentif avant de pouvoir être accréditée. C'était une œuvre de Dieu manifeste et indubitable, dont les fruits étaient évidents pour tous : « Car on raconte, à notre sujet, quel accès nous avons eu auprès de vous, et comment vous vous êtes convertis à Dieu, en abandonnant les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils, qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous délivre de la colère à venir » (1 Thessaloniens 1.9-10).

Nous avons donc ici une définition divine de la conversion, brève mais complète. C'est un détournement de, et un retour vers. Ils se détournèrent des idoles.

Il y a eu une rupture complète avec le passé, une fois pour toutes, avec leur ancienne vie et leurs anciennes habitudes ; un abandon total de toutes ces choses qui régnaient sur leur cœur et commandaient leurs énergies.

Ces chers Thessaloniens furent amenés à juger, à la lumière de la vérité divine, toute leur vie mondaine ; et non seulement à la juger, mais à l'abandonner sans réserve. Ce n'était pas un travail à moitié fait. Il n'y avait rien de vague ni d'équivoque. C'était une époque marquante dans leur histoire, un grand tournant dans leur trajectoire morale et pratique. Ce n'était pas un simple changement d'opinion, ni l'acceptation d'un nouvel ensemble de principes, ni une certaine modification de leurs vues intellectuelles.

C'était bien plus que tout cela. C'était la découverte solennelle que toute leur vie passée n'avait été qu'un grand mensonge, un mensonge monstrueux et ténébreux. C'était la véritable conviction de leur cœur. La lumière divine avait pénétré dans leurs âmes, et par la puissance de cette lumière, ils se jugeaient eux-mêmes et toute leur histoire antérieure. Ils abandonnaient complètement ce monde qui avait jusque-là gouverné les affections de leur cœur ; pas un seul lambeau de ce monde ne devait être épargné. Ils avaient profondément compris qu'il ne peut y avoir de compromis avec « l'Égypte ».

Et qu'est-ce qui avait produit ce changement merveilleux ? Simplement la Parole de Dieu qui avait pénétré dans leurs âmes par la puissance du Saint-Esprit. Nous avons fait allusion au récit inspiré de la visite de l'apôtre à Thessalonique. On nous dit qu'il « *discuta avec eux d'après les Écritures* ». Il cherchait à mettre leurs âmes en contact direct avec la Parole vivante et éternelle de Dieu.

Il ne fit aucun effort pour agir sur leurs sentiments, leur imagination, ou pour les influencer par de la musique ou des attitudes profanes. Tout cela, le bienheureux ouvrier le jugeait sans valeur. Il n'y accordait aucune confiance. Sa confiance était dans la Parole et l'Esprit de Dieu. Il l'assura aux Thessaloniens de la manière la plus touchante :

« C'est pourquoi, dit-il, nous rendons grâces à Dieu sans cesse de ce qu'en recevant la parole de Dieu que nous vous avons fait entendre, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu, qui agit aussi efficacement en vous qui croyez » (1 Thessaloniens 2.13).

C'est là ce qu'on peut appeler un point vital et capital. La Parole de Dieu, seule dans la main puissante du Saint-Esprit, produisit ces grands résultats chez les Thessaloniens ; résultats qui remplirent le cœur de l'apôtre d'une action de grâces sincère envers Dieu. Il se réjouissait de ce que les Thessaloniens ne soient pas liés à lui, mais au Dieu vivant lui-même, par le moyen de sa Parole.

C'est un lien impérissable. Il est aussi durable que la Parole qui le forme. La parole de l'homme est aussi périssable que lui-même, mais la Parole du Seigneur dure pour toujours. L'apôtre, en véritable ouvrier, comprenait et ressentait tout cela ; d'où sa sainte jalousie, dans tout son ministère, de peur que les âmes auxquelles il prêchait ne s'appuient d'une manière ou d'une autre sur lui, au lieu de s'appuyer sur Christ, dont il était le messager et le ministre.

Écoutez ce qu'il dit aux Corinthiens : « *Pour moi, frères, lorsque je suis allé chez vous, ce n'est pas avec une supériorité de langage ou de sagesse que je suis allé vous annoncer le témoignage de Dieu. Car je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. J'étais auprès de vous dans la faiblesse, dans la crainte, et dans un grand tremblement. Ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d'Esprit et de puissance, afin que votre foi fût fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu* » (1 Corinthiens 2.1-5).

Nous avons ici le véritable ministère : « le témoignage de Dieu » et « la démonstration de l'Esprit », la Parole et le Saint-Esprit. Rien d'autre n'a de valeur. **Toute influence humaine, tout pouvoir humain et les résultats produits par la sagesse ou l'énergie humaine sont parfaitement sans valeur, ils sont même absolument néfastes.**

L'ouvrier est enflé d'orgueil par les résultats apparents de son travail qu'on exalte. Les pauvres âmes influencées par cette fausse influence sont trompées et conduites dans une position et une profession de foi totalement fausses. En un mot, tout cela est désastreux à l'extrême. Il n'en est pas de même lorsque la Parole de Dieu, dans sa puissance morale et l'énergie du Saint-Esprit, agit sur le cœur et la conscience. C'est alors que nous voyons des résultats divins, comme dans le cas des Thessaloniens.

Alors, il devient évident, sans l'ombre d'un doute, que l'ouvrier n'est pas Paul, ni Apolos, ni Céphas, mais Dieu lui-même. L'œuvre de Dieu se propage et demeure éternellement, à la gloire de son saint nom. L'apôtre n'avait pas besoin de rendre compte ni de publier les résultats de son travail à Thessalonique : l'œuvre parlait d'elle-même !

Cette œuvre était authentique. Elle portait, avec une netteté indubitable, l'empreinte de Dieu, et cela suffisait amplement à Paul. Et c'est amplement suffisant pour tout ouvrier sincère et désintéressé. Paul prêchait la Parole, et cette Parole était apportée aux cœurs des Thessaloniens par l'énergie vivifiante du Saint-Esprit. Elle tomba dans une bonne terre, prit racine et donna du fruit en abondance. Remarquons maintenant le fruit : « *Vous vous êtes détournés des idoles* ». Nous avons ici, en un mot, la vie entière de tout homme, femme ou enfant inconvertis sur la face de la terre.

Tout est résumé en une seule expression : « idoles ». Il n'est en aucun cas nécessaire de se prosterner devant un morceau de bois ou de pierre pour être un idolâtre. Tout ce qui prend la place de Christ dans notre cœur est une idole.

Lorsque nous laissons notre cœur aimer, plus que de raison, quelque chose de ce monde, c'est de l'idolâtrie ; et celui qui s'y soumet est un idolâtre. Telle est la vérité claire et solennelle, aussi désagréable qu'elle puisse être pour le cœur humain orgueilleux : « *Petits enfants, gardez-vous des idoles* » (1 Jean 5.21).

Prenez ce grand péché universel et criant qu'est la convoitise. Comment l'apôtre inspiré l'appelle-t-il ? Il l'appelle « idolâtrie ». Combien de cœurs sont commandés par l'argent ! Combien d'adorateurs se prosternent devant l'idole de l'or ! Qu'est-ce que la convoitise ? Soit le désir d'obtenir davantage, soit l'amour de ce que nous avons.

Nous trouvons les deux formes dans le Nouveau Testament. Le grec possède un mot pour représenter chacune d'elles. Mais qu'il s'agisse du désir de saisir ou de celui d'accumuler, dans les deux cas il s'agit d'idolâtrie. Pourtant, ces deux choses peuvent être très différentes dans leurs manifestations extérieures. Le premier, le désir d'obtenir davantage, peut souvent être associé à une disposition à dépenser. Le second, au contraire, est généralement lié à un esprit d'économie excessive.

Prenons par exemple un homme d'une grande capacité commerciale, un véritable génie des affaires, entre les mains de qui tout semble prospérer. Il a un véritable enthousiasme pour les affaires, une soif insatiable de gagner de l'argent. Son seul objectif est d'obtenir davantage, d'ajouter mille à mille, de renforcer ses bases commerciales et d'élargir sa sphère. Il vit, prospère et se complaît dans l'atmosphère du commerce.

Il a commencé sa carrière avec quelques sous en poche et s'est élevé à la fière position de riche marchand. Il n'est pas avare. Il est aussi prêt à distribuer qu'à obtenir. Il vit somptueusement, reçoit avec une splendide hospitalité, donne généreusement à de nombreux services publics. Il est admiré et respecté par toutes les classes de la société.

Mais il aime à en avoir toujours plus. C'est un homme cupide, un idolâtre. Il est vrai qu'il méprise le pauvre avare qui passe ses nuits avec ses sacs d'argent, dans une étrange communion avec son or. Il réjouit son cœur et régale ses yeux de la seule vue de la poussière fascinante, refusant à lui-même et à sa famille les nécessités courantes de la vie ; lui qui aime accumuler, non pour dépenser, mais pour économiser.

Ces deux attitudes sont apparemment très différentes, mais elles se rejoignent sur un point : elles sont toutes deux cupides et toutes deux idolâtres.

Les deux mots grecs auxquels nous avons fait allusion sont : *pleonexia* (le désir d'obtenir davantage) et *philarguria* (l'amour de l'argent). Vous pouvez très bien avoir une situation humble et de petits revenus, tout en étant touché par la cupidité et ses convoitises. Écoutons ce que nous dit encore l'apôtre :

« J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais vivre dans l'humiliation, et je sais vivre dans l'abondance. En tout et partout j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la disette » (Philippiens 4.11-12).

La cupidité apparaît aussi dans Colossiens 3.5 : *« Faites donc mourir les membres qui sont sur la terre : l'impudicité, l'impureté, les passions, les mauvais désirs, et la cupidité, qui est une idolâtrie »*. La cupidité se trouve dans la terrible catégorie des péchés les plus vils qui souillent les pages de l'histoire humaine.

Cela peut paraître dur et sévère, mais c'est la vérité de Dieu, et nous devons nous incliner devant sa sainte autorité. Il est vrai que rien n'est apparemment plus difficile à faire comprendre à la conscience que le péché d'avarice, ce péché même que le Saint-Esprit déclare être de l'idolâtrie. Des milliers de personnes pourraient le voir dans le cas du pauvre avaré dégradé, mais seraient choquées par son application à un prince du commerce ou à un monsieur sans histoire.

C'est une chose de le voir chez les autres, et une tout autre chose de le juger chez nous-mêmes. Le fait est que seule la lumière de la Parole de Dieu, brillant dans l'âme et pénétrant dans chaque recoin de notre être moral, peut nous permettre de détecter le péché odieux de la convoitise.

La poursuite du gain, le désir d'avoir davantage, l'esprit de commerce exalté, la capacité de gagner de l'argent, le désir de réussir, tout cela est si hautement estimé parmi les hommes aujourd'hui que très peu sont prêts à voir que c'est positivement une abomination aux yeux de Dieu.

Le cœur naturel est façonné par les pensées des hommes. Il aime, adore et se prosterne devant les objets qu'il trouve dans ce monde ; et chaque cœur a sa propre idole. L'un adore l'or, l'autre le plaisir, l'autre le pouvoir ou la gloire, un autre encore les divertissements. Tout homme non converti est un idolâtre ; et même les hommes convertis ne sont pas à l'abri des influences idolâtres, comme le montre l'avertissement lancé par l'apôtre : *« Petits enfants, gardez-vous des idoles » (1 Jean 5.21).*

Lecteur, permettez-nous de vous poser une question claire et précise avant de poursuivre. Êtes-vous converti ? Confessez-vous que vous l'êtes ?

Vous présentez-vous comme un chrétien ? Si oui, vous êtes-vous vraiment détourné de toutes vos anciennes idoles ? Avez-vous réellement rompu avec le monde et avec votre ancien « moi » ?

La Parole vivante de Dieu est-elle entrée dans votre cœur et vous a-t-elle amené à juger dans les détails toute votre vie passée ; qu'elle ait été une vie de gaieté et de folie irréfléchie, une vie centrée sur l'argent, une vie de vices et de méchanceté abominables, ou une vie de simple routine religieuse ; une religion sans Christ, sans foi et sans valeur ?

Dites, comment cela va-t-il ? Soyez tout à fait sérieux. Soyez assurés qu'il y a un besoin urgent de sérieux absolu dans cette affaire. Nous ne pouvons pas vous cacher le fait que nous sommes douloureusement conscients du triste manque de décision sérieuse parmi les croyants. Beaucoup ne se sont pas détournés des idoles avec suffisamment de netteté. Les vieilles habitudes sont conservées, et même christianisées ; les convoitises et les objets d'autrefois dominant le cœur. **Le tempérament, le style, l'esprit et le comportement ne témoignent pas d'une véritable conversion.** Nous ressemblons malheureusement trop à notre ancien « moi » ; trop aux gens qui nous entourent et sont restés ouvertement mondains.

Tout cela est vraiment terrible. Nous craignons que ce ne soit un triste obstacle au progrès de l'Évangile et au salut des âmes. Notre témoignage est sans force aux oreilles de ceux à qui nous parlons, parce que nous ne semblons pas vraiment croire nous-mêmes ce que nous disons. L'apôtre ne pourrait pas nous dire ce qu'il disait à ses chers convertis de Thessalonique : « *C'est de vous que retentit la parole du Seigneur... de sorte que nous n'avons pas besoin de rien dire* » (1 Thessaloniens 1.8). Il y a un manque de profondeur, de force et de netteté dans notre conversion. Le changement n'est pas suffisamment visible et profond.

S'approcher de Dieu.

Nous considérons maintenant ce qu'on peut appeler le côté positif du grand sujet de la conversion. Nous avons vu qu'il s'agit de se détourner du présent monde mauvais, des idoles, de tous ces objets qui dominaient nos cœurs et attiraient nos affections, les vanités et les folies, les convoitises et les plaisirs qui constituaient toute notre existence sans Christ et notre aveuglement. C'est, comme nous le lisons dans Actes 26.18, un détournement des ténèbres et de la puissance de Satan : « *Afin que tu leur ouvres les yeux, pour qu'ils passent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu* » ; et comme nous le lisons dans Galates 1.3-4 :

« Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, afin de nous arracher du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père ».

Mais la conversion est bien plus que tout cela. Ce serait, en un sens, une chose bien pauvre si elle consistait simplement à se détourner du péché, du monde et de Satan. C'est sans doute une grande grâce que d'être délivré, une fois pour toutes, de toute la misère et de la dégradation morale de notre vie passée ; de l'effroyable servitude du dieu et du prince de ce monde ; de toute la vacuité et de la vanité d'un monde qui repose dans les bras du malin ; et de l'amour et de la pratique du péché. Nous ne pouvons être trop reconnaissants pour tout ce qui est inclus dans cet aspect de la question.

Mais, répétons-le, il y a bien plus que cela ! Le cœur peut se sentir disposé à se demander : « *Qu'avons-nous obtenu en échange de tout ce que nous avons abandonné ? Le christianisme n'est-il qu'un système de négations ? Si nous avons rompu avec le monde et avec nous-mêmes, si nous avons renoncé à nos anciens plaisirs et divertissements, si, en bref, nous avons tourné le dos à ce qui constitue la vie dans ce monde, qu'avons-nous obtenu à la place ?* »

1 Thessaloniens 1.9 fournit, en un mot, la réponse à toutes ces questions, une réponse complète, claire, distincte : « *Vous vous êtes tournés vers Dieu...* »

Réponse précieuse. Oui, indiciblement précieuse pour tous ceux qui en connaissent un peu le sens. Qu'ai-je obtenu à la place de mes anciennes idoles ? Dieu ! À la place des plaisirs vains et coupables de ce monde ? Dieu ! À la place de ses richesses, de ses honneurs et de ses distinctions ? Dieu ! Ô bienheureux, glorieux et parfait substitut !

Qu'a donc reçu le fils prodigue à la place des haillons du pays lointain ? Son père et la plus belle robe de la maison paternelle. À la place des cosses de porc ? Le veau gras fourni par le père. À la place de la servitude dégradante du pays lointain ? L'accueil du père, son cœur et sa table.

Lecteur, n'est-ce pas là un échange merveilleusement béni ? N'avons-nous pas, dans l'histoire familière mais toujours charmante de l'enfant prodigue, un exemple des plus touchants et des plus frappants de la véritable conversion vue des deux côtés ? Ne pouvons-nous pas nous exclamer, en contemplant ce tableau inimitable : « *Quelle conversion ! Quel détour et quel retour. Qui peut le dire ?* »

Quelle langue humaine peut décrire justement les sentiments du voyageur lors de son retour, lorsqu'il est pressé contre le cœur de son père et baigné dans la lumière et l'amour de la maison paternelle ?

Les haillons, les cosses, les pourceaux, l'esclavage, le froid égoïsme, le dénuement, la famine, la misère, la dégradation morale, tout cela a disparu, et disparu pour toujours. À la place, la joie ineffable d'un foyer lumineux et heureux ; et par-dessus tout, le sentiment exquis que toute cette joie festive qui l'entourait était éveillée par le fait même de son retour : le père était vraiment heureux de le retrouver !

Mais on nous dira peut-être que ce n'est là qu'une image. Oui, mais l'image de quoi ? D'une précieuse réalité divine, l'image de ce qui se produit dans chaque cas de véritable conversion, si seulement on la considère d'un point de vue céleste. Ce n'est pas un simple abandon du monde avec ses mille et une vanités et folies. C'est cela, sans aucun doute, mais c'est bien plus que cela.

C'est être amené à Dieu, amené à la maison, amené au cœur du Père, ramené dans la famille. C'est devenir, non dans le langage d'une formule stérile, mais dans la puissance de l'Esprit et par l'action puissante de la Parole, enfant de Dieu, membre du Christ et héritier du royaume.

Voilà, et rien de moins, ce qu'est la conversion. Que le lecteur la discerne clairement et la comprenne parfaitement. Qu'il ne se contente de rien de moins que cette grande réalité : ce passage des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan et du culte des idoles, à Dieu. Le chrétien est, dans un sens, aussi réellement amené à Dieu que s'il était réellement au ciel. Cela peut sembler fort, mais c'est une vérité bénie.

Écoutez ce que dit l'apôtre Pierre à ce sujet : « *Christ aussi a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de nous amener...* » Où cela ? Au ciel lorsque nous mourrons ? Non, mais « *afin de nous amener à Dieu* », maintenant, tout de suite. De même, dans Romains 5, nous lisons : « *Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. Et non seulement cela, mais encore nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par qui maintenant nous avons obtenu la réconciliation* » (Romains 5.10-11).

C'est là un principe immense. Le langage humain peine à exposer tout ce qu'implique le fait d'être « converti » ou « amené à Dieu ». Notre adorable Seigneur Jésus-Christ amène tous ceux qui croient en son nom dans la présence de Dieu, dans toute sa parfaite acceptabilité. Ils viennent avec tout le crédit, la vertu et la valeur du sang de Jésus, et avec tout le parfum de son nom très excellent. Il nous place dans la même position que lui-même.

Il nous relie à lui-même et partage avec nous tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, sauf sa divinité, qui est incommunicable. Nous sommes parfaitement identifiés à lui : « *Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi* » (Luc 15.31).

« *Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez, car je vis, et vous vivrez aussi* » (Jean 14.19). Et encore : « *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre cœur ne se trouble point, et ne s'alarme point* » (Jean 14.27).

« *Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite* » (Jean 15.11). « *Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père* » (Jean 15.15).

De même, dans cette merveilleuse prière de Jean 17, nous lisons : « *Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données ; et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé. C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi ; et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ; et je suis glorifié en eux* » (Jean 17.8-10).

« *Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde* » (Jean 17.14).

« *Comme tu m'as envoyé dans le monde, ainsi je les ai aussi envoyés dans le monde* » (Jean 17.18).

« *Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde. Père juste, le monde ne t'a point connu ; mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois en eux* » (Jean 17.22-26).

Il est absolument impossible de concevoir quelque chose de plus élevé ou de plus béni que cela. Être si complètement identifié au Fils de Dieu, être si complètement un avec lui, au point de partager le même amour dont il est aimé par le Père, de partager sa paix, sa joie, sa gloire. Tout cela implique la plus haute mesure et le plus haut caractère de bénédiction dont une créature puisse être gratifiée.

Être sauvé des horreurs éternelles du gouffre de l'enfer, être pardonné, lavé et justifié, être réintégré dans tout ce qu'Adam a perdu, être admis au ciel, ce serait déjà une miséricorde, une bonté et une bienveillance merveilleuses.

Mais de plus, être amené à Dieu dans tout l'amour et la faveur de son propre Fils bien-aimé et unique, être intimement associé à lui dans toute sa position devant Dieu, dans son acceptabilité présente, dans sa gloire future, voilà, en vérité, quelque chose que seul le cœur de Dieu peut imaginer et que seule sa puissance immense peut accomplir.

Eh bien, tout cela est contenu dans la conversion dont nous parlons. Telle est la magnifique grâce de Dieu, tel est l'amour avec lequel il nous a aimés ; même lorsque nous étions morts par nos offenses et nos péchés, ennemis en nous-mêmes par nos mauvaises œuvres, esclaves de diverses convoitises et plaisirs, adoreurs d'idoles, aveugles, esclaves du péché et de Satan, enfants de colère et allant droit en enfer.

Le meilleur de tout cela, c'est que cela glorifie le nom de Dieu et satisfait son cœur de nous introduire dans ce lieu de béatitude, d'amour et de gloire inconcevables. Cela ne satisferait pas l'amour de son cœur de nous donner une place inférieure à celle de son propre Fils. L'apôtre inspiré a pu s'exclamer, en vue de toute cette grâce prodigieuse :

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ ! En lui Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui, nous ayant prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce qu'il nous a accordée en son bien-aimé. En lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce » (Éphésiens 1.3-7).

Quelle profondeur d'amour, quelle plénitude de bénédictions nous trouvons ici ! Le but de Dieu est de se glorifier lui-même, à travers les siècles innombrables de l'éternité, dans ses relations avec nous. Il manifestera, à la vue de toutes les intelligences créées, les richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous par Jésus-Christ.

Notre pardon, notre justification, notre sanctification, notre délivrance parfaite, notre acceptation, toutes les merveilleuses bénédictions qui nous sont accordées en Christ, sont destinées à la manifestation de la gloire divine dans le vaste univers pour toujours.

Cela ne répondrait pas aux exigences de la gloire de Dieu, ni aux affections de son cœur, de nous placer dans une autre position que celle de son propre Fils bien-aimé et unique.

Tout cela est merveilleux. Cela semble trop beau pour être vrai. Mais c'est digne de Dieu, et c'est son bon plaisir d'agir ainsi envers nous. Cela nous suffit. Cela peut nous sembler trop beau pour que nous l'obtenions, mais ce n'est pas trop beau pour que Dieu nous le donne largement. Il agit envers nous selon l'amour de son cœur et sur la base de la dignité de Christ.

Le fils prodigue pourrait demander à être traité comme l'un des serviteurs de son père, mais cela ne pourrait pas être. Ce ne serait pas selon le cœur du Père de l'avoir dans la maison comme serviteur. Il faut que ce soit comme fils ou pas du tout. S'il s'agissait d'une question de mérite, nous ne méritons pas plus la place de serviteur que celle de fils. Mais, béni soit Dieu, son accueil n'est pas du tout lié à nos mérites, mais plutôt à l'amour infini de son cœur et à la gloire de son saint nom.

Voilà donc ce qu'est la conversion. Nous sommes amenés à Dieu comme des membres de sa propre famille, rien de moins. Nous ne sommes pas simplement détournés de nos idoles, quelles qu'elles soient, mais nous sommes réellement amenés dans la présence même de Dieu.

Nous trouvons notre joie en lui, nous nous réjouissons en lui, nous marchons avec lui, nous trouvons toutes nos sources en lui, nous puisons abondamment dans toutes ses ressources inépuisables, nous trouvons en lui une réponse parfaite à tous nos besoins, afin que nos âmes soient satisfaites, et cela pour toujours.

Voulons-nous retourner aux idoles ? Jamais ! Avons-nous le moindre désir de retrouver notre ancienne vie ? Pas si nos cœurs prennent conscience de notre place et de notre part en Christ. L'enfant prodigue avait-il le moindre désir de retrouver les cosses et les pourceaux lorsqu'il était enveloppé de sa belle tunique, dans les bras de son père, vêtu dans la maison de son père et assis à sa table ?

Nous ne le croyons pas et ne pouvons le croire. Nous ne pouvons imaginer qu'il ait poussé un seul soupir de regret ; comme les Hébreux qui regrettaient certaines choses de l'Égypte ; après le pays lointain, lorsqu'il s'est retrouvé dans le cercle sacré de cette demeure lumineuse et bienheureuse de l'amour.

Nous parlons selon la norme divine. Hélas ! beaucoup prétendent être convertis et semblent persévérer pendant un certain temps, mais très vite ils commencent à se refroidir, à se lasser et à devenir insatisfaits. L'œuvre dans leur cœur n'était pas réelle, elle manquait de profondeur. Ils n'étaient pas réellement amenés à Dieu. Ils ont peut-être abandonné les idoles pendant un certain temps, mais Dieu lui-même n'a jamais été vraiment recherché avec vérité.

Ils n'ont jamais trouvé en lui une part satisfaisante pour leur cœur ; ils n'ont jamais connu la véritable signification de la communion avec Christ ; ils n'ont jamais goûté la satisfaction du cœur, le repos du cœur en Christ.

C'est pourquoi, au fil du temps, leur pauvre cœur a recommencé à désirer le monde et ses plaisirs, et ils y sont retournés ; se plongeant à nouveau dans ses folies et ses vanités avec plus d'avidité que jamais. Ou alors, certains ont continué à fréquenter l'Église, mais avec un cœur partagé, désireux d'y faire entrer l'esprit du monde pour jouir à la fois du monde et des bienfaits de Dieu.

De tels cas sont très tristes, très décevants. Ils jettent un grand blâme sur l'Église et sont souvent utilisés par l'ennemi comme pierre d'achoppement pour ceux et celles qui cherchent Dieu de tout leur cœur. L'âme qui est vraiment convertie est celle qui n'a pas seulement été détournée de ce présent monde mauvais, de toutes ses promesses et de toutes ses prétentions, mais qui a été conduite par le précieux ministère du Saint-Esprit à trouver dans le Dieu vivant et dans son Fils Jésus-Christ tout ce qu'elle peut désirer pour le temps et l'éternité.

Une telle personne en a fini avec le monde de manière divine. Elle a rompu en tout point avec lui pour toujours. Ses yeux se sont ouverts pour discerner toute l'affaire. Elle l'a jugée à la lumière de la présence de Dieu. Elle l'a mesurée à l'aune de la personne de Christ, qui fut cloué sur le bois maudit afin de l'en délivrer.

Trouver toutes ses ressources en Dieu.

Plus nous nous attardons sur 1 Thessaloniens 1.9, plus nous sommes frappés par sa profondeur, sa plénitude et sa puissance merveilleuses. C'est comme creuser un puits dans une mine inépuisable. Nous nous sommes un peu attardés sur cette phrase très riche et suggestive : « *En abandonnant les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai...* »

Que de choses y sont contenues ! En comprenons-nous vraiment la force et la plénitude ? C'est une chose merveilleuse pour l'âme d'être amenée à Dieu, de le connaître maintenant comme notre ressource dans toute notre faiblesse et notre besoin. Il est la seule source de toutes nos joies, notre force et notre bouclier, notre guide et notre conseiller, notre tout en tout, nous sommes devenus entièrement dépendants de lui.

Lecteur, sais-tu quelle profonde bénédiction tout cela apporte à ton âme ? Si tu es un enfant de Dieu, une âme vraiment convertie, tu as le privilège de le savoir et tu ne devrais pas t'en contenter superficiellement.

Si nous sommes « tournés vers Dieu », nous trouvons en lui tout ce dont nous pouvons avoir besoin pour le temps présent et l'éternité. Rien ne peut jamais satisfaire l'âme humaine, si ce n'est Dieu lui-même. Le monde ne peut pas satisfaire les désirs du cœur. Si nous avons les richesses de l'univers, notre cœur en voudrait toujours davantage ; il y aurait toujours un vide douloureux que rien sous le soleil ne pourrait combler.

Regardez l'histoire de Salomon. Écoutez-le raconter sa propre expérience : « *Moi, l'Ecclésiaste, j'ai été roi d'Israël à Jérusalem. J'ai appliqué mon cœur à rechercher et à sonder par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux : c'est là une occupation pénible, à laquelle Dieu soumet les fils de l'homme. J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent. Ce qui est courbé ne peut se redresser, et ce qui manque ne peut être compté. J'ai dit en mon cœur : Voici, j'ai grandi et surpassé en sagesse tous ceux qui ont dominé avant moi sur Jérusalem, et mon cœur a vu beaucoup de sagesse et de science. J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse, et à connaître la sottise et la folie ; j'ai compris que cela aussi c'est la poursuite du vent. Car avec beaucoup de sagesse on a beaucoup de chagrin, et celui qui augmente sa science augmente sa douleur* » (Ecclésiaste 1.12-18).

« *J'ai dit en mon cœur : Allons ! je t'éprouverai par la joie, et tu goûteras le bonheur. Et voici, c'est encore là une vanité. J'ai dit du rire : Insensé ! et de la joie : À quoi sert-elle ? Je résolus en mon cœur de livrer ma chair au vin, tandis que mon cœur me conduirait avec sagesse, et de m'attacher à la folie jusqu'à ce que je visse ce qu'il est bon pour les fils de l'homme de faire sous les cieux pendant le nombre des jours de leur vie. J'exécutai de grands ouvrages : je me bâtis des maisons ; je me plantai des vignes ; je me fis des jardins et des vergers, et j'y plantai des arbres à fruit de toute espèce ; je me créai des étangs, pour arroser la forêt où croissaient les arbres.*

J'achetai des serviteurs et des servantes, et j'eus leurs enfants nés dans la maison ; je possédai des troupeaux de bœufs et de brebis, plus que tous ceux qui étaient avant moi dans Jérusalem. Je m'amassai de l'argent et de l'or, et les richesses des rois et des provinces. Je me procurai des chanteurs et des chanteuses, et les délices des fils de l'homme, des femmes en grand nombre. Je devins grand, plus grand que tous ceux qui étaient avant moi dans Jérusalem. Et même ma sagesse demeura avec moi. Tout ce que mes yeux avaient désiré, je ne les en ai point privés ; je n'ai refusé à mon cœur aucune joie ; car mon cœur prenait plaisir à tout mon travail, et c'est la part qui m'en est revenue. Puis, j'ai considéré tous les ouvrages que mes mains avaient faits, et la peine que j'avais prise à les exécuter ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent, et il n'y a aucun avantage à tirer de ce qu'on fait sous le soleil » (Ecclésiaste 2.1-11).

Tel est le commentaire cinglant sur toutes les ressources de la terre, donné par la plume de quelqu'un qui possédait tout ce que la terre pouvait offrir ; quelqu'un à qui il avait été permis de vider jusqu'à la lie chaque coupe de plaisir humain et terrestre. Et qu'était-ce que tout cela ? « Vanité et tourment de l'esprit ! »

« Toutes choses sont pleines de travail, l'homme ne peut l'exprimer ; l'œil n'est pas rassasié de voir, ni l'oreille comblée d'entendre » (Ecclésiaste 1.8). Le pauvre cœur humain ne peut jamais être satisfait par les ressources de la terre. Les eaux qui prennent leur source en l'homme ne peuvent jamais éteindre la soif de l'âme immortelle. Les choses matérielles ne peuvent pas nous rendre vraiment heureux, même si elles étaient permanentes. *« Tout est vanité et tourment de l'esprit ».*

La vérité de cette parole doit être éprouvée par chaque cœur humain. Tôt ou tard, tous devront la découvrir. Les hommes peuvent faire la sourde oreille, refuser d'écouter la voix d'avertissement de l'Esprit de Dieu ; s'imaginer en vain que ce pauvre monde peut leur procurer un confort et un bonheur véritables ; ils peuvent s'emparer avec empressement de ses richesses, de ses honneurs, de ses distinctions, de ses plaisirs, de son confort matériel, mais ils découvriront leur profonde erreur.

Oh, qu'il est terrible de s'en rendre compte trop tard !

Qu'il est terrible d'ouvrir les yeux en enfer, comme l'homme riche de la parabole. Quel langage humain peut décrire les horreurs d'une âme exclue à jamais de la présence de Dieu, consignée dans les ténèbres extérieures, dans le lieu des pleurs, des gémissements et des grincements de dents ? C'est bouleversant d'y penser.

Que sera-ce de le vivre ? Que sera-ce de se retrouver dans les flammes de l'enfer, de l'autre côté de ce gouffre infranchissable, où un seul rayon d'espoir ne pourra jamais percer les ténèbres profondes de l'éternité ?

Oh, si les hommes pouvaient penser à tout cela à temps ! S'ils pouvaient y réfléchir afin de fuir la colère à venir et saisir la bienheureuse espérance qui leur est proposée dans l'Évangile, pour se tourner vers Dieu !

Mais hélas, le dieu de ce monde aveugle leurs esprits : *« Pour les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé l'intelligence, afin qu'ils ne voient pas briller la splendeur de l'Évangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu » (2 Corinthiens 4.4).* Il les accapare par les choses présentes ; les affaires, l'argent, les plaisirs, les soucis, les convoitises ; tout et n'importe quoi, sauf une seule chose, en comparaison de laquelle toutes les choses terrestres ne sont que poussière dans la balance.

Mais nous nous sommes éloignés de notre thème, auquel nous devons revenir.

Nous tenons particulièrement à souligner au lecteur chrétien l'importance capitale de chercher à trouver toutes ses ressources dans le Dieu vivant. Nous nous en sommes écartés un instant afin de lancer un avertissement à l'oreille de tout inconverti et insouciant qui s'emparerait de ce document.

Nous prions instamment ce dernier de se tourner vers Dieu, et nous prions le chrétien de chercher à mieux connaître celui vers lequel, par grâce, il s'est tourné. Nous avons ces deux objectifs devant nous en écrivant ces lignes sur le grand sujet de la conversion. Nous pouvons vraiment dire que nous désirons voir des âmes précieuses se convertir à Dieu, et que nous désirons voir des âmes converties être bien plus heureuses en Dieu.

Nous sommes de plus en plus convaincus de l'importance pratique, pour les chrétiens, de montrer dans leur vie quotidienne qu'ils ont trouvé en Dieu le repos complet de leur cœur. Cela a un poids immense auprès des gens du monde.

C'est un grand point gagné lorsque nous sommes capables, par la grâce, de dire au monde que nous sommes indépendants de lui. Et la seule façon d'y parvenir est de vivre dans le sentiment permanent de ce que nous avons en Dieu. Cela donnerait une élévation morale à toute notre vie et à notre caractère. Cela nous délivrerait complètement de cette forte tendance à nous appuyer sur des appuis humains.

Combien nous sommes enclins à rechercher, en toute occasion, la sympathie, le secours et les conseils de nos semblables, au lieu de nous tourner directement et exclusivement vers Dieu. C'est une grave erreur. C'est en principe abandonner la fontaine d'eau vive et se creuser des citernes fissurées qui ne retiennent pas l'eau.

« Mon peuple a commis un double péché : ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes fissurées, qui ne retiennent pas l'eau » (Jérémie 2.13).

À quoi pouvons-nous nous attendre ? Quel en sera le résultat ? La stérilité et la désolation. Notre Dieu, dans sa fidélité envers nous, fera en sorte que notre prochain nous trahisse, afin que nous apprenions la folie de nous appuyer sur le bras de la chair.

Écoutez ce que dit le prophète sur cette grande question pratique : *« Ainsi parle l'Éternel : Maudit soit l'homme qui se confie dans l'homme, qui prend la chair pour son appui, et qui détourne son cœur de l'Éternel ! Il est comme un misérable dans le désert, et il ne voit point arriver le bonheur ; il habite les lieux brûlés du désert, une terre salée et sans habitants » (Jérémie 17.5-6).*

Mais remarquez le contraste : « *Béni soit l'homme qui se confie dans l'Éternel, et dont l'Éternel est l'espérance ! Il est comme un arbre planté près des eaux, et qui étend ses racines vers le courant ; il n'aperçoit point la chaleur quand elle vient, et son feuillage reste vert ; dans l'année de la sécheresse, il n'a point de crainte, et il ne cesse de porter du fruit* » (Jérémie 17.7-8).

Oh, lecteur, c'est une grande réalité que de s'appuyer sur le bras du Dieu vivant, de trouver en lui notre soulagement et notre ressource à tout moment, en tout lieu et en toutes circonstances. Il ne déçoit jamais un cœur qui se confie en lui. Il ne nous décevra jamais. Il peut juger bon de nous faire attendre une réponse à notre prière, mais le temps passé à attendre ne sera pas perdu.

Lorsque la réponse arrive, nos cœurs sont remplis de louanges, et nous pouvons dire : « *Oh, combien est grande ta bonté, que tu tiens en réserve pour ceux qui te craignent, que tu témoignes à ceux qui cherchent en toi leur refuge, à la vue des fils de l'homme !* » (Psaume 31.20).

C'est une grande chose de pouvoir faire confiance à Dieu devant les hommes, de confesser qu'il est capable de répondre à toutes nos requêtes. Mais cela doit être une réalité, et non une simple profession de foi sans fruits. Il ne sert à rien de parler de s'appuyer sur Dieu alors que, d'une manière ou d'une autre, nous comptons sur nous-mêmes ou sur les hommes pour nous aider. C'est une triste illusion.

Mais hélas, combien de fois tombons-nous sous le pouvoir de cette tromperie ! Nous adoptons le langage de la dépendance envers Dieu, mais en réalité, nous comptons plutôt sur l'homme et lui faisons connaître nos besoins. Nous nous trompons nous-mêmes et déshonorons Dieu, et le résultat final est la déception et la confusion.

Lecteur, examinons attentivement et honnêtement cette question. Veillons à bien comprendre le sens de ces précieuses paroles : « Tourné vers Dieu ». Elles contiennent l'essence même du vrai bonheur et de la vraie sainteté.

Quand le cœur est vraiment tourné vers Dieu, il a trouvé le vrai, le divin secret de la paix, du repos et de la pleine satisfaction. Il trouve tout en Dieu et n'a aucune raison de se tourner vers la créature. Suis-je dans une quelconque incertitude ? Je peux me tourner vers Dieu pour qu'il me guide. Il a promis de me guider, quelle direction parfaite il nous donne ! L'homme peut-il faire mieux pour moi ? Certainement pas. Dieu voit la fin dès le début. Il connaît toutes les orientations, tous les enjeux, toutes les racines et tous les problèmes de mon cas. Il est un guide infallible. Sa sagesse est sans faille et, de plus, il m'aime parfaitement. Où pourrais-je trouver un meilleur guide ?

Suis-je dans le besoin ? Je peux joyeusement m'adresser à Dieu à ce sujet. Il est le possesseur du ciel et de la terre, ne l'oublions pas. Les trésors de l'univers sont à sa disposition. Il peut m'aider s'il juge que c'est bon pour moi ; sinon, la pression qu'il exercera sur mon cœur sera bien meilleure pour moi que le soulagement : « *Mon Dieu pourvoira à tous vos besoins selon sa richesse, avec gloire, en Jésus-Christ* » (Philippiens 4.19).

N'est-ce pas suffisant ? Pourquoi se détourner d'un tel Dieu pour s'adresser à un être humain ? En réalité, c'est abandonner le fondement de la foi, la vie d'une simple dépendance envers Dieu. C'est en fait déshonorer notre Père.

Si je demande de l'aide à mon prochain, cela revient à dire que Dieu m'a abandonné ou qu'il n'est pas vraiment le Créateur de toute chose. C'est en réalité trahir mon Père aimant qui m'a pris en charge, corps, âme et esprit, pour subvenir à mes besoins pour le temps et l'éternité. Il s'est engagé à pourvoir à tous mes besoins, si nombreux, si grands, si variés soient-ils :

« *Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ?* » (Romains 8.32).

Mais nous entendons parfois des gens dire que le Seigneur leur a demandé, ou leur a mis dans le cœur, de s'adresser à une ressource humaine. Cela est possible si la personne en question est un ami de Dieu ; mais dans la majorité des cas, c'est une démarche très discutable.

Il est peu probable que notre Dieu nous conduise un jour à abandonner la source d'eau vive pour nous réfugier dans une citerne fissurée. Sa Parole dit : « *Invoque-moi au jour de la détresse ; je te délivrerai, et tu me glorifieras* » (Psaume 50.15).

Certes, Dieu utilise la créature pour répondre à nos besoins, mais c'est une tout autre affaire. L'apôtre béni pouvait dire : « *Dieu qui console ceux qui sont abattus nous a consolés par la venue de Tite* » (2 Corinthiens 7.6). Paul cherchait du réconfort auprès de Dieu, et Dieu a envoyé Tite pour le réconforter. Si Paul avait cherché du réconfort auprès de Tite, il aurait été déçu.

C'est vrai dans tous les cas. Notre premier réflexe, dans chacun de nos besoins, devrait être de nous tourner vers Dieu, et vers lui seul. « *Nous avons quitté les idoles pour revenir à Dieu* », et c'est pourquoi, dans chaque situation difficile, il reste notre refuge le plus sûr. Nous pouvons tous aller vers lui pour trouver direction, aide, délivrance et réconfort : « *Oui, mon âme, repose-toi en Dieu ! Car c'est de lui que vient mon espérance. Oui, c'est lui qui est mon rocher et mon salut ; ma haute retraite : je ne chancelerai pas* » (Psaume 62.6-7).

Est-ce que cette habitude bénie de ne regarder qu'à Dieu nous amènerait à négliger les moyens par lesquels sa grâce nous parvient ? Pas du tout, c'est même tout le contraire. Comment pourrais-je minimiser l'importance de quelqu'un que Dieu lui-même envoie vers moi comme instrument pour répondre à mes besoins ? C'est impossible.

Mais je le considère comme un canal, et non comme la source. Et ça change tout. N'oublions jamais que la vraie conversion signifie que nous sommes ramenés à Dieu. Et si nous sommes ramenés à Dieu, c'est justement pour trouver en lui un objet parfait pour notre cœur, une ressource complète pour tous nos besoins, du début à la fin. Une âme véritablement convertie, c'est une âme qui s'est détournée de toute confiance humaine, de tout espoir terrestre et de toute attente d'ici-bas, pour trouver tout ce dont elle a besoin dans le Dieu vivant et vrai, et cela, pour toujours.

Servir le Dieu vivant et vrai.

Nous abordons maintenant un aspect profondément pratique de notre sujet, résumé dans cette phrase : « Servir le Dieu vivant et vrai ».

Cette phrase a un intérêt immense pour toute âme réellement convertie, pour tout vrai chrétien. Nous sommes appelés à « servir ». Toute notre vie, depuis le moment de notre conversion jusqu'à la fin de notre parcours sur cette terre, devrait être marquée par un esprit de renoncement et de service authentique, sérieux et réfléchi.

C'est notre grand privilège, pour ne pas dire notre devoir sacré. Peu importe notre domaine d'activité, notre métier ou notre vocation : une fois convertis, nous n'avons qu'une seule chose à faire, servir Dieu. Et si quelque chose dans notre activité est contraire à la volonté révélée de Dieu, contraire à l'enseignement direct de sa Parole, alors nous devons y renoncer immédiatement, quel qu'en soit le prix. Le tout premier pas d'un serviteur obéissant, c'est de sortir d'une position qui ne correspond pas à la volonté de Dieu.

Prenons un exemple concret : imaginons que le propriétaire d'un débit de boissons se convertisse. Que doit-il faire ? Peut-il continuer cette activité ? Peut-il rester fidèle à Dieu tout en poursuivant un tel commerce ? Peut-il continuer à vendre ce qui entraîne la ruine, la misère, la dégradation, la mort et la perte de milliers et de milliers de personnes ? Peut-il servir le Dieu vivant et vrai derrière le comptoir d'un bar ? Nous ne le pensons pas. Cela peut paraître dur, sévère, voire étroit d'esprit. Nous n'y pouvons rien. Nous devons écrire ce que nous croyons être la vérité.

Nous sommes convaincus que le premier geste d'un tenancier de café converti devrait être de fermer boutique et de tourner résolument le dos à un métier aussi contraire à Dieu et aussi terrible. Prétendre servir Dieu dans une telle occupation, c'est, à notre avis, se bercer d'illusions. On pourrait sans doute dire la même chose de bien d'autres métiers. Et le lecteur est peut-être tenté de demander : « *Que doit faire un chrétien alors ? Comment peut-il s'en sortir ?* »

Notre réponse est simple : nous sommes appelés à servir Dieu, et tout doit être évalué à la lumière de ce critère. Le chrétien doit se poser cette question : « *Est-ce que je peux accomplir les devoirs de cette situation pour la gloire de Dieu ?* »

Si la réponse est non, il doit y renoncer. Si nous ne pouvons pas associer le nom de Dieu à notre activité, alors, si nous voulons vraiment marcher avec Dieu, si nous cherchons à le servir, si notre seul désir est de lui être agréables, nous devons quitter cette voie et nous tourner vers Christ pour qu'il nous ouvre un chemin où nous pourrions avancer à sa louange.

Et c'est exactement ce qu'il fera, béni soit son nom. Il ne déçoit jamais une âme qui lui fait confiance. Tout ce que nous avons à faire, c'est de nous accrocher à lui avec détermination, et il nous ouvrira le chemin. Cela peut sembler difficile au début. La route peut paraître étroite, rocailleuse, solitaire. Mais notre simple devoir est de rester entièrement pour Dieu, et de ne pas rester une seule heure dans une situation contraire à sa volonté révélée.

Une conscience sensible, un regard simple, un cœur dévoué, voilà ce qui réglera bien des questions, résoudra bien des difficultés et lèvera bien des obstacles. En réalité, les instincts mêmes de la nature divine, si on les laisse simplement agir, dissiperont bien des incertitudes : « *L'œil est la lampe du corps. Si ton œil est en bon état, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton œil est en mauvais état, tout ton corps sera dans les ténèbres* » (Matthieu 6.22).

Quand notre cœur est résolu à rester fidèle au Christ, fidèle à son nom, à sa cause, à sa Parole et au service de Dieu, alors le Saint-Esprit ouvre les trésors précieux de la révélation divine dans notre vie. Il déverse un flot de lumière vivante sur notre compréhension spirituelle, si bien que le chemin du service se dessine devant nous, clair comme un rayon de soleil, et qu'il ne nous reste plus qu'à le parcourir d'un pas assuré.

Mais ne perdons jamais de vue, pas un seul instant, ce fait essentiel : nous sommes convertis pour servir Dieu. Le fruit de notre vie doit toujours prendre la forme du service du Dieu vivant et vrai.

Avant notre conversion, nous adorions des idoles et nous nous laissions emporter par toutes sortes de convoitises et de plaisirs. Maintenant, nous adorons Dieu en Esprit et nous sommes appelés à le servir de toutes nos forces. Nous nous sommes tournés vers Dieu pour trouver en lui notre repos et notre parfaite satisfaction. Il n'y a rien dans toute la gamme des besoins d'une créature, pour le temps comme pour l'éternité, que nous ne puissions trouver en notre Dieu et Père. Il est infiniment généreux.

Il a concentré en Christ, le Fils de son amour, tout ce qui peut satisfaire les aspirations de la vie nouvelle qui est en nous. C'est notre privilège d'avoir Christ qui habite dans nos cœurs par la foi, d'être tellement enracinés et fondés dans l'amour que nous devenons capables de saisir avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et de connaître l'amour du Christ qui dépasse toute connaissance, afin d'être remplis de toute la plénitude de Dieu.

Ainsi remplis, satisfaits et fortifiés, nous sommes appelés à nous consacrer, esprit, âme et corps, au service du Christ. Nous sommes morts à nous-mêmes. Nous sommes devenus, par sa grâce, persévérants, inébranlables, sanctifiés, travaillant toujours davantage à l'œuvre du Seigneur.

Nous ne devrions rien avoir d'autre à faire dans ce monde. Tout ce qui ne peut pas être fait au service du Christ ne devrait tout simplement pas être fait. Voilà qui simplifie la question de façon étonnante. C'est notre doux privilège de tout faire au nom du Seigneur Jésus et pour la gloire de Dieu. On entend parfois des gens distinguer un « travail profane » d'un travail « sacré ». Nous nous interrogeons sur le bien-fondé d'une telle distinction. Paul fabriquait des tentes et implantait des Églises, mais dans les deux cas, il ne servait que le Seigneur Christ.

Tout ce que fait un chrétien devrait être sacré, car c'est un service rendu à Dieu. Si nous gardons cela à l'esprit, nous pourrions relier les tâches les plus simples de la vie quotidienne au Seigneur lui-même et l'y associer de manière à donner une dignité et un intérêt sacrés à tout ce que nous faisons, du matin au soir.

Ainsi, au lieu de voir les devoirs de notre métier comme un obstacle à notre communion avec Dieu, nous devrions en faire une occasion de nous tourner vers lui, pour recevoir la sagesse et la grâce nécessaires afin de les accomplir correctement ; pour que son saint nom soit glorifié jusque dans les plus petits détails de la vie pratique.

« Celui qui est fidèle dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes » (Luc 16.10).

La réalité, c'est que le service de Dieu est quelque chose de beaucoup plus simple que certains d'entre nous ne l'imaginent. Il ne consiste pas à accomplir des choses extraordinaires en dehors du cadre que Dieu nous a assigné.

Prenons le cas d'une employée de maison. Comment peut-elle servir le Dieu vivant et vrai ? Elle ne peut pas aller de maison en maison pour visiter les gens et leur parler. Son champ d'action se trouve dans l'ombre, dans la maison de son employeur. Si elle courait de maison en maison, elle négligerait en réalité son propre travail, la tâche que Dieu lui a confiée.

Écoutons ces paroles saines et saintes : « *Exhorte les serviteurs à être soumis à leurs maîtres, à leur plaire en toutes choses, à ne pas les contredire, à ne rien dérober, mais à montrer toujours une parfaite fidélité, afin de faire honorer en tout la doctrine de Dieu notre Sauveur* » (Tite 2.9-10).

Nous voyons ici qu'un serviteur, par son obéissance, son humilité et son honnêteté, peut faire briller la doctrine de Dieu tout aussi efficacement, à son niveau, qu'un évangéliste parcourant le monde dans l'accomplissement de sa haute et sainte mission.

Nous lisons encore : « *Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme à Christ, non pas seulement sous leurs yeux, comme pour plaire aux hommes, mais comme des serviteurs de Christ, qui font de bon cœur la volonté de Dieu. Servez-les avec empressement, comme servant le Seigneur et non des hommes, sachant que chacun, soit esclave, soit libre, recevra du Seigneur selon ce qu'il aura fait de bien* » (Éphésiens 6.5-8).

Comme tout cela est beau ! Quel magnifique champ de service s'ouvre devant nous ici ! Et cette « crainte et ce tremblement », comme c'est admirable ! Mais où les voit-on aujourd'hui ? Où est cette sainte soumission à l'autorité chez les croyants d'aujourd'hui ? Où est l'unité d'esprit ? Où est le service d'un cœur bien disposé ?

Hélas, on voit plutôt beaucoup d'entêtement, d'orgueil, de volonté propre, d'égoïsme et d'intérêt personnel. Combien tout cela doit déshonorer le Seigneur et attrister son Saint-Esprit ! Comme il est nécessaire que nos âmes soient bien éveillées pour comprendre ce que nous devons accomplir en tant que personnes appelées à servir le Dieu vivant et vrai.

N'est-ce pas une grâce magnifique, pour tout vrai chrétien, de savoir qu'il peut servir et glorifier Dieu dans les tâches ménagères les plus ordinaires ?

Si ce n'était pas le cas, que deviendraient alors les quatre-vingt-dix-neuf chrétiens sur cent qui vivent dans l'ombre ? Nous avons pris le cas d'une employée de maison pour illustrer cette vérité pratique qui nous occupe ici. N'est-il pas merveilleux de savoir que notre Dieu daigne associer son nom et sa gloire aux devoirs les plus humbles de notre vie domestique quotidienne ?

C'est justement cela qui donne dignité, intérêt et fraîcheur à chaque petit déplacement, du matin au soir : « *Tout ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur...* » (Colossiens 3.23). C'est là que réside le précieux secret de toute cette affaire. Il ne s'agit pas de travailler pour un salaire, mais de servir le Seigneur Jésus-Christ là où il nous a placés, et de compter sur lui pour recevoir la récompense de l'héritage.

Oh, si tout cela était mieux compris et mieux vécu dans le christianisme ! Quelle élévation morale cela donnerait à toute la vie de l'Église ! Quel témoignage magnifique cela offrirait à ceux qui ne croient pas ! Quelle réponse cinglante à tous leurs ricanelements et à toutes leurs critiques ! C'est bien plus efficace que dix mille arguments. Il n'y a pas d'argument plus puissant qu'une vie chrétienne remplie de l'Esprit, sincère, sainte, joyeuse et dévouée. Et cette vie peut être démontrée par quelqu'un dont tout le champ d'action se limite aux quatre murs d'une cuisine.

Il est remarquable que dans Éphésiens 6 et Colossiens 3, les instructions adressées aux serviteurs soient bien plus développées que celles destinées à toute autre catégorie. Dans Tite 2, les serviteurs sont particulièrement mis en avant. Il n'y a pas d'adresse aux maris, pas aux maîtres, pas aux enfants.

On ne peut s'empêcher de noter ce fait très intéressant. Et cela nous enseigne assurément la place très importante que le christianisme accorde à celui qui, dans les premiers temps de l'histoire de l'Église, occupait la position d'esclave.

Le Saint-Esprit a pris un soin tout particulier pour enseigner à cet esclave comment se comporter dans sa sphère de travail, souvent la plus pénible. Le pauvre esclave aurait pu se croire exclu du service de Dieu. Pas du tout ! On lui enseigne avec douceur qu'en accomplissant simplement son devoir comme pour Dieu, il peut glorifier le nom de Jésus. Rien ne surpasse la grâce qui brille à travers cela. Non seulement la vie pratique d'un vrai chrétien offre la meilleure réponse possible au sceptique et à l'incrédule, mais elle répond aussi de la manière la plus satisfaisante aux objections de ceux qui mettent l'accent sur les œuvres et qui veulent soumettre les chrétiens à la loi pour leur apprendre à vivre.

Quand les gens nous reprochent de ne pas prêcher les œuvres, nous leur demandons simplement : « Pourquoi devrions-nous prêcher les œuvres ? » L'homme non converti ne peut produire aucune œuvre, sinon « des œuvres mauvaises » ou « des œuvres mortes ». « Ceux qui vivent dans la chair », les inconvertis (et les chrétiens charnels), « ne peuvent plaire à Dieu » (Romains 8.8). À quoi bon prêcher les œuvres à de telles personnes ? Cela ne peut que leur jeter de la poudre aux yeux, aveugler leur esprit, tromper leur cœur et les envoyer en enfer avec un mensonge dans la main droite.

Il faut une conversion authentique à Dieu. C'est une œuvre divine du début à la fin. Et que doit faire l'homme converti ? Il n'a certainement pas à travailler pour obtenir la vie, car il possède déjà la vie éternelle comme don gratuit de Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur. Il n'a pas à travailler pour le salut, car il est déjà sauvé ; sauvé dans le Seigneur d'un salut éternel.

Que doit-il donc faire ? « *Servir le Dieu vivant et vrai* ». Comment ? Quand ? Où ? En toute chose, en tout temps et en tout lieu. L'homme converti n'a rien d'autre à faire que de servir Dieu de tout son cœur. S'il fait autre chose, il est tout simplement infidèle, infidèle à ce Seigneur et Maître béni qui, avant même de l'appeler à servir, l'a pourvu de la vie, de la grâce et de la puissance nécessaires pour accomplir ce service.

Oui, le chrétien est appelé à servir, n'oublions jamais cela. Il a le privilège d'« *offrir son corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est un culte raisonnable* » (Romains 12.1). Voilà qui règle toute la question. Voilà qui élimine toutes les difficultés, fait taire toutes les objections et remet chaque chose à sa juste place.

Ce qui compte, ce n'est pas « ce que je fais, mais comment je le fais » ; ce n'est pas « où je suis, mais comment je me conduis ». Le christianisme tel qu'il est présenté dans le Nouveau Testament est le fruit de la vie de Christ dans le croyant.

C'est Christ reproduit dans la vie quotidienne du chrétien, par la puissance du Saint-Esprit. Tout ce que le chrétien touche, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, toute sa vie concrète, du dimanche matin au samedi soir, devrait porter l'empreinte et respirer l'esprit de cette grande vérité pratique : « *servir le Dieu vivant et vrai* ».

Qu'il en soit de plus en plus ainsi dans notre vie : un service selon Dieu, et non selon nos propres idées. Que tout le peuple bien-aimé du Seigneur, partout, soit vraiment poussé à rechercher un dévouement plus sincère, plus entier et plus profond envers Christ et son précieux service.

Attendre le Fils de Dieu des cieux.

Les derniers mots de notre chapitre, 1 Thessaloniens 1, méritent maintenant toute notre attention. Ils apportent une preuve très frappante et très convaincante de la clarté, de la plénitude, de la profondeur et de l'étendue du témoignage de l'apôtre à Thessalonique, ainsi que de l'éclat et de la réalité de l'œuvre accomplie chez les jeunes convertis de cette ville.

Ce n'est pas seulement qu'ils se sont détournés des idoles pour se tourner vers Dieu et servir le Dieu vivant et vrai. C'est par la grâce qu'ils l'ont fait, et avec une puissance, une fraîcheur et une ferveur peu communes. Mais il y avait quelque chose de plus. Et nous pouvons affirmer avec une entière assurance que si cet élément avait manqué, il y aurait eu un défaut majeur dans la conversion et le christianisme de ces chers disciples. Ils se sont convertis « *pour attendre du ciel le Fils de Dieu* » (v. 10). Que le lecteur prête une attention toute particulière à ce fait très important. L'espérance lumineuse et bénie de la venue du Seigneur faisait partie intégrante de l'Évangile que Paul prêchait, et du christianisme de ceux qui furent convertis par son ministère.

Ce serviteur béni prêchait un Évangile complet. Il ne déclarait pas seulement que le Fils de Dieu était venu dans le monde pour accomplir la grande œuvre de la rédemption et poser les fondements éternels de la gloire et des desseins divins. Il annonçait aussi que le Fils de Dieu était retourné au ciel et avait pris place, en tant qu'homme victorieux, exalté et glorifié, à la droite du trône de Dieu.

Paul prêchait que Jésus-Christ reviendrait. D'abord pour recevoir son peuple auprès de lui et le conduire dans le cercle le plus intime de la maison de son Père, le lieu préparé pour lui. Mais aussi pour sortir avec lui afin d'exercer le jugement sur ses ennemis, pour chasser de son royaume tous les pécheurs et tous ceux qui commettent l'iniquité, et pour établir sa glorieuse domination d'une mer à l'autre, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Paul incluait tout cela dans le précieux Évangile, et les convertis de Thessalonique le recevaient avec joie. Nous en trouvons une allusion indirecte, mais très intéressante, dans un passage des Actes 17, où l'auteur inspiré rapporte ce que les Juifs incrédules pensaient et disaient au sujet de la prédication de l'apôtre :

« Mais les Juifs, jaloux, prirent avec eux quelques vauriens de la populace, provoquèrent des attroupements et répandirent l'agitation dans la ville. Ils se portèrent à la maison de Jason et cherchèrent Paul et Silas pour les amener devant le peuple. Ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques frères devant les magistrats de la ville en criant :

Ces gens qui ont bouleversé le monde sont aussi venus ici, et Jason les a reçus. Ils agissent tous contre les édits de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus » (Actes 17.5-7).

Voilà ce que ces pauvres incroyables, ignorants et pleins de préjugés, tiraient de la prédication des serviteurs bien-aimés du Seigneur. Nous pouvons discerner dans ce texte les éléments de grandes et solennelles vérités : le renversement complet du système religieux actuel et l'établissement du royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ : « *J'en ferai une ruine, une ruine, une ruine ! Ceci ne sera plus, jusqu'à ce que vienne celui auquel appartient le juste jugement, et je le lui donnerai* » (Ézéchiel 21.32).

Mais la venue du Seigneur et son royaume n'occupaient pas seulement une place importante dans la prédication de l'apôtre, ils brillaient aussi avec éclat dans tout son enseignement. Les Thessaloniens ne se sont pas seulement convertis à cette espérance bénie : ils ont été édifiés, affermis et guidés par elle.

On leur a appris à vivre dans sa lumière à chaque heure du jour. Ce n'était pas un dogme sec et stérile, à recevoir et à ranger comme un élément de doctrine sans force ni valeur. C'était une réalité vivante, une puissante force morale dans l'âme, une espérance précieuse, purificatrice, sanctifiante, qui détachait complètement le cœur des choses présentes et terrestres. Cela poussait les chrétiens à envisager à chaque instant, oui, nous le répétons avec insistance, à chaque instant, le retour de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous.

Il est intéressant de remarquer que dans les deux épîtres aux Thessaloniens, il y a bien plus de références à la venue du Seigneur que dans toutes les autres épîtres réunies. C'est d'autant plus remarquable qu'il s'agit des toutes premières épîtres de Paul et qu'elles ont été écrites à une assemblée encore très jeune dans la foi.

Si le lecteur parcourt rapidement ces deux précieux écrits, il trouvera l'espérance du retour du Seigneur présente dans chacun des huit chapitres, et en lien avec toutes sortes de sujets. Par exemple, dans 1 Thessaloniens 1, nous la trouvons présentée comme le grand objectif que le chrétien doit toujours garder à l'esprit, quelle que soit sa position ou sa situation, la lumière éclatante qui brille au bout de son long pèlerinage à travers ce monde sombre et difficile : « *Vous vous êtes convertis à Dieu, en abandonnant les idoles, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre...* » Attendre quoi ? Le moment de leur mort ?

Rien de tel ! Aucune allusion à une telle chose. La mort, pour le croyant, est abolie, et elle n'est jamais présentée comme l'objet de son espérance. Qu'est-ce donc que les disciples de Thessalonique devaient attendre ? Le Fils de Dieu venant du ciel, que « *Dieu a ressuscité en le délivrant des liens de la mort* » (Actes 2.24).

Et remarquez cette magnifique précision : « *Jésus, qui nous a délivrés de la colère à venir* » (1 Thessaloniens 1.10). C'est cette personne que nous attendons : notre précieux Sauveur, notre grand libérateur. Celui qui a pris en charge notre situation désespérée, qui a pris en notre faveur la coupe de colère des mains de son Père et qui l'a vidée pour toujours. Celui qui a dissipé tout nuage de notre horizon, afin que nous puissions lever les yeux vers le ciel et, au-delà, vers l'éternité, sans voir autre chose que la clarté et la béatitude de son propre amour et de sa propre gloire.

Oh, quelle bénédiction de pouvoir attendre, matin, midi et soir, la venue de notre gracieux libérateur ! Quelle sainte réalité que d'espérer sans cesse le retour de notre Sauveur et Seigneur bien-aimé ! Quelle joie et quelle élévation lorsque nous nous levons chaque matin pour accomplir notre devoir quotidien, quel qu'il soit, qu'il s'agisse de recurer un sol ou de prêcher l'Évangile, en chérissant l'espoir lumineux et béni qu'avant que les ombres du soir ne s'assemblent autour de nous, nous serons peut-être appelés à monter dans le nuage de gloire pour rencontrer notre Seigneur qui vient.

Est-ce le rêve d'un fanatique exalté ou d'un visionnaire illuminé ? Pas du tout. C'est une vérité biblique impérissable, qui repose sur le même fondement que toute la structure de notre christianisme le plus glorieux.

Est-il vrai que le Fils de Dieu a foulé notre terre en la personne de Jésus de Nazareth ? Est-il vrai qu'il a vécu et travaillé ici-bas, au milieu des péchés et des souffrances de la pauvre humanité déchue ? Est-il vrai qu'il a soupiré, pleuré et gémi sous le poids de la désolation générale que le péché avait provoquée dans ce monde ?

Est-il vrai qu'il est allé à la croix et qu'il s'est offert entièrement à Dieu, afin de défendre la majesté divine, de répondre à toutes les exigences du trône de Dieu, de détruire toutes les œuvres du diable, d'abolir le péché par le sacrifice de lui-même, et de porter les péchés de tous ceux qui, du commencement à la fin des temps, croiraient par grâce en son nom ?

Est-il vrai qu'il est resté trois jours et trois nuits au cœur de la terre, et que le premier jour de la semaine, il s'est levé triomphalement du tombeau comme le chef de la nouvelle création, puis est monté au ciel après avoir été aperçu par au moins cinq cents témoins ?

Est-il vrai que cinquante jours après sa résurrection, il a envoyé le Saint-Esprit pour remplir et équiper ses apôtres afin qu'ils soient ses témoins jusqu'aux extrémités de la terre ? Est-il vrai que depuis le jour de la Pentecôte jusqu'à cette heure même, il agit en faveur de son peuple comme un avocat auprès du Père, comme un grand souverain sacrificeur auprès de Dieu ?

Est-il vrai encore que, intercédant pour nous dans tous nos échecs, nos péchés et nos manquements, il s'identifie à nous dans toutes nos faiblesses et toutes nos douleurs, présentant continuellement nos sacrifices de prière et de louange dans tout le parfum de sa propre personne glorieuse ?

Toutes ces choses sont-elles vraies ? **Oui, grâce à Dieu, elles sont toutes divinement vraies**, toutes exposées dans les pages du Nouveau Testament avec une plénitude, une clarté, une profondeur et une puissance absolument merveilleuses. Toutes reposent sur le fondement solide de l'Écriture, un fondement que toutes les puissances de la terre et de l'enfer, les hommes et les démons, ne pourront jamais ébranler.

L'espérance bénie de la venue du Seigneur repose donc précisément sur la même autorité. Il est tout aussi vrai que notre Seigneur Jésus-Christ a été couché comme un bébé dans une crèche de Bethléem, qu'il a grandi jusqu'à l'âge adulte, qu'il est allé de lieu en lieu en faisant le bien, qu'il a été cloué sur la croix et déposé dans le tombeau, qu'il est maintenant assis sur le trône de la Majesté dans les cieux, et qu'il reviendra sûrement pour recevoir son peuple auprès de lui.

Il se peut qu'il vienne ce soir. Personne ne peut dire quand il viendra, mais il peut venir à tout moment. La seule chose qui le retient, c'est sa patience : *« ne voulant pas qu'aucun ne périsse, mais que tous arrivent à la repentance »* (2 Pierre 3.9).

Pendant dix-huit longs siècles, il a attendu dans un amour, une miséricorde et une compassion qui ne faiblissent pas. Pendant tout ce temps, le salut était prêt à être révélé et Dieu était prêt à juger. Mais il a attendu, et il attend toujours, dans une grâce patiente. Mais il viendra, et nous devons toujours vivre dans l'espérance de sa venue. C'est ainsi que l'apôtre enseignait à ses chers Thessaloniens à vivre. C'est ainsi qu'il vivait lui-même. L'espérance bénie était intimement liée à toutes les habitudes et à tous les sentiments de sa vie quotidienne.

S'agissait-il de récolter le fruit de ses travaux ? Écoutez ce qu'il dit : *« Qui est, en effet, notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? N'est-ce pas vous aussi, devant notre Seigneur Jésus, lors de son avènement ? »* (1 Thessaloniens 2.19). Il les verrait tous à ce moment-là, et là, aucun ennemi ne serait autorisé à faire obstacle à cette rencontre.

« Aussi voulions-nous aller vers vous, du moins moi Paul, une et même deux fois ; mais Satan nous en a empêchés » (1 Thessaloniens 2.18). C'est très étonnant ! Très mystérieux ! Et pourtant, c'est bien ce qui s'est passé.

Satan a empêché un ange de Dieu (jusqu'à un certain point) d'accomplir sa mission au temps de Daniel. Et il a empêché un apôtre du Christ de réaliser son désir affectueux de revoir ses frères à Thessalonique. Mais, grâce à Dieu, il ne pourra pas empêcher la joyeuse rencontre du Christ et de ses saints que nous attendons. Quel moment ce sera ! Quelles précieuses retrouvailles ! Quelles douces reconnaissances ! Quelles affectueuses salutations entre vieux amis ! Mais, bien plus que tout cela : lui-même ! Son sourire ! Son accueil ! Son émouvant : « *Bravo !* »

Quelle précieuse espérance pour soutenir notre âme ! Faut-il s'étonner de la place prépondérante qu'elle occupait dans la pensée et l'enseignement du bienheureux apôtre ? Il y revenait en toute occasion et à propos de tous les sujets. S'agissait-il de progrès dans la vie spirituelle et la marche chrétienne pratique ?

Voici comment il s'exprimait : « *Que le Seigneur augmente de plus en plus parmi vous, et à l'égard de tous, cette charité que nous avons nous-mêmes pour vous, afin d'affermir vos cœurs pour qu'ils soient irréprochables dans la sainteté devant Dieu notre Père, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints !* » (1 Thessaloniens 3.12-13).

Que le lecteur remarque tout particulièrement la dernière phrase de cette belle et touchante citation : « *Avec tous ses saints* ». Quelle admirable sagesse brille ici ! L'apôtre allait aborder directement une erreur dans laquelle les croyants de Thessalonique étaient tombés au sujet de leurs proches décédés. Ils craignaient que ceux qui s'étaient endormis ne participent pas à la joie de la venue du Seigneur. Cette erreur est complètement balayée par cette courte phrase : « *Avec tous ses saints* ». Pas un seul ne manquera à cette joyeuse réunion, à cette fête céleste. Quelle assurance bénie !

Quelle réponse triomphante à tous ceux qui voudraient nous faire croire que seuls certains partageront la joie de la venue de notre Seigneur ! « *Avec tous ses saints* », malgré leur ignorance et leurs erreurs, leurs égarements et leurs faux pas, leurs manquements et leurs échecs. Notre Sauveur béni, celui qui aime éternellement nos âmes, ne nous exclura jamais de ce moment de bonheur.

Toute cette grâce incomparable est-elle faite pour nous rendre insouciant ? Que Dieu nous en préserve ! Au contraire, c'est le sentiment permanent de cette grâce, et lui seul, qui peut nous garder attentifs à notre sainte responsabilité de juger tout ce qui, en nous et dans notre conduite, est contraire à la pensée du Christ. Et ce n'est pas tout : l'espérance du retour de notre Seigneur, si elle reste vivante et fraîche dans notre cœur, purifie, sanctifie et élève tout notre caractère et toute notre vie comme rien d'autre ne le peut :

« *Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur* » (1 Jean 3.3).

Il est moralement impossible pour quiconque de vivre dans l'espoir de voir son Seigneur à tout moment, tout en gardant le cœur fixé sur les choses du monde, l'argent, les plaisirs personnels, la vanité, les divertissements. Ne nous y trompons pas. Si nous attendons chaque jour le Fils de Dieu du ciel, nous devons nous éloigner des choses profanes et idolâtres de ce monde, même dans nos pensées.

On peut très bien considérer la doctrine de la venue du Seigneur comme un simple dogme intellectuel. On peut avoir devant les yeux de l'esprit tout le panorama des vérités prophétiques, sans que cela produise le moindre effet sur le cœur, le caractère ou la vie concrète. Mais c'est tout autre chose de voir tout notre être moral, toute notre vie pratique, gouvernés par l'espoir lumineux et béni de voir celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang si précieux.

Il est à craindre que beaucoup de chrétiens aient perdu la fraîcheur et la force de leur véritable espérance. La vérité de la venue du Seigneur est devenue si familière qu'elle s'est réduite à une simple doctrine. Nous en parlons souvent avec trop de légèreté. Et pendant ce temps, nos manières, notre comportement, notre état d'esprit et notre tempérament démentent ce que nous prétendons croire. **Que la parole de tout notre cœur et de toute notre vie soit : « Viens, Seigneur Jésus ! »**

Nous devons ici conclure cet article. Nous avons espéré parcourir les deux épîtres aux Thessaloniens en compagnie de nos lecteurs, afin de montrer et d'illustrer combien l'espérance du retour du Seigneur était liée, dans le cœur de l'apôtre, à toutes les scènes, circonstances et réalités de la vie chrétienne. Mais nous devons laisser le lecteur faire ce parcours par lui-même. Nous pensons en avoir suffisamment dit pour montrer que la véritable conversion, selon l'enseignement apostolique, ne peut pas s'arrêter avant la bienheureuse espérance de la venue du Seigneur.

Une personne véritablement convertie est celle qui s'est détournée des idoles, qui a rompu avec le monde et avec son ancien « moi », qui s'est tournée vers Dieu pour trouver en lui tout ce qu'elle peut désirer pour le temps présent et l'éternité. Cela, pour le servir, lui et lui seul, et finalement : « *pour attendre du ciel le Fils de Dieu* » (1 Thessaloniens 1.10).

Telle est, à notre avis, la réponse véritable et juste à la question : « *Qu'est-ce que la conversion ?* »

« Lecteur, es-tu converti ? Si non, qu'en sera-t-il de ta vie, et que feras-tu alors ? Si tu l'es, ta vie le prouve-t-elle vraiment ? »

4. LA SANCTIFICATION : QU'EST-CE QUE C'EST ?

Nous souhaitons maintenant apporter paix et réconfort à ceux qui, bien que véritablement convertis, n'ont pas encore saisi le Christ dans toute sa plénitude et ne jouissent donc pas de la liberté de l'Évangile. C'est dans cet objectif que nous abordons le sujet important et profondément intéressant de la sanctification.

Nous sommes convaincus que beaucoup de ceux dont nous désirons le bien-être spirituel souffrent d'idées inexactes ou incomplètes sur cette question essentielle. Dans certains cas, la doctrine de la sanctification est même si mal comprise qu'elle finit par contredire la vérité de la justification parfaite du croyant devant Dieu.

Par exemple, nous avons souvent entendu des personnes parler de la sanctification comme d'une œuvre progressive par laquelle notre vieille nature serait censée s'améliorer peu à peu. Et, selon eux, tant que ce processus n'a pas atteint son terme, tant que notre vieille nature déchue et corrompue n'est pas entièrement sanctifiée, nous ne serions pas prêts pour le ciel.

Or, face à cette vision des choses, nous devons simplement dire que l'Écriture et l'expérience honnête de tous les croyants s'y opposent entièrement. La Parole de Dieu ne nous enseigne jamais, pas une seule fois, que le Saint-Esprit a pour but d'améliorer, progressivement ou autrement, notre vieille nature, cette nature déchue que nous héritons par notre naissance naturelle d'Adam.

L'apôtre inspiré déclare expressément que *« l'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge »* (1 Corinthiens 2.14). Ce seul passage est clair et sans appel sur ce point. Si « l'homme naturel » ne peut ni « recevoir » ni « connaître » « les choses de l'Esprit de Dieu », alors comment cet « homme naturel » pourrait-il être sanctifié par le Saint-Esprit ? N'est-il pas évident que parler de « la sanctification de notre nature » va à l'encontre de l'enseignement direct de 1 Corinthiens 2.14 ?

On pourrait citer d'autres passages pour montrer que le but de l'œuvre de l'Esprit n'est pas d'améliorer ou de sanctifier notre chair, mais il n'est pas nécessaire de multiplier les citations. Disons-le clairement : une chose ruinée, rejetée par Dieu, ne peut jamais être sanctifiée et utilisée par lui. Elle est ruinée.

Et le Saint-Esprit n'est certainement pas descendu pour sanctifier une ruine, mais pour conduire celui qui est ruiné vers le Seigneur Jésus, afin qu'il puisse rebâtir sur « *d'anciennes ruines* » (Ésaïe 58.12).

Bien loin de chercher à sanctifier la chair, nous lisons que « *la chair a des désirs contraires à ceux de l'Esprit, et l'Esprit en a de contraires à ceux de la chair ; ils sont opposés entre eux* » (Galates 5.17). Le Saint-Esprit pourrait-il être décrit comme menant un combat contre ce qu'il serait en train d'améliorer et de sanctifier progressivement ? Le conflit ne cesserait-il pas dès que le processus d'amélioration aurait atteint son terme ? Mais le conflit du croyant cesse-t-il tant qu'il est dans son corps ?

Cela nous amène à la seconde objection contre la théorie erronée de la sanctification progressive de notre nature : l'objection tirée de l'expérience honnête de tous les croyants. Lecteur, es-tu un vrai croyant ? Si oui, as-tu constaté une amélioration dans ta vieille nature ?

Est-elle meilleure maintenant qu'au début de ta vie chrétienne ? Tu peux, par la grâce, la maîtriser davantage, mais elle n'est pas meilleure pour autant. Si elle n'est pas mortifiée (Romains 8.13), elle est prête à tout moment à refaire surface dans notre vie et à se montrer dans toute son impureté : « *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez* ».

La chair d'un croyant n'est en rien meilleure que celle d'un incroyant. Si l'on oublie cela, si le chrétien ne se souvient pas qu'il doit être lucide sur ce point, il apprendra bientôt par une expérience amère que sa vieille nature est aussi mauvaise que jamais, même dans les bonnes choses, même dans la religion, et que, de plus, elle restera exactement la même jusqu'à la fin de sa vie.

Il est difficile d'imaginer comment quelqu'un qui s'attend à une amélioration progressive de sa nature puisse jouir d'une seule heure de paix. Il ne peut s'empêcher de voir, s'il se regarde à la lumière de la sainte Parole de Dieu, qu'il n'y a pas le moindre changement dans le véritable caractère de son propre cœur ; **que son cœur est aussi trompeur et désespérément mauvais que lorsqu'il marchait dans les ténèbres morales de son état inconverti.**

Même si sa condition et son caractère ont été profondément changés par sa nouvelle naissance et par l'obtention d'une nouvelle nature, oui, d'une « nature divine », grâce à la présence du Saint-Esprit en lui, dès l'instant où la vieille nature se manifeste d'une manière ou d'une autre, il la retrouve aussi opposée à Dieu que jamais.

Nous ne doutons pas un seul instant qu'une grande partie de la tristesse et du découragement dont tant de chrétiens se plaignent puisse être attribuée, à juste titre, à leur mauvaise compréhension de ce point important de la sanctification. Ils recherchent ce qu'ils ne pourront jamais trouver.

Ils cherchent un fondement de paix dans une nature à sanctifier, plutôt que dans un sacrifice parfait ; dans une œuvre progressive de sainteté plutôt que dans une œuvre parfaitement achevée : « *Tout est accompli...* » (Jean 19.30). Cela veut dire qu'à l'image du salut, la sanctification se reçoit également comme un don gratuit.

Ils jugent présomptueux de croire que leurs péchés sont pardonnés tant que leur nature mauvaise n'est pas complètement sanctifiée. Et comme ce but n'est pas atteint, ils n'ont aucune assurance solide du pardon et sont donc malheureux. En un mot, ils recherchent un fondement totalement différent de celui que Dieu dit avoir posé.

La seule chose qui semble leur donner un rayon de réconfort, c'est une apparente réussite dans leur lutte pour la sainteté à travers des efforts personnels. S'ils ont passé une bonne journée, s'ils ont eu la faveur d'un moment de communion agréable avec le Seigneur, ils jouissent alors d'un cadre spirituel paisible et sont même prêts à s'écrier : « *Tu as affermi ma montagne ; je ne serai jamais ébranlé* » (Psaume 30.7). Mais souvent, le lendemain, pour une raison ou pour une autre, ils se retrouvent dans les tourments de l'âme.

Hélas ! ces choses ne fournissent qu'un bien piètre fondement à la paix de l'âme. Elles ne sont pas le Christ, et tant que nous n'avons pas le Christ, nous n'avons rien ; mais quand nous l'avons, nous avons tout. L'âme qui a réellement saisi le Christ désire en effet la sainteté. Mais si elle est consciente de ce que le Christ représente pour elle, elle en a fini avec toute idée de nature sanctifiée. Elle a tout trouvé en Christ, et le désir premier de son cœur est de grandir à sa ressemblance. C'est cela, la véritable sanctification pratique.

Il arrive souvent que des personnes, en parlant de la sanctification, aient une idée juste tout en ne s'exprimant pas conformément à l'enseignement de la Sainte Écriture. Il y en a aussi beaucoup qui voient un seul côté de la vérité concernant la sanctification, mais pas l'autre. Bien que nous serions navrés de blesser quiconque pour un mot, il est toujours très souhaitable, lorsqu'on aborde un point de vérité ; et surtout un point aussi vital que celui de la sanctification ; de parler en accord avec l'intégrité divine de la Parole.

Nous allons donc citer pour nos lecteurs quelques-uns des principaux passages du Nouveau Testament où cette doctrine est développée. Ces passages nous apprendront deux choses : ce qu'est la sanctification et comment elle s'accomplit.

Le premier passage sur lequel nous voudrions attirer votre attention est 1 Corinthiens 1.30 : « *Or, c'est par lui que vous êtes en Jésus-Christ, lequel, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse, justice, sanctification et rédemption* ».

Nous apprenons ici que Christ « a été fait pour nous » ces quatre choses. Dieu nous a donné en Christ un coffret précieux. Lorsque nous ouvrons ce coffret avec la clé de la foi, le premier joyau qui brille à nos yeux est la « sagesse », le deuxième est donc la « justice », le troisième est la « sanctification » et le quatrième est la « rédemption »

Mais nous les avons tous en Christ. Quand nous en avons un, nous les avons tous. Et comment en avons-nous un, et tous ? Par la foi. Mais pourquoi l'apôtre place-t-il la rédemption en dernier ? Parce qu'elle inclut la délivrance finale du corps du croyant de la puissance de la mort, lorsque la voix de l'archange et la trompette de Dieu le relèveront du tombeau ou le transformeront en un clin d'œil.

Cet acte sera-t-il progressif ? Évidemment non : il se fera « en un clin d'œil ». Le corps est dans un état maintenant, et « *dans un instant* » (1 Corinthiens 15.52), il sera dans un autre. Dans le bref instant que représente le mouvement rapide d'un cil, le corps passera de la corruption à l'incorruptibilité, du déshonneur à la gloire, de la faiblesse à la puissance. Quel changement ! Tout sera immédiat, complet, éternel, puissamment divin.

Mais que pouvons-nous apprendre du fait que la « sanctification » est placée dans le même groupe que la « rédemption » ? Nous apprenons que ce que sera la rédemption pour le corps, la sanctification l'est maintenant pour l'âme. En un mot, la sanctification, dans le sens où elle est utilisée ici, est une œuvre immédiate, complète, éternelle, divine. L'une n'est pas plus progressive que l'autre. L'une est aussi immédiate que l'autre. L'une est aussi complète et aussi indépendante de l'homme que l'autre.

Sans aucun doute, lorsque le corps aura subi ce changement glorieux, il y aura des profondeurs de gloire à explorer et à pénétrer. Tout cela nous occupera pendant toute l'éternité. Mais l'œuvre qui doit nous rendre aptes à de telles réalités sera accomplie en un instant. Il en est de même pour la sanctification : les résultats pratiques se développeront continuellement, mais la chose elle-même, telle qu'elle est présentée dans ce passage, se fait en un instant. Quel immense soulagement pour des milliers d'âmes sérieuses, anxieuses et en lutte, de parvenir à une véritable sanctification en Christ « en un instant » ! Combien d'âmes s'efforcent en vain de se sanctifier elles-mêmes !

Elles sont venues à Christ pour la justice après de nombreux efforts infructueux pour établir leur propre justice, mais elles recherchent la sanctification d'une manière tout à fait différente, **comme une œuvre à accomplir par elles-mêmes.**

Elles ont obtenu la « *justice sans les œuvres* » (*Romains 4.5*), mais elles s'imaginent qu'elles doivent obtenir la sanctification par les œuvres. Elles ont obtenu la justice par la foi, mais elles s'imaginent qu'elles doivent obtenir la sanctification par l'effort. C'est ainsi qu'elles perdent leur paix et se retrouvent spirituellement désorientées.

Elles ne voient pas que nous obtenons la sanctification exactement de la même manière que nous obtenons toutes et tous la justice, dans la mesure où Christ « *nous est donné* » (*Luc 2.11*). Obtenons-nous Christ par l'effort ? Non, par la foi. Cela s'applique à tout l'héritage spirituel que nous recevons en Christ. Nous n'avons aucune raison de traiter la question de la « sanctification » différemment ni de la placer sur un pied différent de toutes les autres bénédictions.

Nous n'avons ni sagesse, ni justice, ni sanctification, ni rédemption en nous-mêmes. Nous ne pouvons pas non plus les obtenir par quoi que ce soit que nous puissions faire. Dieu a fait que Christ soit pour nous toutes ces choses en sa propre personne. En nous donnant Christ, il nous a donné tout ce qui est en Christ. La plénitude de Christ est nôtre, et Christ est la plénitude de Dieu.

De même, dans Actes 26.18, il est dit des païens convertis qu'ils « *reçoivent, par la foi en moi, le pardon des péchés et l'héritage avec les sanctifiés* ». Ici, la foi est l'instrument par lequel nous sommes « sanctifiés », car elle nous relie à Christ. Au moment même où le pécheur croit au Seigneur Jésus-Christ, il est lié à lui avec tout son héritage. Il est rendu un avec lui, complet en lui, totalement accepté en lui.

C'est cela la véritable sanctification et justification. Ce n'est pas un processus. Ce n'est pas une œuvre graduelle. Ce n'est pas progressif. Ce n'est pas le fruit de nos propres efforts. Le texte est très explicite. Il dit : « *ceux qui sont sanctifiés par la foi en moi* ». Il ne dit pas « qui seront sanctifiés » ou « qui sont en train d'être sanctifiés ». Si telle avait été la doctrine, elle aurait été formulée ainsi.

Il ne fait aucun doute que le croyant grandit dans la connaissance de cette sanctification, dans la compréhension de sa puissance et de sa valeur, de son influence pratique et des résultats qu'elle produit. À mesure que « la vérité » déverse sa lumière divine sur son âme, il entre dans une compréhension plus profonde de ce qu'implique le fait d'être « mis à part » pour Christ au milieu de ce monde mauvais. Tout cela est parfaitement vrai.

Plus cette vérité sera comprise et éclairée dans notre cœur par la lumière de l'Esprit, plus nous réaliserons clairement que la sanctification n'est pas simplement une œuvre progressive accomplie en nous par le Saint-Esprit.

Elle est l'un des résultats de notre union avec Christ, par la foi, par laquelle nous devenons participants de tout ce qu'il est en un instant. C'est une œuvre immédiate, complète et éternelle : « *J'ai reconnu que tout ce que Dieu fait durera toujours, qu'il n'y a rien à y ajouter et rien à en retrancher, et que Dieu agit ainsi afin qu'on le craigne* » (Ecclésiaste 3.14). Qu'il justifie, qu'il sanctifie ou qu'il nous « enlève », cela se fera en un instant et durera éternellement. Le sceau de l'éternité est apposé sur chaque œuvre de la main de Dieu : « rien ne peut y être ajouté » et, béni soit son nom, « rien ne peut en être retranché ».

Il y a des passages qui présentent le sujet sous un autre angle et qui méritent un examen plus approfondi. Dans 1 Thessaloniens 5.23, l'apôtre prie pour les saints auxquels il s'adresse : « *Que le Dieu de paix vous sanctifie tout entiers ; et je prie Dieu que tout votre esprit, votre âme et votre corps soient conservés irréprochables pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ* ».

Ici, le mot s'applique à une sanctification qui admet des degrés. Les Thessaloniens avaient, comme tous les croyants, une sanctification parfaite en Christ. Mais quant à la jouissance et à la manifestation concrètes de cette sanctification dans leur vie, elle n'était accomplie qu'en partie, et l'apôtre prie pour qu'ils soient entièrement sanctifiés. Il est intéressant de remarquer que dans ce passage, il n'est pas question de « la chair ». Notre nature déchue et corrompue est toujours traitée comme une chose irrémédiablement ruinée et morte. Elle a été pesée dans la balance et trouvée insuffisante. Elle a été mesurée selon une règle divine et trouvée défailante. Dieu l'a mise de côté. Sa fin est venue devant lui : il l'a condamnée et mise à mort en Jésus-Christ.

Notre chair est crucifiée, rendue impuissante, morte et enterrée avec Christ. Il faudrait un volume entier pour en apporter toutes les preuves. Devons-nous alors imaginer un seul instant que le Saint-Esprit soit descendu du ciel dans le but de déterrer une nature condamnée, crucifiée et enterrée, afin de la sanctifier ?

Il suffit d'énoncer cette idée pour qu'elle soit abandonnée à jamais par quiconque se fie à l'autorité de l'Écriture. Plus nous étudions de près la loi, les prophètes, les Psaumes et tout le Nouveau Testament, plus nous constatons que la chair est totalement incorrigible. Elle ne sert absolument à rien. L'Esprit ne la sanctifie pas, mais il rend le croyant capable de la mortifier. On nous dit de « *nous dépouiller du vieil homme* ».

Ce précepte ne nous aurait jamais été donné si le but du Saint-Esprit était vraiment la sanctification de ce « vieil homme » : « ... *c'est en lui que vous avez été instruits à vous dépouiller, eu égard à votre vie passée, du vieil homme qui se corrompt par les convoitises trompeuses...* » (Éphésiens 4.21-22).

Nous espérons que personne ne nous accusera de vouloir abaisser le niveau de sainteté personnelle ou d'affaiblir les aspirations sincères de l'âme à croître dans cette pureté à laquelle tout vrai croyant doit aspirer ardemment. Que Dieu nous en préserve.

S'il y a une chose que nous désirons encourager, en nous-mêmes comme chez les autres, c'est une pureté personnelle intense, un haut niveau de sainteté pratique, une séparation sincère du mal sous toutes ses formes. C'est ce que nous désirons ardemment, c'est ce pour quoi nous prions, c'est ce que nous voulons développer chaque jour et à chaque instant. Mais nous sommes pleinement convaincus qu'un édifice de sainteté véritable et pratique ne peut jamais être bâti sur une base légaliste. C'est pourquoi nous insistons auprès de nos lecteurs sur 1 Corinthiens 1.30. Il est à craindre que beaucoup de ceux qui ont, dans une certaine mesure, quitté le terrain légal en matière de « justice » s'y accrochent encore pour la « sanctification ».

Nous croyons que c'est l'erreur de milliers de personnes, et nous désirons vivement la voir corrigée. Le passage que nous avons devant nous corrigerait entièrement cette grave erreur, s'il était simplement reçu dans le cœur par la foi.

Tous les chrétiens spirituellement mûrs s'accordent sur la vérité fondamentale de la « justice sans les œuvres ». Tous admettent librement et pleinement que nous ne pouvons pas, par nos propres efforts, parvenir à la justice devant Dieu. Mais la justice et la sanctification sont placées exactement sur le même terrain dans la Parole de Dieu.

Nous ne pouvons pas plus parvenir à la sanctification qu'à la justice par nous-mêmes. Nous pouvons essayer, mais tôt ou tard, nous découvrirons que c'est totalement impossible. Notre caractère ne changera pas par nos efforts, mais par l'action de Christ dans notre vie. Nous pouvons faire des vœux, prendre des résolutions, nous faire imposer les mains mille fois. Nous pouvons travailler et lutter. Nous pouvons nourrir l'espoir de faire mieux demain qu'aujourd'hui. En fin de compte, nous serons obligés d'admettre qu'en ce qui concerne la sanctification, nous sommes entièrement sans force. C'est un don de Dieu.

Quel doux soulagement pour celui qui a trébuché sur le chemin de la sainteté personnelle, de découvrir, après des années de luttes infructueuses, que la chose même à laquelle il aspire est contenue en Christ et à sa portée en ce moment même !

Il s'agit d'une sanctification complète dont il peut jouir tout de suite par la foi, et non par ses œuvres personnelles. Il se peut qu'un tel homme ait lutté contre ses habitudes, ses péchés, ses convoitises, son caractère, ses passions. Il a fait les efforts les plus laborieux pour soumettre sa chair et grandir en sainteté intérieure, mais hélas, il a échoué.

Il découvre, à sa grande tristesse, qu'il n'est pas saint, et pourtant il lit que « *sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur* » (*Hébreux 12.14*). Remarquez que tout chrétien possède toute chose dès l'instant où il croit en Jésus-Christ, qu'il le sache ou non, qu'il en fasse l'expérience ou non. La sanctification parfaite est aussi pleinement incluse dans le mot « salut » que « la sagesse, la justice ou la rédemption ». Il n'a pas obtenu Christ par ses efforts, mais par la foi ; **lorsqu'il s'est emparé de Christ, il a reçu tout ce qui est en Christ.**

Par conséquent, le chrétien n'a qu'à regarder à Jésus, à se confier en lui, à rechercher tous les jours cette lumière par la foi, pour que Christ soumette lui-même, par sa victoire, ses convoitises, ses passions, son caractère, ses mauvaises habitudes, les circonstances et les influences. Il doit regarder à Jésus pour tout et tout le temps. Il ne peut pas être victorieux sur une seule convoitise, tout comme il ne peut effacer la totalité de ses péchés, accomplir une justice parfaite ou ressusciter les morts : « *Christ est tout et en tous* » (*1 Corinthiens 15.28*).

Le salut est une chaîne d'or qui s'étend d'éternité en éternité, et chaque maillon de cette chaîne représente toutes les vertus de Christ. Tout est la personne de Christ, vivant en nous, du début à la fin de notre marche chrétienne.

Tout cela est aussi simple que possible. La position du croyant est en Christ, et s'il est en Christ pour une chose, il est en Christ pour toutes choses. Je ne suis pas en Christ pour la justice et en dehors de Christ pour la sanctification. Si je suis redevable à Christ pour la justice, je suis également redevable à lui pour la sanctification. J'obtiens les deux immédiatement, par la grâce, par la foi, et tout en Christ.

Oui, tout, tout est en Christ. Dès l'instant où le pécheur vient à Christ et croit en lui, il est complètement arraché au vieux terrain de sa vieille nature. Il perd son ancienne position et tout ce qui en découle, et il est considéré comme étant en Christ. Dieu ne le voit désormais qu'en Christ et comme Christ. Il devient un avec Christ perpétuellement : « *Tel il est, tels nous sommes dans ce monde* » (*1 Jean 4.17*).

Telle est notre position absolue, la position stable et éternelle du plus faible des bébés de la famille de Dieu. Il n'y a qu'une seule position pour chaque enfant de Dieu, chaque membre de Christ. Leur connaissance, leur expérience, leur puissance, leur don et leur intelligence peuvent varier, mais leur position est une.

Quelle que soit la justice ou la sanctification qu'ils possèdent, ils la doivent entièrement au fait qu'ils sont en Christ. Par conséquent, s'ils n'ont pas obtenu une sanctification parfaite, ils n'ont pas non plus obtenu une justice parfaite. Mais 1 Corinthiens 1.30 enseigne clairement que Christ « est fait » à la fois l'un et l'autre pour tous les croyants.

Ce verset ne dit pas que nous avons la justice et juste une mesure de sanctification. Nous avons autant de raisons scripturaires de placer le mot « mesure » devant la justice que devant la sanctification. L'Esprit de Dieu ne le place ni devant l'un ni devant l'autre. Les deux sont parfaits, et nous avons les deux en Christ. Dieu ne fait jamais rien à moitié. Il n'existe pas de demi-justification. Il n'existe pas non plus de demi-sanctification. L'idée d'un membre de la famille de Dieu, ou du corps de Christ, entièrement justifié mais seulement à moitié sanctifié, est à la fois contraire à l'Écriture et choquante pour toute la sensibilité de la nature divine.

Il n'est pas improbable que la plupart des malentendus qui circulent au sujet de la sanctification soient en réalité dus à l'habitude de confondre deux choses très différentes : la position et la marche, ou la position et la condition.

La position du croyant est parfaite, éternelle, immuable, divine. Sa marche est imparfaite, fluctuante et marquée par la faiblesse personnelle. Sa position est absolue et inaltérable. Sa condition pratique peut présenter de multiples imperfections, dans la mesure où il est encore dans son corps, entouré de diverses influences hostiles qui affectent son état moral au jour le jour.

Si donc on mesure sa position par sa marche, sa position par sa condition, ce qu'il est aux yeux de Dieu par ce qu'il est aux yeux des hommes, le résultat ne peut être que faux. Si je raisonne à partir de ce que je suis en moi-même au lieu de ce que je suis en Christ, j'arrive nécessairement à une conclusion erronée.

Nous devrions y prêter attention. Nous avons une grande tendance à raisonner de nous-mêmes vers Dieu, plutôt que de laisser les pensées de Dieu descendre en nous. Gardons à l'esprit que : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées* » (Ésaïe 55.8-9).

Dieu ne peut penser à son peuple, lui parler et agir envers lui qu'en fonction de sa position en Christ. C'est lui qui leur a donné cette position. C'est lui qui les a faits tels qu'ils sont. Ils sont son ouvrage. Par conséquent, parler d'eux comme étant à moitié justifiés serait un déshonneur jeté sur Dieu ; parler d'eux comme étant à moitié sanctifiés serait exactement la même chose.

Ce raisonnement nous conduit à une autre preuve biblique : 1 Corinthiens 6.11. Dans les versets précédents, l'apôtre dresse un tableau effrayant de l'humanité déchue et dit clairement aux saints de Corinthe qu'ils avaient été exactement comme cela : « *Tels étaient quelques-uns d'entre vous* ».

C'est une manière directe de traiter les choses. Pas de paroles flatteuses, pas de dissimulation avec du mortier mal mélangé, pas de camouflage de la vérité complète quant à la ruine totale et irrémédiable de notre vieille nature : « *Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu* ».

Quel contraste frappant entre les deux côtés du « mais » de l'apôtre ! D'un côté, nous avons toute la dégradation morale de la condition humaine. De l'autre, nous avons toute la perfection absolue de la position du croyant devant Dieu. C'est vraiment un contraste extraordinaire. Et il faut se rappeler que l'âme passe, en un clin d'œil, d'un côté à l'autre de ce « mais ». « *Tels étaient quelques-uns de vous ; mais vous êtes* », maintenant, quelque chose de tout à fait différent. Au moment où ils reçurent l'Évangile de Paul, ils furent « lavés, sanctifiés et justifiés ». Ils étaient dignes du ciel, et s'ils ne l'avaient pas été, cela aurait été une insulte à l'œuvre divine.

« *Tu purifies tout, tu l'as dit, Seigneur ; un seul soupçon subsistera-t-il ? Ta parole est certaine, et ton œuvre est achevée !* »

C'est divinement vrai. Le croyant le plus inexpérimenté est entièrement pur, non pas en vertu de ce qu'il a accompli, mais comme résultat nécessaire de sa vie en Christ : « *Nous sommes en celui qui est vrai* » (1 Jean 5.20).

Quelqu'un pourrait-il être en Christ et en même temps n'être qu'à moitié sanctifié ? Certainement pas. Il grandira sans aucun doute dans la connaissance et l'expérience de ce qu'est réellement la sanctification. **Il entrera dans sa puissance pratique, dans ses effets moraux sur ses habitudes, ses pensées, ses sentiments, ses affections et ses relations.** En un mot, les yeux de son cœur s'ouvriront, et il comprendra et manifestera la puissante influence de la sanctification divine dans toute sa vie, sa conduite et son caractère.

Mais il a été aussi complètement sanctifié aux yeux de Dieu au moment où il s'est lié à Christ par sa nouvelle naissance, qu'il le sera lorsque viendra le jour de l'enlèvement. Sa sphère et ses circonstances seront différentes. Ses pieds se tiendront sur le pavé d'or du sanctuaire céleste, au lieu du sable aride du désert. Il sera dans un corps de gloire, au lieu d'un corps d'humiliation.

Quant à sa position, son acceptation, sa plénitude, sa justification et sa sanctification, tout fut réglé au moment où il crut au nom du Fils unique de Dieu. Tout cela semble découler comme une conclusion nécessaire et irréfutable de 1 Corinthiens 6.11. Il est de la plus haute importance de saisir clairement la distinction entre une vérité, son application pratique et ses résultats. Cette distinction est toujours maintenue dans la Parole de Dieu : « *Vous êtes sanctifiés* ».

Voici la vérité absolue concernant le croyant, tel qu'il est vu en Christ, comme le fruit d'une œuvre éternellement parfaite : « *Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier* » (Éphésiens 5.25-26).

« *Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même tout entiers...* » (1 Thessaloniens 5.23). Nous avons ici l'application pratique de la vérité avec ses résultats dans le croyant. Mais comment cette application s'accomplit-elle ? Comment atteindre un résultat de victoire sur le péché ? Par le Saint-Esprit qui vivifie la Parole écrite. C'est pourquoi nous lisons : « *Sanctifie-les par ta vérité* » (Jean 17.17). Et encore : « *Dieu vous a élus dès le commencement pour le salut, par la sanctification de l'Esprit et par la foi en la vérité* » (2 Thessaloniens 2.13).

De même, chez Pierre : « *Élus selon la prescience de Dieu le Père, par la sanctification de l'Esprit* » (1 Pierre 1.2). Le Saint-Esprit poursuit la sanctification pratique du croyant sur la base de l'œuvre accomplie de Christ. La manière dont il le fait consiste à appliquer au cœur et à la conscience la vérité telle qu'elle est en Jésus. Il dévoile la vérité, il nous la révèle par sa vie, en illuminant « *les yeux de notre cœur* » (Éphésiens 1.18) quant à notre position parfaite devant Dieu en Christ, et en donnant force au nouvel homme en nous. Il nous permet de rejeter tout ce qui est incompatible avec cette position parfaite.

Un homme « *lavé, sanctifié et justifié* » ne doit pas s'adonner à des colères, des désirs ou des passions impies. Il doit « *se purifier de toute souillure de la chair et de l'esprit* » (2 Corinthiens 7.1). C'est son saint et heureux privilège de rechercher les plus hauts sommets de la sainteté personnelle. Son cœur et ses habitudes doivent être amenés et maintenus sous la puissance de cette grande vérité : il est parfaitement « *lavé, sanctifié et justifié* ».

C'est cela, la véritable sanctification pratique. Il ne s'agit pas d'une tentative d'améliorer notre vieille nature, ni d'un effort vain pour reconstruire une ruine irréparable. Non, c'est simplement le Saint-Esprit qui applique au quotidien « *la vérité* » à notre cœur et qui permet ensuite à l'homme nouveau de vivre, de se mouvoir et d'exister dans la sphère à laquelle il appartient.

Bien sûr, il nous faut rechercher ces choses de la manière dont nous rechercherions un trésor inestimable. Il nous faut demander cette lumière à Dieu sans relâche : c'est une véritable quête ! Il y aura alors, sans aucun doute, des progrès. Il y aura une croissance dans la puissance morale de cette précieuse vérité, une croissance dans la capacité spirituelle de soumettre et de maintenir sous contrôle tout ce qui appartient à notre vieille nature. **L'Esprit appliquera la sainteté de Christ à nos vies afin de nous séparer du mal qui nous entoure.**

Tout cela se produira par le ministère bienveillant du Saint-Esprit, qui utilise la Parole de Dieu pour révéler à nos âmes la vérité sur notre position en Christ, et sur la marche qui correspond à cette position. Mais il nous faut bien comprendre que l'œuvre du Saint-Esprit dans la sanctification pratique, jour après jour, repose sur le fait que les croyants soient éclairés par Dieu, et ensuite qu'ils deviennent acteurs en désirant l'intervention de Christ sur toutes les manifestations de leur vieille nature. C'est lui qui combat pour nous, à condition que nous désirions voir disparaître les manifestations de notre chair : « *Regardez la délivrance que l'Éternel va vous accorder en ce jour ; car les Égyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les verrez plus jamais. L'Éternel combattrait pour vous...* » (Exode 14.14).

Le but du Saint-Esprit est de nous conduire dans la connaissance, dans l'expérience et dans la démonstration pratique de ce qui était déjà vrai pour nous en Christ au moment même où nous avons cru. Sur ce plan-là, il y a un progrès, mais notre position en Christ est éternellement complète dès le départ.

« *Sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité* » (Jean 17.17). Et encore : « *Que le Dieu de paix vous sanctifie entièrement* » (1 Thessaloniens 5.23). Dans ces passages, nous avons le grand aspect pratique de cette question. La sanctification y est présentée non seulement comme quelque chose d'absolument et d'éternellement vrai pour nous en Christ, mais aussi comme une œuvre réalisée en nous, jour après jour, heure après heure, par le Saint-Esprit agissant au moyen de la Parole. Vu sous cet angle, la sanctification est de toute évidence progressive.

Je devrais être plus avancé dans la sainteté personnelle en 1861 qu'en 1860. Je devrais, par la grâce, progresser de jour en jour dans la sainteté pratique. Mais qu'est-ce que cela au juste, permettez-moi de vous le demander ? Qu'est-ce que cela, sinon l'accomplissement en moi de ce qui était déjà vrai pour moi en Christ au moment même où j'ai cru ? La base sur laquelle le Saint-Esprit poursuit cette œuvre de sainteté, cette œuvre subjective dans le croyant, c'est la réalité objective de sa plénitude éternelle en Christ.

Encore une fois : « *Recherchez la paix avec tous, et la sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur* » (*Hébreux 12.14*). Ici, la sainteté est présentée comme quelque chose à « poursuivre », à atteindre par une recherche fervente, quelque chose que tout vrai croyant désirera cultiver.

Que le Seigneur nous conduise dans la puissance de ces réalités spirituelles ! Qu'elles ne restent pas simplement des doctrines et des dogmes dans notre intellect, mais qu'elles pénètrent et demeurent dans notre cœur par le Saint-Esprit, comme des réalités sacrées, puissamment agissantes, qui nous transforment en profondeur.

Puissions-nous connaître la puissance sanctifiante de la vérité (Jean 17.17) ; la puissance sanctifiante de la foi (Actes 26.18) ; la puissance sanctifiante du nom de Jésus (1 Corinthiens 1.30 ; 1 Corinthiens 6.11) ; la puissance sanctifiante du Saint-Esprit (1 Pierre 1.2) ; la grâce sanctifiante du Père (Jude 1).

Et maintenant, au Père, au Fils et au Saint-Esprit soient honneur et gloire, puissance, majesté et domination, aux siècles des siècles. Amen.

5. LE CHRISTIANISME : QU'EST-CE QUE C'EST ?

Nous souhaitons maintenant mettre en valeur le christianisme dans sa beauté divine et son excellence morale, tel qu'il ressort du passage bien connu de Philippiens 3.

Notre désir est de présenter à nos lecteurs ce qu'est le vrai christianisme, et non une forme particulière de religiosité humaine. Nous en sommes profondément reconnaissants. Nous n'oserions pas prendre la défense des hommes ou de leurs systèmes. Les hommes se trompent dans leur théologie et échouent dans leur éthique, mais la Bible et le christianisme restent inébranlables.

C'est une miséricorde indescriptible. Qui peut l'évaluer à sa juste valeur ? Disposer d'un modèle parfait de divinité et de morale est un privilège pour lequel nous ne serons jamais assez reconnaissants. Les hommes peuvent se tromper dans leurs croyances et dans leur conduite, mais la Bible reste la Bible et le christianisme reste le même. Or, nous croyons que ce troisième chapitre de Philippiens nous donne le portrait d'un vrai chrétien, un modèle sur lequel tout chrétien devrait être formé. L'homme qui nous est présenté ici pouvait vraiment déclarer par le Saint-Esprit : « *Frères, soyez tous mes imitateurs* » (v. 17).

Et ce n'est pas en tant qu'apôtre qu'il nous parle ici, ni comme quelqu'un doté de dons extraordinaires ayant eu le privilège de voir des visions indescriptibles. Ce n'est pas Paul l'apôtre, ni Paul le serviteur exceptionnellement doué que nous écoutons au verset 17 de notre chapitre, mais Paul le chrétien. Nous ne pourrions pas le suivre dans sa brillante carrière apostolique. Nous ne pourrions pas le suivre dans son enlèvement au paradis. Mais nous pouvons le suivre dans son parcours chrétien dans ce monde.

Il nous semble que nous avons dans ce chapitre une vue très complète de ce parcours, et pas seulement du parcours lui-même, mais aussi de la ligne de départ et du but.

En d'autres termes, nous devons considérer premièrement la position du chrétien, deuxièmement l'objectif du chrétien, et troisièmement l'espérance du chrétien. Que Dieu le Saint-Esprit nous guide tandis que nous nous arrêtons sur ces points très importants et très intéressants !

La position du chrétien.

Premièrement, examinons ce qui concerne la position du chrétien. Ce point est présenté de deux manières dans notre chapitre. On nous dit non seulement ce qu'est la position du chrétien, mais aussi ce qu'elle n'est pas. S'il y a jamais eu un homme qui pouvait se vanter d'avoir une justice personnelle sur laquelle se tenir devant Dieu, c'était bien Paul :

« Si quelque autre croit pouvoir se confier en la chair, je le puis bien davantage, moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu né d'Hébreux ; quant à la loi, pharisien ; quant au zèle, persécuteur de l'Église ; irréprochable, à l'égard de la justice de la loi » (Philippiens 3.4-6).

C'est un parcours des plus remarquables, qui présente tout ce que l'on peut désirer pour se constituer une position dans la chair. Personne ne pouvait surpasser Saul de Tarse. C'était un Juif de pure lignée, appartenant à une communauté disciplinée, d'une conduite irréprochable, d'un zèle fervent et d'un dévouement inébranlable. Par principe, il était un persécuteur de l'Église.

En tant que Juif, il ne pouvait s'empêcher de voir que les fondements mêmes du judaïsme étaient attaqués par le nouveau système de l'Église de Dieu. Il était absolument impossible que le judaïsme et le christianisme coexistent sur la même scène ou exercent leur emprise sur le même esprit.

Une caractéristique essentielle du premier système était la stricte séparation entre Juifs et non-Juifs. Une caractéristique essentielle du second était l'union intime des deux en un seul corps. Le judaïsme avait érigé et maintenu le mur de séparation ; le christianisme a complètement aboli ce mur, sans rejeter personne.

Saul, en tant que Juif fervent, ne pouvait donc être qu'un persécuteur zélé de l'Église de Dieu. Cela faisait partie de sa religion, cette religion dans laquelle il surpassait de loin beaucoup de ses contemporains de sa propre nation, cette religion pour laquelle il était « extrêmement zélé ». Tout ce qui pouvait être obtenu sous forme de religiosité, Saul le vivait. Quelle que soit la hauteur à atteindre, il l'atteindrait.

Il ne négligerait aucun effort pour bâtir l'édifice de sa propre justice dans la chair, la justice de l'ancienne création. Il lui a été permis de s'emparer de tous les attraits de la justice légale, afin de pouvoir ensuite les rejeter loin de lui au milieu des gloires bien plus éclatantes d'une justice divine :

« Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte, à cause de Christ.

Et même je regarde toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à tout, et je les regarde comme de la boue, afin de gagner Christ, et d'être trouvé en lui, non avec ma justice, celle qui vient de la loi, mais avec celle qui s'obtient par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi... » (Philippiens 3.7-9).

Il faut noter ici que la pensée dominante dans ce passage n'est pas celle d'un pécheur coupable qui s'en remet au sang de Jésus pour obtenir le pardon. C'est plutôt celle d'un légaliste qui rejette comme de la saleté sa propre justice religieuse, parce qu'il en a trouvée une meilleure.

Il va sans dire que Paul était un pécheur : « *le premier des pécheurs* » (1 Timothée 1.15), et qu'en tant que tel, il s'en est remis au précieux sang de Christ et y a trouvé le pardon, la paix et l'acceptation de Dieu. Cela nous est clairement enseigné dans de nombreux passages du Nouveau Testament, mais ce n'est pas la pensée principale du chapitre qui nous occupe ici.

Paul ne parle pas de ses péchés, mais de ses gains. Il ne s'occupe pas de ses besoins en tant que pécheur, mais de ses avantages en tant qu'homme ; un homme dans la chair, un homme dans l'ancienne création, un Juif, un légaliste. Il est vrai que Paul a apporté tous ses péchés à la croix et qu'ils ont été lavés dans le sang expiatoire du sacrifice divin pour le péché.

Mais dans ce noble passage, nous voyons autre chose. Nous voyons un légaliste rejeter loin de lui sa propre justice (comme Job, après avoir été éclairé par son Dieu) et l'estimer comme une chose sans valeur et laide. Et cela, par contraste avec un Christ ressuscité et glorifié, qui est la justice du chrétien, la justice qui appartient à la nouvelle création céleste.

Paul avait des péchés sur lesquels pleurer, et il avait une justice dont il aurait pu se vanter. Il avait de la culpabilité sur la conscience et des lauriers sur le front. Il avait beaucoup de choses dont il pouvait avoir honte, et beaucoup de choses dont il aurait pu se glorifier.

Cependant, le point particulier présenté dans Philippiens 3.4-8 n'est pas celui d'un pécheur qui obtient le pardon de ses péchés, la purification de sa culpabilité et le recouvrement de sa honte. Il s'agit plutôt d'un légaliste qui abandonne sa justice, d'un érudit qui jette ses lauriers, et d'un homme qui renonce à sa vaine gloire. Tout simplement parce qu'il a trouvé la vraie gloire, des lauriers qui ne se fanent pas et une justice éternelle dans la personne d'un Christ victorieux et exalté.

Ce n'est pas seulement que Paul, le pécheur, avait besoin d'une justice parce qu'en réalité il n'en avait aucune qui lui soit propre. C'est que Paul, le pharisien, préférait la justice qui lui avait été révélée en Christ, parce qu'elle était infiniment meilleure et plus glorieuse que toute autre.

Paul, en tant que pécheur, avait sans doute besoin, comme tout autre pécheur, d'une justice dans laquelle se tenir devant Dieu. Mais ce n'est pas ce qu'il nous présente dans notre chapitre. Nous tenons à ce que le lecteur saisisse bien ce point. **Ce ne sont pas seulement mes péchés qui me conduisent à Christ : ce sont aussi ses merveilleuses vertus qui m'attirent à lui.**

Il est vrai que j'ai des péchés, et c'est pourquoi j'ai besoin de Christ. Mais même si j'avais une justice personnelle, je la rejetterais loin de moi et me réfugierais volontiers « en Christ ». Ce serait une véritable « perte » pour moi de m'accrocher à ma propre justice, puisque Dieu a gracieusement pourvu pour moi à une justice aussi glorieuse en Christ.

Prenons l'exemple d'Adam dans le jardin d'Éden : il était nu, et c'est pourquoi il s'est fabriqué un tablier de feuilles. Mais cela aurait été une « perte » pour lui de garder ce tablier après que le Seigneur Dieu lui eut confectionné un vêtement. Il valait certainement bien mieux avoir un vêtement fait par Dieu qu'un tablier fait de main d'homme.

C'est ainsi que pensait Adam, c'est ainsi que pensait Paul, et c'est ainsi que pensent tous les saints de Dieu dont les noms sont inscrits dans le livre de vie. Il vaut mieux se tenir dans la justice de Dieu, qui vient par la foi, que de se tenir dans la justice humaine, qui vient par les œuvres de la loi.

Ce n'est pas le judaïsme, le catholicisme, (Ndlr – ou le pentecôtisme), ni dans aucun autre isme. Ce n'est pas être membre de telle ou telle église, ou de telle dénomination. **C'est être en un Christ vivant. C'est le grand fondement du vrai christianisme pratique.** En un mot, c'est la position du chrétien.

L'objectif du chrétien.

Penchons-nous maintenant sur le deuxième point : l'objectif du chrétien. Là encore, le christianisme nous ramène entièrement au Christ. « *Afin de connaître Christ* » (*Philippiens 3*) : voilà ce qui anime le cœur d'un vrai chrétien. Si « *être trouvé en lui* » définit la position du chrétien, alors « *le connaître* » est son objectif par excellence.

La philosophie antique avait une devise qu'elle répétait sans cesse à ses disciples : « *Connais-toi toi-même !* »

Le christianisme, lui, propose quelque chose de bien plus grand, qui vise un but autrement plus noble. Il nous invite à connaître le Christ, à faire de lui notre objectif, à tourner vers lui un regard sincère et déterminé. C'est là, et nulle part ailleurs, que se trouve le véritable but du chrétien. Tout autre but ne relève tout simplement pas du christianisme.

Malheureusement, les chrétiens poursuivent souvent d'autres objectifs : ils veulent sans cesse servir Christ, accumuler des connaissances bibliques, au lieu de chercher à le connaître, lui, personnellement.

C'est d'ailleurs exactement pour cette raison que nous avons précisé, dès le début de cet article, que notre souhait est de présenter le christianisme tel qu'il est, et non les habitudes parfois approximatives des chrétiens. Peu importe quel est le but que l'on poursuit : si ce n'est pas le Christ, ce n'est pas du christianisme. Le véritable désir du chrétien se résumera toujours dans ces mots : « *Afin de connaître Christ, la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort...* » (Philippiens 3.10).

Il ne s'agit pas de réussir dans le monde, de gagner de l'argent, d'atteindre une position élevée, d'agrandir sa famille, de se faire un nom, d'être vu comme quelqu'un d'important, de riche, de populaire ou de célèbre. Non, aucun de ces objectifs n'est un objectif chrétien.

Quelqu'un peut très bien vouloir poursuivre de tels buts, c'est son droit. Mais le chrétien, lui, a le Christ. Et c'est là toute la différence. Il est peut-être normal, pour quelqu'un qui ne connaît pas le Christ comme sa justice, de chercher à se justifier par lui-même. Mais pour celui dont la position est dans le Christ ressuscité, la plus belle justice que l'effort humain puisse produire serait en réalité une vraie perte. Et il en va de même pour tout autre objectif. La vraie question n'est pas : « *Quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela ?* » La vraie question est : « *Est-ce que cet objectif correspond réellement à la vocation profonde du chrétien ?* »

C'est important de bien comprendre cela. Soyons-en certains, cher lecteur : l'une des grandes raisons de la médiocrité qui règne parmi les chrétiens, c'est que nos regards se détournent vite du Christ pour se fixer sur des choses terrestres et ordinaires. Tel objectif peut être tout à fait honorable pour quelqu'un qui vit simplement dans ce monde, qui ne voit que sa place dans la société ou dans l'ordre naturel des choses. Mais le chrétien n'est pas dans cette situation. Il n'appartient pas à ce monde. Il y vit, certes, mais il n'en fait pas partie : « *Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde* » (Jean 17.14).

« *Notre cité à nous est dans les cieux...* » (*Philippiens 3.20*), et nous ne devrions jamais accepter un objectif inférieur au Christ. La position sociale n'a aucune importance. On peut être éboueur ou prince, ou n'importe quoi entre les deux. Cela ne change rien, du moment que le Christ est notre véritable et unique objectif. Car c'est l'objectif d'un homme, et non sa position, qui façonne son caractère.

Paul, lui, n'avait qu'un seul but : le Christ. Qu'il soit sur place ou en voyage, qu'il prêche l'Évangile ou ramasse du bois, qu'il fonde des Églises ou fabrique des tentes, le Christ restait son unique objectif. De jour comme de nuit, chez lui ou à l'étranger, en mer ou sur terre, seul ou entouré, en public ou en privé, il pouvait dire : « *Je fais une chose...* » (*Philippiens 3.13*).

Et n'oublions pas un détail essentiel : ce n'est pas seulement Paul l'apôtre infatigable, ni Paul le saint « *ravi jusqu'au troisième ciel* » (*2 Corinthiens 12.2*) qui parle ici. C'est Paul le chrétien vivant, concret, qui marche au quotidien comme nous aujourd'hui, et qui nous lance cette invitation : « *Frères, soyez tous mes imitateurs...* » (*v. 17*).

Nous ne devrions jamais nous contenter de moins que cela. Bien sûr, nous échouons souvent, et parfois de façon lamentable. Mais gardons toujours le vrai objectif devant nos yeux. C'est comme un écolier qui recopie un modèle : il ne peut espérer bien écrire qu'en gardant les yeux fixés sur l'original. S'il se met à regarder la dernière ligne qu'il a écrite, chaque ligne suivante sera pire que la précédente.

Il en ira de même pour nous si nous détournons notre regard de ce modèle divin et parfait pour nous intéresser à nous-mêmes, à nos propres réalisations, nos envies, notre caractère, nos intérêts, notre réputation. Nous finirons par réfléchir à ce qui est cohérent avec nos principes, notre statut ou notre image, au lieu de fixer notre regard sur l'unique objectif que le christianisme nous propose : le Christ lui-même.

Certains diront peut-être : « *Mais où voit-on cela concrètement ? Où trouve-t-on cela parmi les chrétiens d'aujourd'hui ?* » C'est vrai, ce n'est pas facile à repérer.

Pourtant, nous le trouvons clairement dans le troisième chapitre de l'épître aux Philippiens. Et cela nous suffit. Nous avons là un modèle du vrai christianisme. Si nous réalisons que notre cœur court après d'autres choses, reconnaissons-le honnêtement et abandonnons-les. Comparons nos lignes avec le modèle et efforçons-nous sincèrement d'en produire une copie fidèle. De cette façon, même si nous devons pleurer sur nos échecs, nous resterons toujours tournés vers notre véritable objectif, et c'est ainsi que notre caractère se formera. Car ne l'oublions jamais : c'est l'objectif qui façonne le caractère. **Si mon objectif est l'argent, mon caractère sera avide.**

Si c'est l'ambition, mon caractère suivra. Si c'est le Christ, alors je suis véritablement chrétien. Il n'est pas question ici de vie éternelle ou de salut, mais uniquement de christianisme pratique et authentique. Si on nous demandait de donner une définition simple du chrétien, nous répondrions sans hésiter : **un chrétien, c'est quelqu'un qui a le Christ pour seul objectif de sa vie.** C'est aussi simple que cela. Puisse-nous entrer dans la réalité de cette vérité et vivre un engagement plus sain et plus vigoureux, surtout en un temps où tant de chrétiens, malheureusement, se préoccupent davantage des choses de ce monde que du Christ.

L'espérance du chrétien.

Nous terminerons ce survol rapide et forcément incomplet de ce vaste sujet par quelques mots sur l'espérance du chrétien. Ce troisième et dernier point est présenté dans notre chapitre de manière tout aussi remarquable que les deux précédents.

La position du chrétien est dans le Christ. L'objectif du chrétien est de connaître le Christ. Et l'espérance du chrétien est de lui ressembler. Le lien entre ces trois réalités est d'une cohérence magnifique. Dès que je découvre que le Christ est ma justice, je commence à aspirer à le connaître comme mon objectif principal. Et plus je le connais en profondeur, plus je désire lui ressembler. C'est une espérance qui ne peut se concrétiser que par le Saint-Esprit, qui ouvre les yeux de mon cœur pour que je le voie réellement tel qu'il est.

Ayant une justice parfaite et un objectif parfait, il ne me manque plus qu'une seule chose très importante : être débarrassé de tout ce qui m'empêche de jouir pleinement de cet objectif. « *Notre cité à nous est dans les cieux, d'où nous attendons aussi comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera le corps de notre humiliation, en le rendant semblable au corps de sa gloire, par le pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses* » (Philippiens 3.20-21).

Quand on rassemble tous ces éléments, on obtient une vision très complète du vrai christianisme. Nous ne pouvons pas ici approfondir chacun de ces trois points, car chacun mériterait à lui seul un ouvrage entier.

Mais nous encourageons le lecteur à poursuivre lui-même l'exploration de ce thème magnifique, avec l'aide du Saint-Esprit et de la Bible. Élevez-vous au-dessus des imperfections et des incohérences des chrétiens. Contemplez la grandeur morale du christianisme, telle qu'elle se reflète dans la vie et le caractère de l'homme modèle qui nous est présenté dans ce chapitre.

Et que le langage de votre cœur soit celui-ci : Que les autres fassent ce qu'ils veulent, moi, je ne veux rien de moins que ce beau modèle. Rien d'autre ne pourra jamais satisfaire mon cœur. Que je détourne complètement mon regard des hommes pour le fixer intensément sur le Christ lui-même. Que je trouve tout mon bonheur en lui : ma justice, mon objectif et mon espérance !

L'apôtre Jean écrit dans 1 Jean 2.6 : « *Celui qui dit qu'il demeure en lui doit marcher aussi comme il a marché lui-même* ». Autrement dit, si nous prétendons être chrétiens, nous devons ressembler au Christ.

Qu'il en soit ainsi, pour celui qui écrit ces phrases, comme pour celui qui lit, pour l'amour de Jésus-Christ !

6. LA PERFECTION CHRÉTIENNE : QU'EST-CE QUE C'EST ?

Chaque étudiant sérieux du Nouveau Testament doit avoir déjà ressenti, à un moment ou un autre, une certaine hésitation face au mot « parfait », qui revient régulièrement dans les textes. Ce mot est employé dans des contextes tellement variés qu'il est vraiment important de bien comprendre ce que le Saint-Esprit veut dire par là, dans chaque situation précise. De manière générale, nous pensons que c'est le contexte qui nous guide pour saisir correctement le sens de ce mot dans tel ou tel passage.

Nous savons bien que le sujet de la « perfection chrétienne » a provoqué de nombreuses querelles et controverses théologiques au fil du temps. Mais rassurons tout de suite nos lecteurs : notre intention n'est absolument pas d'entrer dans la polémique. Nous nous contenterons de relever les différents passages du Nouveau Testament où le mot « parfait » apparaît, en mettant en lumière quelques-uns des principaux exemples de son utilisation.

Plutôt que de suivre l'ordre dans lequel ce mot apparaît dans les textes, nous avançons en fonction de ce qui répond le mieux aux besoins concrets de nos vies. En procédant ainsi, nous découvrirons que le premier grand aspect de la perfection chrétienne nous est présenté au verset 9 du chapitre 9 de l'épître aux Hébreux. On pourrait l'appeler : la perfection en ce qui concerne l'état de la conscience.

« C'est une figure pour le temps actuel, où l'on présente des offrandes et des sacrifices qui ne peuvent rendre parfait sous le rapport de la conscience celui qui rend ce culte... » (v. 9). Dans ce passage, l'apôtre établit un contraste entre les sacrifices offerts sous la loi de Moïse et le sacrifice du Christ. Les premiers n'ont jamais pu donner une conscience parfaite, tout simplement parce qu'ils étaient eux-mêmes imparfaits.

Il était tout bonnement impossible que le sang d'un taureau ou d'un bouc puisse donner une conscience parfaite. Ce sang pouvait couvrir un jour, un mois ou une année, mais pas au-delà. Par conséquent, la conscience d'un adorateur juif n'était jamais parfaite. Si l'on peut s'exprimer ainsi, il n'avait pas atteint son but moral en ce qui concerne l'état de sa conscience. Il ne pouvait jamais affirmer que sa conscience était pleinement purifiée, parce qu'il ne disposait pas encore d'un sacrifice parfait.

Mais pour le chrétien qui croit, c'est tout autre chose. Dieu soit béni ! Lui a atteint ce but moral.

Il est arrivé à un point, en ce qui concerne sa conscience, au-delà duquel il lui est absolument impossible d'aller, car on ne peut pas aller au-delà du sang de Jésus-Christ. Sa conscience est parfaite.

Le principe est simple : tel est le sacrifice, telle est la conscience qui repose dessus. Si le sacrifice est imparfait, la conscience le sera aussi. Ils tiennent ou tombent ensemble. Rien ne peut être plus clair, rien de plus solide, rien de plus réconfortant pour une conscience éveillée. La question n'est pas du tout de savoir qui je suis, cette question a été pleinement et définitivement réglée.

J'ai été mis à nu, jugé et condamné en moi-même : « *En moi, c'est-à-dire dans ma chair, n'habite aucun bien...* » (Romains 7.18). Je suis arrivé au bout de moi-même, et là, j'ai trouvé le sang de Christ. Que pourrait-on y ajouter ? Rien. Ma conscience est parfaite. Je n'ai besoin d'aucune ordonnance, d'aucun sacrement, d'aucune cérémonie pour parfaire l'état de ma conscience. Penser ou affirmer le contraire, ce serait jeter le déshonneur sur le sacrifice du Fils de Dieu.

Le lecteur fera bien de saisir ce point fondamental. Si la moindre zone d'ombre ou d'incertitude subsiste à ce sujet, il lui sera tout à fait impossible de comprendre ou d'apprécier les différents aspects de la « perfection chrétienne » que nous allons maintenant passer en revue. Il est tout à fait possible que de nombreuses personnes sincères ne jouissent pas de cette bénédiction extraordinaire qu'est une conscience parfaite, à cause de leur tendance à se replier sur elles-mêmes.

Elles se regardent elles-mêmes et ne trouvent rien en elles sur quoi appuyer leur foi, et qui pourrait leur en vouloir ? Elles considèrent comme présomptueux de se dire parfaites à quelque égard que ce soit. Mais c'est une erreur. Une erreur sincère, peut-être, mais une erreur quand même. S'il s'agissait de parler de perfection dans la chair, ce à quoi beaucoup aspirent malheureusement en vain, alors oui, une vraie piété reculerait avec horreur devant une telle prétention, aussi absurde que présomptueuse.

Mais grâce à Dieu, notre sujet n'est pas la perfection dans la chair obtenue par un quelconque processus d'amélioration morale, sociale ou religieuse. Ce serait un travail pénible, ennuyeux et décourageant. Cela reviendrait à chercher la perfection dans l'ancienne création, dans notre vieille nature, là où règnent le péché et la mort.

Chercher la perfection au milieu des ruines de l'ancienne création serait une entreprise sans espoir. Et pourtant, combien de chrétiens s'y engagent ! Ils cherchent à améliorer l'homme et à réparer le monde.

Voilà notre conviction, et nous voulons que le lecteur inquiet la saisisse dans toute sa simplicité, afin qu'il puisse voir le fondement solide de sa paix, posé par la main même de Dieu. Nous voulons qu'avant de reposer ces quelques lignes, il entre dans la joie de savoir que ses péchés sont parfaitement pardonnés et que sa conscience est parfaitement purifiée par le sang de Jésus.

Tout repose sur la question du sacrifice. Qu'est-ce que Dieu a vraiment trouvé dans ce sacrifice ? La perfection. Eh bien, cette perfection est pour toi, toi dont la conscience est tourmentée. **Reçois-la comme un don, et tu en profiteras immédiatement et pour toujours.**

Rappelle-toi : la question n'est pas de savoir qui tu es, ni ce que tu penses du sang de Christ. Non, la question est : « *Que pense Dieu du sang de son propre Fils ?* » Cela rend tout limpide. Chacun doit détourner ses yeux de lui-même pour les fixer sur l'œuvre de Christ.

Alors, est-ce clair pour vous ? Pouvez-vous vous y reposer maintenant ? Votre conscience est-elle libérée par le contact avec un sacrifice parfait ? Oh, qu'il en soit ainsi ! Que l'Esprit de Dieu vous montre dès maintenant la plénitude et la perfection de l'œuvre expiatoire de Christ, avec une telle clarté, une telle vivacité et une telle puissance, que tout votre être en soit libéré et que votre cœur déborde de louanges et de reconnaissance.

Le cœur du Seigneur saigne à la pensée des milliers d'âmes précieuses maintenues dans les ténèbres et l'esclavage, alors qu'elles devraient marcher dans la lumière et la liberté que procure une conscience parfaitement purifiée.

Tant de choses ont été ajoutées au simple témoignage de la Parole et de l'Esprit de Dieu concernant la valeur de l'œuvre de Christ, qu'il est devenu quasiment impossible pour le cœur d'être vraiment libéré. On vous donne un peu de Christ et un peu de vous-même ; un peu de grâce et un peu de loi ; un peu de foi et un peu d'œuvres.

Résultat : l'âme reste en suspens, ballottée entre la confiance et le doute, entre l'espoir et la crainte, selon que l'un ou l'autre de ces ingrédients domine dans sa vie. Comme il est rare de voir une présentation équilibrée de ce joyau qu'est le salut complet, gratuit, présent et éternel ! Nous voudrions faire briller ce joyau de tout son éclat divin et céleste sous les yeux du lecteur, ici et maintenant.

Alors les chaînes de son esclavage spirituel tomberont. Si le Fils le rend libre, il sera véritablement libre et pourra s'élever dans la puissance de cette liberté, en foulant sous ses pieds le système légaliste de la loi.

Plus nous réfléchissons à la question qui nous occupe, et nous y avons longuement réfléchi, plus nous sommes convaincus que le vrai problème derrière toute l'erreur, la confusion et la perplexité dans lesquelles tant de gens sont plongés, c'est qu'ils ne comprennent pas clairement la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ : la nouvelle naissance, la nouvelle création.

Si cette grande vérité était vraiment saisie avec force, elle éclaircirait tout en ce qui concerne l'état de la conscience. Tant que je cherche à apaiser ma conscience en essayant de m'améliorer moi-même, je serai soit malheureux, soit en train de me tromper moi-même. Peu importe la méthode que j'adopte pour y parvenir : le résultat sera toujours le même.

Si j'embrasse la foi chrétienne dans le but de m'améliorer, d'améliorer ma vieille nature ou de réparer ma condition dans l'ancienne création, je suis complètement ignorant de ce qu'est la bénédiction d'une conscience parfaite : « *Toute chair est comme l'herbe...* » (1 Pierre 1.24).

L'ancienne création, notre vieille nature, notre vieil homme, est sous l'effet desséchant du péché et de sa malédiction. Le Christ ressuscité, lui seul, est le chef de la nouvelle création : « *la tête du corps de l'Église* », « *le commencement de la création de Dieu* », « *le premier-né d'entre les morts* » (Colossiens 1.18).

Voilà ce qu'est la perfection de la conscience. De quoi d'autre aurais-je besoin ? Je vois celui qui fut cloué à la croix, chargé de tout le poids de mes péchés, maintenant couronné de gloire et d'honneur à la droite de Dieu, au cœur de la majesté du ciel. Que pourrais-je ajouter à cela ?

Ai-je besoin d'ordonnances, de rites, de cérémonies ou de sacrements ? Certainement pas. Je n'ose rien ajouter à la mort et à la résurrection du Fils éternel de Dieu. Les ordonnances du baptême et de la sainte cène sont là pour symboliser et célébrer cette grande réalité spirituelle.

Mais quand, au lieu de servir à symboliser et célébrer la mort et la résurrection, elles sont utilisées pour les remplacer ; quand elles deviennent des béquilles pour le vieil homme, pour notre vieille nature ; alors elles doivent être considérées comme un piège et une malédiction. Nous aimerions insister sur ce premier point, en raison de son importance capitale à notre époque ; **une époque marquée par les ordonnances, la religion traditionnelle et le perfectionnement personnel à coups de doctrine.** Nous aimerions le méditer, le développer, l'illustrer et le mettre en valeur, afin que le lecteur puisse en avoir une compréhension claire, complète et courageuse.

Nous comptons sur Dieu le Saint-Esprit pour accomplir son propre travail dans ce domaine. Et s'il amène gracieusement le cœur sous la puissance de la vérité qui a été si faiblement dévoilée ici, alors il y aura à la fois la capacité et le temps d'examiner le deuxième grand aspect de la perfection chrétienne : la perfection en ce qui concerne l'objet du cœur.

Là encore, nous sommes introduits dans la nouvelle création. Le Christ est mort pour me donner une conscience parfaite. Il vit pour me donner un objet parfait. Mais une chose est très claire : tant que je n'aurai pas goûté la profonde bénédiction de la première, je ne pourrai jamais m'occuper correctement de la seconde.

Il me faut une conscience parfaite avant que mon cœur puisse se consacrer librement à la recherche de la personne du Christ. Combien peu d'entre nous savourent réellement la douceur de la communion avec un Christ ressuscité ! Combien peu d'entre nous connaissent cette fixation du cœur sur lui comme notre objet suprême, qui absorbe tout et qui comble tout ! Nous sommes si souvent occupés par nos propres affaires, enfermés dans nos propres raisonnements.

Le monde s'infiltré d'une manière ou d'une autre ; nous vivons dans notre vieille nature ; nous respirons l'atmosphère, cette atmosphère sombre, lourde et trouble de l'ancienne création ; nous nous laissons aller à notre moi. Et ainsi, notre vision spirituelle s'assombrit. Nous perdons notre sentiment de paix, l'âme est troublée, le cœur dérégulé, le Saint-Esprit attristé, la conscience agitée.

Dès que notre regard se détourne du Christ, l'obscurité s'installe inévitablement. Une obscurité que l'on peut souvent ressentir presque physiquement. Ce n'est que lorsque l'œil est sain et pur que le corps est rempli de lumière. Et qu'est-ce qu'un œil sain et pur, sinon avoir le Christ comme unique objet ?

C'est ainsi que la lumière divine se déverse en nous, jusqu'à ce que chaque recoin de notre être moral soit illuminé, et que nous devenions nous-mêmes des lumières pour les autres. De cette façon, l'âme est heureusement préservée de l'obscurité, de la confusion et de l'anxiété. Elle trouve toutes ses ressources dans le Christ. Elle est indépendante du monde et peut avancer en chantant :

« Dans ce nom se trouvent le salut, un remède à mon chagrin, à mes soucis et à ma culpabilité ; un baume guérisseur pour chaque blessure : tout, tout ce que je veux est là, en Lui ! »

Il est impossible de décrire avec des mots la puissance et la bénédiction d'avoir Jésus toujours présent dans notre cœur comme objet principal. C'est cela, la perfection, comme nous le voyons dans Philippiens 3.15, où l'apôtre dit : « *Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons cette même pensée ; et si vous êtes en quelque point d'un autre avis, Dieu vous éclairera aussi là-dessus !* »

Quand le Christ se tient dans notre cœur comme notre seul sujet de recherche, qui absorbe et satisfait tout, nous avons atteint notre but moral en ce qui concerne l'objet du cœur. Comment pourrions-nous aller au-delà de la personne du Christ, en qui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité, et en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance ?

C'est impossible. Nous ne pouvons pas aller au-delà du sang du Christ pour la conscience, ni au-delà de la personne du Christ pour le cœur. Nous avons donc atteint notre but moral dans les deux cas : nous avons la perfection quant à l'état de la conscience et quant à l'objet du cœur. Nous avons ici à la fois la paix et la puissance, la paix pour la conscience et la puissance sur nos affections. C'est lorsque la conscience trouve un doux repos dans le sang que nos affections peuvent trouver leur pleine liberté dans la personne de Jésus.

Qui peut mesurer les puissants résultats moraux de la contemplation du Christ ? « *Nous tous qui, le visage découvert, contempons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit* » (2 Corinthiens 3.18).

Avez-vous remarqué ? « *En contemplant... nous sommes transformés* ». Il n'y a là aucun esclavage religieux, aucun effort acharné, aucun labeur anxieux. Nous regardons, et nous regardons encore. Et que se passe-t-il alors ? Pendant que nous regardons, nous devenons moralement semblables à cet objet béni, par la puissance transformatrice du Saint-Esprit. L'image du Christ se grave dans notre cœur et se reflète de mille manières dans notre vie, dans tout notre être, jour après jour.

Lecteur, souviens-toi que c'est cela, et rien d'autre, la vraie idée du christianisme. **Être religieux est une chose ; être chrétien en est une autre.** Paul était religieux avant sa conversion, mais il est devenu chrétien après. C'est important de bien le comprendre. Il y a beaucoup de religion dans l'Église, beaucoup de courants de pensée, mais hélas, combien peu de vrai christianisme ! Et pourquoi ? Tout simplement parce que le Christ n'est pas connu comme il devrait l'être. Il n'est pas aimé par notre obéissance à ses commandements. Il n'est pas pris au sérieux. Il n'est pas recherché comme un trésor, comme il le mérite.

Et même là où l'on croit en son œuvre pour le salut, là où l'on fait confiance à son sang pour le pardon et la paix, combien peu on le connaît ou on pense à lui au-delà du strict minimum. Nous sommes tout à fait prêts à accepter le salut par la mort de Jésus, mais comme nous nous éloignons vite ensuite de sa personne bénie, pour vivre une consécration fade et tiède.

Combien peu il occupe sa vraie place dans nos cœurs ! C'est une perte considérable. En réalité, la lumière pâle et vacillante des chrétiens d'aujourd'hui est le fruit de cet éloignement « laodicéen » du Christ, lui, le soleil central du christianisme. Comment peut-il y avoir de la lumière, de la chaleur ou de la fécondité si nous errons dans les voûtes sombres et les tunnels obscurs des plaisirs de ce monde, de sa philosophie de vie et de ses divertissements ?

Et même lorsque nous faisons du salut notre principal objectif, lorsque nous sommes absorbés par notre condition spirituelle, nous nourrissant de nos expériences et prenant soin de nos structures religieuses, nous devenons faibles et sans éclat, dans la mesure où ces choses ne sont certainement pas la manifestation de la personne vivante du Christ.

Il y a beaucoup de gens qui se sont retirés du monde, qui ont abandonné ses fêtes perverses, ses théâtres, ses spectacles, ses concerts, ses expositions, ses événements sportifs, ses innombrables vanités, et qui, pourtant, n'ont pas trouvé leur but dans un Christ ressuscité et glorifié.

Ils se sont retirés du monde, mais ils se sont repliés sur eux-mêmes. Ils cherchent un objectif dans leur religion, et non dans le Christ. Ils s'adonnent à des formes de piété issues de leur propre sagesse. Ils se nourrissent des œuvres d'une conscience malade ou d'un esprit superstitieux. Ou bien, ils vivent dans la nostalgie de leurs expériences passées.

Or, ces personnes sont tout aussi éloignées du bonheur, tout aussi éloignées de la vraie idée du christianisme, que ceux qui courent après les plaisirs de ce monde. Il est tout à fait possible de renoncer à la course aux plaisirs et de devenir un religieux morose, un mystique sombre et mélancolique, un pessimiste spirituel.

Qu'est-ce que j'y gagne à changer de cette façon ? Rien, à moins que ce ne soit une énorme illusion. Je me suis retiré du monde extérieur pour ne pas trouver grand-chose dans le monde intérieur du christianisme légaliste : un bien pauvre échange !

Quelle différence avec le vrai chrétien ! Le voici : la conscience apaisée, le cœur libéré, les yeux fixés sur un seul objet, le Christ vivant en lui, qui absorbe toute son âme, toute son énergie.

Parlez-lui des plaisirs de ce monde, même légitimes. Demandez-lui s'il est allé à tel ou tel spectacle, même chrétien ; s'il a fait tel ou tel voyage ; s'il a remporté quelques trophées sportifs. Que vous répond-il, avec calme et dignité ? Va-t-il simplement vous montrer le péché et le mal dans telle ou telle chose ? Non !

Il vous dira certainement : *« J'ai tout trouvé en Christ. J'ai atteint mon but moral. Je ne veux plus rien d'autre que le Christ. Je suis satisfait, rassasié, pleinement désaltéré aux sources de la vie : "Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle ! »* (Jean 4 v. 14)

Voilà la réponse du véritable chrétien. C'est une bien mauvaise approche que de se contenter de dénoncer le mal de ceci ou de cela. Il arrive souvent que ceux qui parlent ainsi ne s'occupent pas vraiment du Christ, mais de leur propre réputation, de leur caractère, de leur cohérence avec eux-mêmes. À quoi bon tout cela ? N'est-ce pas, au fond, une occupation charnelle ? Ce qu'il faut, c'est garder les yeux fixés sur le Christ, le contempler. Alors le cœur suivra les yeux et les pieds suivront le cœur. De cette façon, notre chemin sera comme une lumière resplendissante, brillant de plus en plus jusqu'à se perdre dans l'éclat du jour de gloire parfait et éternel.

« Que Dieu, dans son infinie miséricorde, accorde à l'écrivain et au lecteur de ces pages de connaître davantage ce que c'est que d'être parvenu à la plénitude, tant pour notre conscience que pour notre cœur ! »

En réfléchissant au sujet de la perfection chrétienne, on pourrait penser qu'il suffit de dire que le croyant est parfait dans un Christ ressuscité : *« Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. Vous avez tout pleinement en lui, qui est le chef de toute domination et de toute autorité »* (Colossiens 2.10).

Cela comprend certainement tout.

Rien ne peut être ajouté à la perfection que nous avons en Christ. Tout cela est parfaitement vrai. Mais n'est-il pas vrai que les auteurs inspirés utilisent le mot « parfait » de différentes manières ? Et n'est-il pas important que nous comprenions le sens précis de ce mot dans chaque cas ?

Nous pensons que personne ne contestera vraiment ce point. Nous n'imaginons pas un seul instant qu'un lecteur sérieux de la Bible se contenterait de balayer la question sans chercher, dans la prière, à comprendre la signification exacte et la juste application de ce mot dans chaque passage où il apparaît. Il est évident que le mot « parfait » dans Hébreux 9.9 n'est pas employé dans le même sens que dans Philippiens 3.15. Et n'est-il pas juste et profitable, de chercher, à la lumière de l'Esprit, à comprendre cette différence ? Pour notre part, nous n'en doutons pas. C'est avec cette conviction que nous poursuivons notre examen du sujet de la perfection chrétienne, en attirant maintenant l'attention du lecteur, en troisième lieu, sur la perfection dans le principe de notre marche.

C'est dans Matthieu 5.48 que cette vérité nous est révélée : « *Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait* ». Comment pouvons-nous être parfaits comme notre Père céleste ? Comment atteindre un niveau aussi élevé ? Nous pouvons comprendre que nous soyons parfaits quant à notre conscience, puisque cette perfection repose sur ce que Christ a fait pour nous, et non sur nous-mêmes.

Nous pouvons aussi comprendre que nous soyons parfaits quant à l'objet de notre cœur, puisque cette perfection repose sur ce que Christ est pour nous. Mais être parfaits comme notre Père céleste, cela semble complètement au-dessus de nos forces.

Pourtant, nous pouvons affirmer que le Seigneur ne nous demande jamais l'impossible, n'est-ce pas ? Il ne donne jamais un ordre sans accorder la grâce nécessaire pour l'accomplir. C'est pourquoi, lorsqu'il nous demande d'être parfaits comme notre Père, il est clair qu'il nous confère un saint privilège, qu'il nous revêt d'une haute dignité, et c'est à nous de chercher à comprendre et à nous approprier l'un et l'autre.

Que signifie alors pour nous d'être parfaits comme notre Père céleste ? Le contexte de Matthieu 5.48 nous donne la réponse : « *Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes... Soyez donc parfaits, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait* ».

Nous avons là une belle illustration de la perfection chrétienne : la perfection dans le principe de notre marche. Nous sommes appelés à marcher dans la grâce envers tous, et ce faisant, à devenir des imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés. Notre Père envoie son soleil et sa pluie même sur ses ennemis. Il agit avec grâce envers tous. Voilà notre modèle. Sommes-nous vraiment formés sur ce modèle ?

Examinez-vous et voyez. Êtes-vous parfait dans ce principe, dans votre marche chrétienne ? Agissez-vous avec grâce envers vos ennemis et envers ceux qui vous sont redevables ? Ou bien exigez-vous fermement vos droits ? Ou bien prenez-vous votre prochain à la gorge en lui disant : « *Paye-moi ce que tu me dois* » (Matthieu 18.28) ? Si c'est le cas, vous n'êtes pas « parfait comme votre Père ».

Il agit avec grâce envers vous, et vous agiriez avec injustice envers les autres ? S'il agissait envers vous comme vous agissez envers votre prochain, le jour de la grâce prendrait fin et le jour de la vengeance commencerait. S'il avait agi envers vous comme vous le faites maintenant envers les autres, vous seriez depuis longtemps dans une situation désespérée. Réfléchissons bien à cela. Veillons à ne pas dénaturer notre Père céleste. Aspirons à la perfection dans le principe de notre marche quotidienne. Bien sûr, cela nous coûtera quelque chose. Cela videra peut-être notre porte-monnaie, mais remplira notre cœur. Cela réduira peut-être nos ressources financières, mais élargira notre horizon spirituel.

« Si quelqu'un veut plaider contre toi et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau. Si quelqu'un te force à faire un mille, fais-en deux avec lui » (Matthieu 5.40).

Cela nous rapprochera de notre Père céleste. Si seulement nous en ressentions plus profondément la valeur ! Si seulement nous réalisions davantage la dignité qui nous est conférée par notre appel à représenter, dans ce monde mauvais, égoïste et ténébreux, notre Père céleste, lui qui déverse avec abondance ses bénédictions sur les ingrats et les impies. **Il ne sert à rien de prêcher la grâce si nous ne la pratiquons pas.** Il ne sert à rien de parler de la patience et de la miséricorde de Dieu si nous agissons nous-mêmes avec une justice autoritaire.

« Mais aimez vos ennemis, faites du bien, et prêtez sans rien espérer. Et votre récompense sera grande, et vous serez fils du Très-Haut, car il est bon pour les ingrats et pour les méchants » (Luc 6.35).

Mais certains diront peut-être : « *Comment appliquer un tel principe ? On se ferait voler et ruiner ! Comment faire des affaires si on ne fait pas valoir ses droits ? On se ferait exploiter et piller par des gens sans scrupules !* »

Ce n'est pas de cette façon que nous arriverons à une juste conclusion sur ce point. Un disciple obéissant ne dit jamais : « Comment ? » ou « Pourquoi ? » La question est simplement : « *Le Seigneur Jésus m'appelle-t-il à être parfait comme mon Père céleste est parfait ?* » Assurément, oui.

Eh bien, est-ce que j'incarne cela lorsque je traîne mon prochain devant la justice ? Est-ce être comme mon Père ? Est-ce ainsi qu'il a agi ? Non, béni soit son nom ! Il est sur un trône de grâce. Il réconcilie le monde avec lui. Il n'impute pas les offenses. C'est suffisamment clair. Il suffit d'une soumission totale du cœur. Inclignons nos âmes sous le poids de cette vérité si glorieuse. Contemplons cet aspect si beau de la perfection chrétienne et cherchons à y parvenir. Pour cela, il est vrai qu'il nous faut toute la grâce de Dieu.

Si nous nous arrêtons pour raisonner sur les conséquences, nous n'atteindrons jamais la vérité. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un cœur qui reconnaît pleinement la puissance et l'autorité de la Parole. Alors, même s'il peut y avoir des échecs dans les détails, nous aurons toujours une pierre de touche pour évaluer nos voies, et une norme à laquelle rappeler notre cœur et notre conscience.

Mais si nous raisonnons et argumentons, si nous nions que c'est notre privilège d'être parfaits au sens de Matthieu 5.48, nous ne pourrions jamais être libérés par la vérité. **Notre Père n'a pas recours à la justice ; il agit dans la grâce la plus absolue.** Trop souvent, dans les petites comme dans les grandes choses de nos vies, nous nous privons de ce modèle parfait sur lequel notre caractère et notre conduite devraient toujours être formés.

Que Dieu le Saint-Esprit nous permette de comprendre ce principe parfait, de nous y soumettre et de le mettre en pratique par sa force, dans notre vie de tous les jours. Il est vraiment déplorable de voir les enfants de Dieu adopter au quotidien une ligne de conduite qui est à l'opposé de celle de leur Père céleste. Rappelons-nous que nous sommes appelés à être ses représentants dans ce monde. Nous sommes ses enfants par la nouvelle naissance, mais nous sommes appelés à être ses fils par notre ressemblance morale avec son caractère : « *Faites du bien à ceux qui vous haïssent... afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux* ».

Des paroles frappantes ! Pour que nous soyons moralement et véritablement les fils de Dieu, nous sommes appelés à faire du bien à nos ennemis. C'est ce qu'il fait, et nous sommes appelés à lui ressembler.

Le temps et l'espace nous manqueraient pour développer, comme nous le voudrions, cette partie si concrète de notre sujet. Passons donc maintenant, en quatrième lieu, à la perfection dans le caractère de notre service.

« Sois vigilant, et affermis le reste qui est près de mourir ; car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu » (Apocalypse 3.2). Le lecteur doit savoir que le mot traduit ici par « parfait » n'est pas le même que celui utilisé dans les trois passages déjà mentionnés. Il est généralement traduit par « accompli » ou « achevé ». Son emploi à propos des œuvres de l'église de Sardes nous enseigne une leçon profondément solennelle, qui donne à réfléchir. Les œuvres n'étaient pas accomplies sous le regard direct de Dieu. Il n'y a rien de plus dangereux pour un chrétien.

Beaucoup de croyants sont tombés à cause de leur réputation. Beaucoup de serviteurs utiles ont été détruits à force de s'efforcer de préserver leur image. Si je me suis fait une réputation dans un domaine quelconque, comme évangéliste actif, enseignant doué, écrivain clair et attirant, homme de prière, homme de foi, personne d'une sainteté remarquable ou d'un grand dévouement, personne bienveillante, bref, je suis en danger imminent de faire naufrage.

L'ennemi mettra toutes ses forces à m'amener à faire de ma réputation et de ma popularité mon objectif, au lieu de mettre le Christ en pleine lumière. Je m'efforcerai de préserver un nom, un système, une dénomination, plutôt que la gloire de Christ. Je me soucierai de ce que pensent les hommes, au lieu d'accomplir tout mon travail sous le regard direct de Dieu.

Tout cela exige une vigilance intense et un examen rigoureux de ma part sur l'activité de ma vieille nature religieuse. Je peux accomplir les œuvres les plus excellentes, mais si elles ne sont pas accomplies dans la sainte présence de Dieu, elles se révéleront être un véritable piège du diable. Je peux prêcher l'Évangile, rendre visite aux malades, aider les pauvres, m'engager dans toute la gamme des activités chrétiennes, sans jamais être véritablement en présence de Dieu. Je peux le faire pour une dénomination, pour ma propre satisfaction. Je peux le faire parce que d'autres le font ou s'attendent à ce que je le fasse. C'est très grave.

Cela demande une prière réelle et sincère, un renoncement à soi-même sans ambiguïté, une proximité et une dépendance envers Dieu à chaque instant, un objectif unique et une sainte consécration au Christ. Notre moi s'immisce continuellement en nous, nous devons le savoir, surtout dans nos activités pour Dieu.

Oh, ce « moi » ! Ce « moi » non crucifié, qui veut gouverner et organiser, même dans les choses les plus saintes ! Et pendant tout ce temps, nous pouvons donner l'apparence d'être très actifs et très dévoués. Quelle misérable illusion ! Nous ne connaissons rien de plus terrible que d'avoir un nom religieux sans vie spirituelle, sans Christ, sans le sentiment de la présence de Dieu qui habite toute notre vie.

Lecteur, examinons cela de près. Commençons, continuons et terminons notre travail sous le regard de Jésus-Christ. Cela donnera à notre service une pureté et une élévation morale inestimables. Cela ne paralysera pas notre énergie, mais tendra au contraire à élever et à intensifier notre action. Cela ne nous coupera pas les ailes, mais guidera nos mouvements.

Cela nous rendra indépendants de l'opinion des hommes et nous délivrera complètement de l'esclavage de la recherche d'un nom ou d'une réputation. Quel misérable et dégradant esclavage ! Que Dieu nous en accorde une pleine délivrance. Qu'il nous donne la grâce d'accomplir nos œuvres, quelles qu'elles soient, peu ou beaucoup, petites ou grandes, en sa sainte présence !

Après avoir dit tout cela sur le caractère de notre service, nous terminerons par quelques lignes sur la perfection de notre équipement pour le service.

« Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre ». (2 Timothée 3.16). L'homme qui connaît la Parole de Dieu et qui s'y soumet est prêt « à toute bonne œuvre ». Il n'a pas besoin d'aller chercher l'occasion favorable, de consulter ses autorités, de se forger une opinion sur tel ou tel sujet.

Il est prêt maintenant. Si une personne tourmentée vient à lui, il est prêt. Si une personne curieuse vient, il est prêt. Si un sceptique vient, il est prêt. Si un incrédule vient, il est prêt. En un mot, il est toujours prêt. Il est parfaitement équipé par Dieu pour chaque situation : *« Il est propre à toute bonne œuvre ».*

Que le Seigneur soit loué pour tous ces aspects de la perfection chrétienne ! Que voulons-nous de plus ? La perfection dans la conscience. La perfection dans l'objet du cœur. La perfection dans la marche. La perfection dans le caractère du service. La perfection dans notre équipement. Que reste-t-il ? Qu'attendons-nous encore ? Rien que ceci : la perfection dans la gloire, la parfaite conformité en esprit, en âme et en corps, à l'image de notre chef glorifié dans le ciel.

Que le Seigneur travaille dans nos cœurs par son Esprit, produisant ce qui est agréable à ses yeux, afin que nous puissions demeurer *« parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu ! »*

7. PERSÉVÉRANCE FINALE : QU'EST-CE QUE C'EST ?

La persévérance finale.

La question de la persévérance finale, bien qu'elle nous paraisse très simple, a laissé perplexe un grand nombre de personnes. Nous sommes toujours heureux de partager avec d'autres toute la lumière que le Seigneur a pu nous accorder sur des sujets qui intéressent tous les amoureux de la vérité. Nous avons trois choses à faire :

- Premièrement, établir la doctrine de la persévérance finale ; autrement dit, la sécurité éternelle de tous les membres du Christ.
- Deuxièmement, répondre aux objections que les adversaires de cette doctrine soulèvent habituellement.
- Troisièmement, exposer les points sur lesquels beaucoup semblent rencontrer des difficultés considérables.

Que le Saint-Esprit soit notre maître et notre guide, et qu'il nous donne un esprit entièrement soumis à l'Écriture, afin que nous puissions porter un jugement sain sur la question qui se pose à nous.

La doctrine de la persévérance finale.

Cette doctrine nous paraît extrêmement claire et simple, dès lors qu'on la considère en lien direct avec le Christ lui-même. C'est d'ailleurs la seule bonne façon d'aborder une doctrine. Le Christ est l'âme, le centre et la vie de toute doctrine. Une doctrine séparée du Christ vivant devient un dogme sans vie, même si elle est correcte sur le plan théorique. Elle perd sa force, sa valeur, et se réduit à une simple idée dans l'esprit, un simple article de foi.

C'est pourquoi nous devons considérer chaque vérité en rapport avec le Christ. Nous devons faire de lui notre seul point de référence. Ce n'est qu'en restant tout près de lui, en abordant toutes les questions à partir de ce grand point central, que nous pouvons avoir une vision juste de n'importe quel sujet. Si, par exemple, je pars de mes propres raisonnements pour réfléchir à la persévérance finale, je suis sûr d'aboutir à une vision complètement faussée, car il ne s'agirait alors que de ma persévérance personnelle.

Et nous savons bien que tout ce qui vient de la sagesse de notre vieille nature est forcément douteux. Mais si, au contraire, je prends le Christ comme point de départ et que je considère le sujet à partir de lui, à la lumière de son Esprit, je suis sûr d'avoir une vision juste. En fixant mon regard sur la persévérance du Christ, je suis absolument certain de persévérer.

Aucune puissance, que ce soit celle du monde, de la chair ou du diable, ne pourra jamais empêcher sa propre persévérance divine de se manifester dans le salut de ceux qu'il a rachetés par son propre sang. Car « *il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui* » (Hébreux 7.25).

Voilà, assurément, ce qu'est la persévérance finale. Peu importent les difficultés ou les puissances hostiles : « *Il peut sauver parfaitement* ». Le monde, avec ses dix mille pièges, est contre nous, mais il en est incapable. Le péché qui habite en nous, avec ses dix mille manœuvres surnoisées, est contre nous, mais il en est incapable. Satan, avec ses dix mille ruses et tentations, est contre nous, mais il en est incapable.

En un mot, c'est la capacité du Christ qui compte, pas la nôtre. C'est la fidélité du Christ qui compte, pas la nôtre. C'est la persévérance finale du Christ qui compte, pas la nôtre. Tout dépend de lui dans cette affaire capitale, et de la liberté que nous lui laissons pour vivre sa propre vie céleste en nous.

Il a racheté ses brebis, et il les gardera du mieux qu'il peut. Et puisque tout pouvoir lui a été donné dans le ciel et sur la terre, ses brebis sont parfaitement et pour toujours en sécurité : « *Jésus, s'étant approché, leur parla ainsi : Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre* » (Matthieu 28.18).

Il est donc absolument essentiel de considérer la question de la persévérance finale en lien indissociable avec le Christ. En lui, les difficultés disparaissent, les doutes et les craintes sont chassés. Le cœur s'affermi, la conscience est soulagée, l'intelligence éclairée. Il est impossible que celui qui fait partie du corps du Christ, puisse un jour périr. Voici ce qu'est le croyant : « *Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os* » (Éphésiens 5.30). Chaque membre du corps du Christ était inscrit dans le livre de l'Agneau immolé avant la fondation du monde ; et rien ni personne ne pourra jamais effacer cette inscription.

Écoutez ce que Jésus-Christ dit au sujet de ceux qui lui appartiennent : « *Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent... Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père* » (Jean 10.27-29).

Nous avons donc ici, sans aucun doute, la persévérance finale. Et plus encore : non seulement la persévérance des saints, mais celle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Oui, cher ami, c'est exactement ainsi que nous voudrions que vous considériez cette grande question. En réalité, c'est la persévérance finale de la sainte Trinité. C'est la persévérance du Saint-Esprit à ouvrir les oreilles des brebis. C'est la persévérance du Fils à recevoir tous ceux dont les oreilles sont ainsi ouvertes. Et c'est la persévérance du Père à garder, par son propre nom, le troupeau racheté par le sang, dans le creux de sa main éternelle.

Tout cela est suffisamment clair. Nous devons soit admettre la vérité, la vérité consolante et réconfortante de la persévérance finale, soit céder à l'idée blasphématoire selon laquelle l'ennemi de Dieu et de l'homme pourrait l'emporter sur la sainte et éternelle Trinité. Nous ne voyons pas de terrain d'entente : « *Le salut vient du Seigneur* » (*Psaume 37.39*), du début à la fin de notre marche chrétienne. C'est un salut puissant, gratuit, inconditionnel et éternel. Il rejoint le pécheur dans toute sa culpabilité, sa ruine et sa dégradation, et le porte jusqu'à Dieu dans toute sa sainteté, sa vérité et sa justice.

Ce salut dure pour toujours. Dieu le Père en est la source. Dieu le Fils en est le canal. Et Dieu le Saint-Esprit est la puissance qui l'applique et nous le fait savourer. Il vient entièrement de Dieu, du commencement à la fin, de la fondation à la pierre angulaire, d'éternité en éternité. S'il n'en était pas ainsi, ce serait une folie présomptueuse de parler de persévérance finale. Mais puisqu'il en est ainsi, ce serait une incrédulité présomptueuse d'envisager une autre issue.

Il est vrai que les difficultés sont nombreuses et variées, avant comme après la conversion. Les adversaires sont nombreux et puissants. Mais c'est précisément pour cette raison que nous devons garder la question de la persévérance finale entièrement séparée de nous-mêmes et de tout système religieux, pour la faire reposer uniquement et simplement sur Dieu.

Peu importent les difficultés ou les adversaires, car la foi peut toujours demander avec assurance : « *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* » (*Romains 8.31*).

Et encore : « *Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Selon qu'il est écrit : C'est à cause de toi qu'on nous met à mort tout le jour, qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur* » (*Romains 8.35-39*).

Là encore, la persévérance finale nous est enseignée de la manière la plus claire et la plus forte qui soit : « *Aucune créature ne pourra nous séparer...* » Ni notre moi, ni notre vieille nature sous toutes ses formes ; ni Satan, dans toutes ses ruses et ses manigances ; ni le monde, dans toutes ses séductions ou tout son mépris ; rien ne peut jamais séparer le « nous » de Romains 8.39, de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur.

Certes, des personnes peuvent être trompées, et elles peuvent en tromper d'autres. Des cas douteux peuvent survenir. De fausses conversions peuvent se produire. Certains peuvent sembler bien se porter pendant un temps, puis s'effondrer. Les fleurs du printemps ne sont pas toujours suivies des fruits mûrs de l'automne. De telles choses arrivent. Et de plus, les vrais croyants eux-mêmes peuvent se laisser distancer par bien des choses, trébucher et tomber en cours de route. Ils peuvent avoir de nombreuses raisons de se juger eux-mêmes et de s'humilier dans les détails concrets de la vie.

Mais en laissant la plus large marge possible à toutes ces réalités, la précieuse doctrine de la persévérance finale demeure inébranlable, oui, intacte, sur son propre fondement divin et éternel : « *Je suis le bon berger. Je connais mes brebis, et elles me connaissent, comme le Père me connaît et comme je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis* » (Jean 10.14-15).

Et encore : « *Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle* » (Matthieu 16.18).

Les gens peuvent argumenter tant qu'ils veulent et fonder leurs raisonnements sur des cas qui leur viennent à l'esprit. Mais en considérant le sujet d'un point de vue divin, et en fondant nos convictions sur la Parole infaillible de Dieu, nous maintenons fermement ceci : tous ceux qui appartiennent au « nous » de Romains 8, aux « brebis » de Jean 10, et à « l'Église » de Matthieu 16, sont aussi en sécurité que le Christ peut les rendre.

Voilà, nous en sommes convaincus, l'essentiel de la doctrine de la persévérance finale, une doctrine qui ne périra jamais.

Réponses à quelques questions.

1. « Un croyant sera-t-il sauvé, quelle que soit la voie de péché dans laquelle il tombe et dans laquelle il meurt ? »

Un vrai croyant sera infailliblement sauvé. Mais nous considérons que le salut inclut non seulement la délivrance complète des conséquences futures du péché, mais aussi la délivrance de sa puissance et de sa pratique dans le présent. Par conséquent, si nous trouvons une personne qui vit dans le péché tout en parlant de son assurance du salut, nous la considérons comme un « antinomiste » ; c'est-à-dire quelqu'un qui, au nom de la grâce, se croit dispensé d'obéir à la loi ; et non comme une personne réellement sauvée.

« Si nous disons que nous sommes en communion avec lui et que nous marchons dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité » (1 Jean 1.6). Le croyant peut tomber, mais il sera relevé. Il peut être abattu, mais il sera restauré. Il peut s'égarer, mais il sera ramené ; parce que le Christ est capable de sauver jusqu'au bout, et aucun de ses petits ne périra.

2. « Le Saint-Esprit demeurera-t-il dans un cœur où des pensées mauvaises et impies sont encore présentes, le corps de ce croyant étant pourtant le temple du Saint-Esprit (1 Corinthiens 6.19) ? »

Cette vérité précieuse est justement le fondement de l'exhortation à la pureté et à la sainteté, tant du cœur que de la vie. On nous exhorte à ne pas attrister le Saint-Esprit : « N'attristez pas le Saint-Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption » (Éphésiens 4.30). Les pensées mauvaises et impies ne font absolument pas partie de la marche chrétienne. Le chrétien peut être assailli, attristé et harcelé par de mauvaises pensées, et dans ce cas, il n'a qu'à regarder au Christ pour obtenir la victoire.

La marche chrétienne normale est décrite ainsi dans la première épître de Jean : « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pêche point ; mais celui qui est né de Dieu se garde lui-même, et le malin ne le touche pas » (1 Jean 5.18).

Voilà le côté divin de la question. Hélas, nous savons qu'il y a aussi le côté humain. Mais nous jugeons le côté humain à la lumière du divin. Nous n'abaïssons pas le divin pour faire plaisir à l'humain, nous visons toujours le divin malgré l'humain.

Nous ne devrions jamais nous contenter de moins que ce que dit 1 Jean 5.18. C'est en maintenant ce vrai standard que nous pouvons espérer élever notre moralité. Prétendre avoir l'Esprit, parler des profondeurs de l'Esprit, et pourtant entretenir des pensées mauvaises et impies, cela revient à nos yeux à l'ancien nicolaïsme (Apocalypse 2.6-15), ou à l'antinomisme moderne, cette fausse doctrine selon laquelle les chrétiens seraient libérés par la grâce de toute obligation d'obéir à la loi.

3. « Si c'est ainsi, les gens ne diront-ils pas qu'ils peuvent vivre comme ils veulent ? »

Eh bien, comment un vrai chrétien aime-t-il vivre ? En ressemblant le plus possible au Christ, par le Saint-Esprit. Si quelqu'un avait posé cette question à Paul, quelle aurait été sa réponse ? 2 Corinthiens 5.14-15 et Philippiens 3.7-14 nous la donnent :

« Car l'amour de Christ nous presse, parce que nous estimons que, si un seul est mort pour tous, tous donc sont morts ; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux ».

« Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte, à cause de Christ. Et même je regarde toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à tout, et je les regarde comme de la boue, afin de gagner Christ, et d'être trouvé en lui, non avec ma justice, celle qui vient de la loi, mais avec celle qui s'obtient par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi, afin de connaître Christ, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort, pour parvenir, si je puis, à la résurrection d'entre les morts.

Ce n'est pas que j'aie déjà remporté le prix, ou que j'aie déjà atteint la perfection ; mais je cours, pour tâcher de le saisir, puisque moi aussi j'ai été saisi par Jésus-Christ. Frères, je ne pense pas l'avoir saisi ; mais je fais une chose : oubliant ce qui est en arrière et me portant vers ce qui est en avant, je cours vers le but, pour remporter le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ ».

Il est à craindre que ceux qui posent de telles questions connaissent bien peu de choses du Christ vivant et ressuscité. Nous comprenons tout à fait qu'une personne puisse se retrouver empêtrée dans les filets d'un système théologique partial, et soit perplexe devant les dogmes contradictoires d'une théologie systématique. Mais nous sommes convaincus que celui qui invoque la liberté, la souveraineté et la stabilité éternelle de la grâce de Dieu pour continuer à pécher librement ne connaît rien du christianisme.

Il n'a aucune part dans cette affaire et se trouve dans une condition véritablement terrible et dangereuse : « ... afin que vous puissiez distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, ce qui est impur de ce qui est pur, et enseigner aux enfants d'Israël toutes les lois que l'Éternel leur a données par Moïse » (Lévitique 10.10-11).

« Ils enseigneront à mon peuple à distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, ils lui feront connaître la différence entre ce qui est impur et ce qui est pur » (Ézéchiél 44.23).

« Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile ; tout m'est permis, mais je ne me laisserai asservir par quoi que ce soit » (1 Corinthiens 6.12).

J'ai entendu citer le cas d'un jeune homme qui, ayant entendu un pasteur déclarer dans son sermon : « Enfant une fois, enfant toujours ! », avait saisi cette affirmation comme prétexte pour s'enfoncer dans le péché et continuer à pécher ouvertement...

Nous croyons que le pasteur avait raison dans ce qu'il disait, mais que le jeune homme avait tort dans ce qu'il faisait. Juger les paroles du premier par les actes du second est totalement injuste. Que penserais-je de mon fils s'il disait : « Fils une fois, fils toujours, donc je peux casser les vitres de mon père et faire toutes sortes de bêtises » ?

Nous jugeons la déclaration du pasteur par la Parole de Dieu et la déclarons vraie. Nous jugeons la conduite du jeune homme par la même règle et la déclarons fautive. La question est tout à fait simple. Nous n'avons aucune raison de croire que ce malheureux jeune homme ai déjà réellement goûté la vraie grâce de Dieu, car s'il l'avait fait, il aimerait, cultiverait et manifesterait la sainteté.

Le chrétien doit lutter contre le péché par la force du Christ en lui. Lutter contre le péché et s'y complaire sont deux réalités totalement différentes. Dans le premier cas, nous pouvons compter sur la sympathie et la grâce du Christ. Dans le second, nous blasphémons en fait son nom en insinuant qu'il serait au service du péché.

Nous considérons comme une grave erreur de vouloir juger la vérité de Dieu par les actions des hommes. Tous ceux qui procèdent ainsi arrivent forcément à une fautive conclusion. La bonne démarche consiste simplement à inverser l'ordre. Saisissez d'abord la vérité de Dieu, puis jugez tout à sa lumière. Établissez la norme divine et évaluez tout par elle. Installez la balance publique et pesez-y la charge de chacun. Ce n'est pas la balance qui doit être ajustée à la charge, c'est la charge qui doit être testée par la balance.

Même si dix mille croyants de profession devaient tomber, vivre et mourir dans le péché, cela n'ébranlerait pas notre confiance dans la doctrine divine de la persévérance finale. La même Parole qui prouve que cette doctrine est vraie prouve aussi que ces gens-là sont dans l'erreur : « *Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous, mais cela est arrivé afin qu'il fût manifeste que tous ne sont pas des nôtres* » (1 Jean 2.19).

« *Néanmoins, le solide fondement de Dieu reste debout, avec ces paroles qui lui servent de sceau : Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent ; et : Quiconque prononce le nom du Seigneur, qu'il s'éloigne de l'iniquité* » (2 Timothée 2.19).

Examen de différents passages.

Nous allons maintenant examiner les divers passages de l'Écriture que l'on invoque généralement pour tenter de renverser la doctrine de la persévérance finale. Mais avant de le faire, nous tenons à poser un principe fondamental qui, à notre avis, sera très utile pour l'interprétation de l'Écriture en général. Ce principe est très simple : Aucun passage de l'Écriture sainte ne peut, d'aucune manière, en contredire un autre. S'il y a une contradiction apparente, elle vient forcément de notre manque de compréhension spirituelle.

Prenons un exemple. Si quelqu'un citait Jacques 2.24 pour défendre la doctrine de la justification par les œuvres, je ne serais peut-être pas en mesure de lui répondre. Il est tout à fait possible que des milliers de personnes, comme Luther lui-même, aient été profondément embarrassées par ce passage. On peut ressentir l'assurance la plus complète et la plus claire d'être justifié, non par des œuvres qu'on aurait faites, mais simplement « par la foi en Jésus-Christ » ; et pourtant être totalement incapable d'expliquer ces paroles de Jacques : « *Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ?* »

Comment faire face à une telle difficulté ? Nous ne comprenons pas vraiment l'apôtre Jacques. Perplexes devant la contradiction apparente entre Jacques et Paul, que devons-nous faire ? Nous devons simplement appliquer le principe énoncé plus haut : aucun passage de l'Écriture ne peut en contredire un autre.

On peut tout aussi bien imaginer une collision entre deux corps célestes se déplaçant sur leurs orbites divinement assignées, que deux auteurs inspirés se contredisant dans leurs déclarations.

Je lis dans Romains 4.5 des mots on ne peut plus clairs : « ... à celui qui ne fait point d'œuvre, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice ». Ici, les œuvres sont entièrement exclues comme base de justification, et seule la foi est reconnue. De même, dans Romains 3.28 : « Car nous pensons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi ».

Et encore : « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ » (Romains 5.1).

L'enseignement de l'épître aux Galates est exactement semblable : « Néanmoins, sachant que ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais par la foi en Jésus-Christ, nous aussi nous avons cru en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi en Christ et non par les œuvres de la loi, parce que nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi » (Galates 2.16).

Dans tous ces passages, et dans bien d'autres qu'on pourrait citer, les œuvres sont soigneusement exclues comme fondement de la justification, et cela dans un langage si clair qu'il est impossible de s'y tromper.

Si donc nous ne pouvons pas expliquer Jacques 2.24, nous devons soit nier son inspiration, soit recourir à notre principe : aucun passage de l'Écriture sainte ne peut en contredire un autre. Ainsi, nous demeurons avec une confiance inébranlable et un repos imperturbable, nous réjouissant de la grande vérité fondamentale de la justification par la foi seule, indépendamment de la loi et des œuvres.

Après avoir attiré l'attention du lecteur sur le célèbre passage de Jacques 2, il n'est peut-être pas inutile de lui offrir, en passant, un ou deux mots d'explication pour l'aider à le comprendre.

Il y a un petit mot au verset 14 qui fournit la clé de tout le passage. Ce mot important, « dire », élimine complètement toute difficulté et révèle, de la manière la plus simple possible, ce que l'apôtre a en tête. On pourrait reformuler ainsi : « Que sert-il à quelqu'un de « dire » qu'il a dix mille livres sterling par an, s'il ne les a pas ? »

Or, nous savons que ce mot « dire » est constamment omis lorsqu'on cite les paroles de Jacques 2.14. Certains ont même osé affirmer qu'il ne figure pas dans le texte original. Mais quiconque sait lire le grec n'a qu'à regarder le passage : il y trouvera le mot « legee » (dire), placé là par le Saint-Esprit et maintenu là par tous nos principaux traducteurs et spécialistes bibliques.

On ne peut imaginer un mot d'une importance plus cruciale dans un passage. Son influence, nous en sommes convaincus, se fait bien sentir dans tout le contexte où il apparaît : « Il ne sert à rien qu'un homme « dise » simplement qu'il a la foi. Mais s'il l'a véritablement, cela lui profite pour le temps et pour l'éternité ; dans la mesure où cette foi le relie au Christ et le met en possession complète et inaliénable de tout ce que le Christ a fait et de tout ce qu'il est pour nous devant Dieu ».

Ceci nous amène à un autre point, qui contribuera grandement à dissiper la contradiction apparente entre les deux apôtres inspirés, Paul et Jacques. Il y a une différence très importante entre les œuvres de la loi et les œuvres de la vie. Paul exclut catégoriquement les premières ; Jacques insiste tout aussi catégoriquement sur les secondes. Mais attention : Paul ne rejette que les premières, tout comme Jacques ne défend que les secondes.

Les actes d'Abraham et de Rahab n'étaient pas des œuvres de la loi, mais des œuvres de la vie. C'étaient les véritables fruits de la foi, sans lesquels cette foi n'aurait possédé aucune vertu justificatrice. Il est remarquable que, dans une histoire couvrant quatre mille ans, le Saint-Esprit ait choisi deux œuvres comme celle d'Abraham dans Genèse 22 et celle de Rahab dans Josué 2. Il ne cite pas quelques actes de charité ou de bienfaisance, bien qu'il aurait certainement pu en trouver beaucoup parmi la masse immense de faits à sa disposition.

Mais comme s'il anticipait l'usage que l'ennemi ferait de ce passage, il prend soin de choisir deux illustrations de sa thèse qui prouvent, sans l'ombre d'un doute, qu'il insiste sur les œuvres de la vie et non sur les œuvres de la loi. Il laisse entièrement intacte la doctrine inestimable de la justification par la foi, indépendamment des œuvres de la loi.

Enfin, si quelqu'un s'interroge sur la différence entre les œuvres de la loi et les œuvres de la vie, la réponse est simple : les œuvres de la loi sont celles que l'on fait pour obtenir la vie ; les œuvres de la vie sont les fruits authentiques de la vie que l'on possède déjà.

Comment obtenons-nous la vie ? En croyant au Fils de Dieu : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie* » (Jean 5.24).

Nous devons avoir la vie en abondance avant de pouvoir produire quoi que ce soit. Et nous obtenons cette vie, non pas en « disant » que nous avons la foi, mais en l'ayant réellement. Et quand nous l'aurons, nous en manifesterons les précieux fruits, à la gloire de Dieu.

Ainsi, non seulement nous croyons fermement que Paul et Jacques doivent s'harmoniser, mais nous pouvons clairement voir qu'ils s'harmonisent effectivement.

Après avoir ainsi cherché à définir et à illustrer notre principe, nous laissons au lecteur le soin de l'appliquer aux divers cas de difficulté et de perplexité qu'il rencontrera dans son étude des Écritures.

Autres passages.

1. La première citation est tirée de la deuxième épître de Pierre : « *Il y a eu parmi le peuple de faux prophètes, et il y aura de même parmi vous de faux docteurs, qui introduiront des sectes pernicieuses, et qui, reniant le maître qui les a rachetés, attireront sur eux une ruine soudaine* » (2 Pierre 2.1).

La difficulté de ce passage vient, nous supposons, de l'expression « reniant le maître qui les a rachetés ». Mais en réalité, il n'y a aucune difficulté dans ces mots. Le Seigneur a un double droit sur chaque homme, chaque femme et chaque enfant sous la voûte du ciel. Il a un droit fondé sur la création, et un droit fondé sur la rédemption.

C'est à ce dernier que l'apôtre fait référence. Les faux docteurs ne renieront pas simplement le Seigneur qui les a créés, mais même le Seigneur qui les a rachetés. C'est important de bien comprendre cela. Cela aidera à dissiper bien des difficultés. Le Seigneur Jésus a un droit acquis sur chaque membre de la famille humaine. Le Père lui a donné autorité sur toute chair. De là vient la gravité du péché de ceux qui le renient. Le nier comme Créateur serait déjà un péché ; le nier comme Rédempteur est un péché encore plus grand.

Il ne s'agit pas du tout ici de régénération. L'apôtre ne dit pas : « Reniant le Seigneur qui les a fait naître de nouveau ». Cela poserait effectivement un problème. Mais tel que le passage est formulé, il laisse entièrement intacte la vérité de la persévérance finale.

2. Le deuxième passage se trouve à la fin du même chapitre, aux versets 20 et 22 : « *En effet, si, après s'être retirés des souillures du monde, par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils s'y engagent de nouveau et sont vaincus, leur dernière condition est pire que la première... Il leur est arrivé ce que dit un proverbe vrai : Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi, et la truie lavée s'est vautrée dans le borbier !* »

La diffusion de la connaissance des Écritures et de la lumière de l'Évangile exerce souvent une influence étonnante sur la conduite et le caractère de personnes qui n'ont pourtant jamais connu le salut de l'Évangile du Christ.

En réalité, il est difficile de prêcher un Évangile gratuit sans produire des résultats qui se révéleront être bien loin de la nouvelle naissance véritable. On peut abandonner bien des habitudes grossières, mettre de côté bien des souillures charnelles, sous l'influence d'une connaissance purement intellectuelle du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, tout en ayant un cœur qui n'a jamais été véritablement touché en profondeur de manière salutaire.

Or, on constatera invariablement que lorsque ces personnes se soustraient à l'influence de la lumière de Dieu, elles plongent inévitablement dans des profondeurs de mal plus grandes, dans des excès de mondanité et de folie pires que jamais : « *Leur fin est pire que leur commencement* ».

D'où l'urgente nécessité d'insister auprès de tous ceux avec qui nous avons affaire sur l'importance de veiller à ce que la connaissance de la vérité n'affecte pas seulement leur conduite extérieure, mais atteigne surtout le cœur et leur communique cette vie qui, une fois possédée, ne peut jamais être perdue.

Il n'y a rien dans ce passage qui doive effrayer les brebis du Christ. Ce passage sert avant tout à avertir ceux qui, même s'ils peuvent revêtir pendant un temps l'apparence extérieure de brebis, n'ont jamais été, intérieurement, autre chose que des pécheurs ayant besoin de se repentir.

3. Ézéchiel 18.24-26 : « *Si le juste se détourne de sa justice et commet l'iniquité, s'il imite toutes les abominations du méchant, vivra-t-il ? Toute sa justice sera oubliée, parce qu'il s'est livré à l'iniquité et au péché ; à cause de cela, il mourra... Si le juste se détourne de sa justice et commet l'iniquité, et meurt pour cela, il meurt à cause de l'iniquité qu'il a commise* ».

On peut y rattacher la référence à 2 Chroniques 15.2 : « *L'Éternel est avec vous quand vous êtes avec lui ; si vous le cherchez, vous le trouverez ; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera* ».

Ces passages, ainsi que d'innombrables autres textes de l'Ancien Testament, et des passages similaires du Nouveau Testament, nous dévoilent le sujet profondément important du gouvernement moral de Dieu.

Or, être simplement un sujet du gouvernement de Dieu est une chose ; être un objet de sa grâce immuable en est une autre. Il ne faut jamais confondre les deux.

Développer ce point et renvoyer aux divers passages qui l'illustrent et le renforcent demanderait un ouvrage entier. Nous voulons simplement ajouter ici notre pleine conviction que personne ne peut comprendre la Parole de Dieu s'il ne fait pas une distinction précise entre l'homme sous le gouvernement et l'homme sous la grâce.

4. Apocalypse 3.11 : « *Je viens bientôt. Retiens ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne* ». Deux choses doivent être considérées ici, à savoir, premièrement, qu'il s'agit d'un discours à une assemblée ; et, deuxièmement, il n'est pas dit : « *Que personne ne prenne ta couronne de vie !* »

Un serviteur peut perdre sa récompense ; mais un enfant ne peut jamais perdre sa vie éternelle. Si l'on tient compte de cela, on élimine une foule de difficultés. La filiation est une chose ; le « discipulat* » en est une autre. La sécurité en Christ est une chose ; le témoignage pour Christ en est une autre.

*Ndlr : « *Un disciple se définit par le fait de marcher sur les traces d'un d'autre, qui adhère à sa vision par toute sa vie, et qui l'aide à la répandre. Le discipulat chrétien est le processus par lequel les disciples du Seigneur Jésus-Christ apprennent à ressembler davantage à leur Maître. Ils sont équipés par le Saint-Esprit, qui demeure dans leur cœur, pour résister aux pressions et épreuves de la vie présente. Pour cela, nous devons nous soumettre à l'appel du Saint-Esprit à examiner nos pensées, nos paroles et nos actes à la lumière de la Parole de Dieu. Nous devons porter notre croix et renoncer à nous-même : « Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Matthieu 16.24) ! »*

Si notre sécurité dépendait de notre témoignage, notre filiation de notre discipulat, où serions-nous ? Il est vrai que plus je connais ma sécurité et que je jouis de ma filiation, plus mon témoignage sera efficace et plus mon discipulat sera fidèle, mais ces choses ne doivent jamais être confondues.

En conclusion, que le Seigneur établisse nos âmes de plus en plus fermement dans sa propre vérité, et nous préserve dans son royaume céleste, à la gloire de son saint nom !

8. NOTRE ESPOIR : QU'EST-CE QUE C'EST ?

Les versets d'Apocalypse 3.3-11 contiennent deux principes très importants et profondément intéressants ; mais en même temps clairs, simples, faciles à saisir et pleins de puissance une fois compris. Il s'agit de deux réalités distinctes qui caractérisent le vainqueur : la première, c'est la vérité qui nous a été communiquée ; la seconde, c'est l'espérance qui nous est proposée.

« Rappelle-toi donc comment tu as reçu et entendu, et garde, et repens-toi. Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi. Cependant tu as à Sardes quelques hommes qui n'ont pas souillé leurs vêtements ; ils marcheront avec moi en vêtements blancs, parce qu'ils en sont dignes. Celui qui vaincra sera revêtu ainsi de vêtements blancs ; je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises !

Écris à l'ange de l'Église de Philadelphie : Voici ce que dit le Saint, le Véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre, et personne ne fermera, celui qui ferme, et personne n'ouvrira : Je connais tes œuvres. Voici, parce que tu as peu de puissance, et que tu as gardé ma parole, et que tu n'as pas renié mon nom, j'ai mis devant toi une porte ouverte, que personne ne peut fermer. Voici, je te donne de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais qui mentent ; voici, je les ferai venir, se prosterner à tes pieds, et connaître que je t'ai aimé. Parce que tu as gardé la parole de la persévérance en moi, je te garderai aussi à l'heure de la tentation qui va venir sur le monde entier, pour éprouver les habitants de la terre. Je viens bientôt. Retiens ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne ».

Ces deux réalités se retrouvent illustrées dans l'histoire d'Israël comme dans l'histoire de l'Église de Dieu. Ce sont elles qui doivent former votre caractère et le mien. Nous ne devons pas nous laisser influencer par le caractère du monde qui nous entoure, ni par la condition actuelle du peuple de Dieu. Nous devons plutôt être marqués par ce que Dieu a donné et par ce qu'il donnera. Nous sommes facilement découragés par l'état des choses autour de nous, tentés de tout abandonner à cause de la ruine ambiante, et ainsi de nous retrouver paralysés.

Mais si vous vous emparez de ces deux choses, la vérité et l'espérance, ou plutôt si elles vous saisissent, elles vous permettront de traverser toutes les tempêtes et de vivre en vainqueur. Il vous faut vous souvenir de ce que vous avez reçu et entendu, et chérir l'espérance de la gloire.

Il faut toujours faire la distinction entre une œuvre de l'Esprit de Dieu et l'état de choses qui résulte de l'intervention humaine, de sa gestion, de ses systèmes terrestres, qui fige la forme quand la puissance de Dieu a disparu. La Réforme, par exemple, était une œuvre distincte de l'Esprit de Dieu, une vague de puissance spirituelle. Le protestantisme, lui, est la forme humaine et impuissante qui, à cause de la faiblesse humaine et des ruses de Satan, est apparue après cette visitation divine.

Lorsque les hommes prennent en main l'œuvre de Dieu, les choses sont dénaturées. Combien de mouvements très contraires à l'Esprit de Dieu ont attiré de nombreuses personnes hors d'un christianisme centré uniquement sur Jésus-Christ !

Mais quel usage en a-t-on fait ? Quand l'énergie d'un mouvement de l'Esprit a disparu, que s'est-il passé dans bien des cas, à différentes époques ? Les gens ont glissé dans ce qu'on pourrait appeler une fraternité morte, parce que gouvernée par la chair des hommes. Il n'y a rien de pire que cela, car la corruption de ce qu'il y a de meilleur est la pire des corruptions.

Quelle est alors notre protection morale ? Tout simplement : tenir ferme ce que nous avons reçu directement de Jésus-Christ, et vivre dans la bienheureuse espérance de sa venue. Cela, pour que se réalise dans nos propres vies la puissance de ce que Dieu a donné et de ce qu'il donnera.

On trouve des exemples de ce principe dans l'Ancien Testament. Tous les grands mouvements de réforme en Israël étaient caractérisés par la même dynamique. Ce fut le cas au temps de Josaphat comme au temps d'Ézéchias. Le Seigneur rappelle à son peuple de revenir au modèle originel, à ce qu'il avait reçu au commencement. Ézéchias se réfère à Moïse, qui lui donne l'autorité de maintenir le modèle divin dans la célébration de la Pâque. Beaucoup auraient pu aussi dire : « *Oh, c'est sans espoir ! L'unité nationale est perdue !* »

Même Salomon avait laissé des abominations derrière lui. Le diable suggère toujours d'abaisser le niveau spirituel à cause des difficultés et de la ruine du peuple de Dieu. Mais Ézéchias n'écouta pas cela. Il fut un vainqueur. Une marée de bénédictions déferla, telle qu'on n'en avait pas connu depuis l'époque de Salomon (2 Chroniques 30).

De même aux jours de Josias : un enfant était sur le trône, une femme remplissait la fonction prophétique, et Nébucadnetsar était presque aux portes. Que fit Josias ? On lut le livre de la loi. Au lieu d'abaisser le niveau d'obéissance à cause de l'état des choses, il agit selon la Parole de Dieu. C'était sa responsabilité, et il célébra la Pâque au premier mois. Le résultat ? Il n'y avait pas eu de Pâque pareille depuis l'époque de Samuel.

Il en fut de même pour Ézéchias et Josias, et nous en avons un exemple encore plus beau chez Esdras et Néhémie. En ces jours-là, on célébra une fête qui n'avait pas été observée depuis l'époque de Josué, fils de Nun. C'est à ce « pauvre petit reste » qu'il fut réservé de célébrer cette fête. **Ils furent vainqueurs parce qu'ils retournèrent à Dieu dans une obéissance totale, à ce qu'il leur avait donné au commencement.**

Daniel, Schadrac, Méschac et Abed-Nego remportèrent une victoire éclatante en refusant de manger la nourriture du roi. Ils ne cédèrent pas d'un pouce. N'étaient-ils pas des vainqueurs ? Ils auraient pu se dire : « *Dieu, dans son gouvernement, nous a envoyés en captivité, pourquoi refuserions-nous de manger la nourriture du roi ? Nous n'avons pas le droit de jouer les super-spirituels ; il faut se faire tout à tous !* »

Mais non ! Et ils furent capables de maintenir l'étendard de Dieu au milieu des ruines qui les entouraient. Il en fut de même pour Daniel. Il resta ferme dans sa fidélité et remporta une victoire éclatante. S'il ouvrait ses fenêtres et priait en direction de Jérusalem, ce n'était pas pour se faire remarquer, mais pour maintenir la vérité de Dieu. Il priait en direction du centre choisi par Dieu, et il fut appelé le serviteur du Dieu vivant. Si ces hommes s'étaient rendus, quelles qu'en soient les raisons, ils auraient perdu leur victoire et Dieu aurait été déshonoré.

Tout cela nous concerne d'une manière très particulière, nous qui vivons au milieu du protestantisme. Cela donne à la Parole de Dieu une valeur inestimable pour nous. Il ne s'agit pas d'établir notre propre opinion ou notre propre autorité, nous sommes appelés à maintenir la vérité de Dieu, et rien d'autre. Et si vous ne vous en emparez pas, vous ne savez pas où vous en êtes.

On aurait aussi pu dire à Josias, lorsqu'il démolit les hauts lieux construits par Salomon (2 Rois 23.13) : « *Pour qui te prends-tu, pour t'élever contre Salomon et contre les institutions établies par un si grand homme ?* » Mais il ne s'agissait pas d'un conflit entre Josias et Salomon, il s'agissait d'un conflit entre Dieu et l'erreur.

Venons-en maintenant à notre second grand principe : **notre caractère doit aussi être formé par ce qui est devant nous : la venue du Seigneur.** Remarquez que dans notre texte, l'Église de Sardes, au lieu d'être encouragée par l'espérance propre à l'Église, l'étoile brillante du matin, est avertie : « *Si donc tu ne veilles pas, je viendrai sur toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi* ».

C'est de cette façon que le Seigneur viendra sur le monde : comme un voleur. Mais nous, nous appartenons à la lumière. Notre espérance propre est l'étoile du matin, celle qui n'est vue que par ceux qui veillent pendant la nuit. Si Sardes est avertie au lieu d'être encouragée par l'espérance de sa venue, c'est qu'elle est tombée au niveau du monde : un christianisme bas, sans vie, sans sève. Et elle sera surprise comme par un voleur.

Voilà ce qui menace toutes les branches du christianisme si l'on se laisse emporter par le courant du laxisme et du relativisme, comme un poisson mort porté par le courant. Le Seigneur éveille le cœur de son peuple à une conscience plus profonde de cela. Il lui fait voir que rien d'autre ne peut y remédier que la réalité, la vérité. Si nous n'avons pas cela, nous n'avons rien. **C'est une chose d'avoir des doctrines dans la tête. C'en est une tout autre d'avoir le Christ qui règne dans son cœur et dans sa vie.**

Il vient me chercher, et je dois guetter l'étoile brillante du matin. Que mon cœur s'élève maintenant et surmonte l'état des choses qui nous entourent. Si je rencontre des croyants dans cet état de torpeur, je cherche à les en faire sortir. Si vous voulez instruire les saints, vous devez les ramener à la vérité qu'ils ont reçue, à ce que Dieu a donné au commencement. Construisez sur ce que Dieu vous a donné et sur l'espérance qui est placée devant vous.

Tenez fermement l'étendard de la vérité de Dieu et n'acceptez rien de moins, même si vous êtes seul. Si un régiment est mis en pièces et qu'il ne reste qu'un seul homme, du moment qu'il porte les couleurs, la dignité du régiment est maintenue. Ce n'est pas une question de résultats, mais d'être résolument fidèle au Christ ; d'être vraiment vivant dans une Église qui se caractérise par cette parole : « *Tu passes pour être vivante, et tu es morte* » (*Apocalypse 3.1*). Nous voulons quelque chose de plus qu'une simple profession de foi. Même la fraction du pain peut devenir une formalité vide de sens.

Nous voulons plus de puissance et de fraîcheur, plus de dévouement vivant à la personne du Christ. Nous sommes appelés à vaincre. L'oreille attentive ne se trouve que chez le vainqueur.

Que nos cœurs soient alors poussés à désirer cela, plus que nos propres vies.

9. LA COMMUNION AVEC DIEU : QU'EST-CE QUE C'EST ?

« Car ainsi parle l'Éternel à la maison d'Israël : Cherchez-moi, et vous vivrez ! Ne cherchez pas Béthel, n'allez pas à Guilgal, Ne passez pas à Beer-Schéba. Car Guilgal sera captif, et Béthel anéanti » (Amos 5.4-5).

Nous courons constamment le risque d'être induits en erreur par un langage qui dépasse notre expérience réelle. Chaque confession religieuse possède un certain nombre d'expressions qui lui sont propres, et on a vite fait de les adopter sans en saisir pleinement le sens. D'où l'importance de se rappeler que le christianisme n'est pas un simple ensemble de formules, mais une réalité divine ; une influence vivante, agissante et puissante, qui imprègne tous les sentiments et toutes les affections de l'âme et se manifeste concrètement dans la vie.

L'une des expressions les plus couramment employées, et pourtant souvent mal comprises, est celle de « communion ». **La communion avec Dieu est le secret de la force du croyant.** Il est donc essentiel qu'il en comprenne clairement la signification et la nature, et qu'il se garde soigneusement de toute contrefaçon.

Si l'on demandait à quelqu'un de définir la communion, il pourrait répondre : *« C'est tout simplement entrer dans les pensées de Dieu ! »* Et puisque les pensées de Dieu trouvent leur centre suprême en Jésus, pouvoir entrer dans ses pensées au sujet de Jésus constitue la forme la plus élevée de communion pour l'âme. Dieu a exalté le bienheureux Jésus ; et lorsque nous sommes capables, par l'Esprit, d'en faire autant, nos pensées sont en parfaite communion avec celles de Dieu.

C'est comme cela que nous devons le rechercher. Mais n'oublions pas que la communion avec Dieu est très différente de la communion avec une Église chrétienne, aussi saine soit-elle dans sa doctrine, aussi pure soit-elle dans sa pratique.

Cependant, le point que je souhaite souligner dans cette fin d'article, est l'importance d'une communion réelle et personnelle avec Dieu, indépendamment de l'aide que l'on peut recevoir des institutions divines. Nous devons considérer la communion comme quelque chose de pur, d'intime, d'indépendant et de saint, quelque chose qui dépasse tout ce qui est terrestre.

« L'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père » (Jean 4.21). De même : « Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (v. 24).

Sous la loi, quatre conditions essentielles devaient être réunies pour qu'un culte acceptable puisse être rendu :

1. Un prêtre issu de la pure lignée d'Aaron, pur de race et pur de personne. Un homme pouvait bien être de la lignée d'Aaron, mais s'il avait la moindre imperfection physique, le moindre défaut personnel, il n'osait pas s'approcher pour offrir le pain, ni se tenir à l'autel de son Dieu. (Voir Lévitique 21-22)
2. Ce prêtre devait tenir à la main un encensoir pur, un encensoir en or.
3. Il devait déposer sur cet encensoir de l'encens pur.
4. Il devait brûler cet encens avec un feu pur, provenant de l'autel.

Il est à peine nécessaire de rappeler au lecteur chrétien que toutes ces choses étaient symboliques. Nous devons être purifiés de nos péchés par le sang de l'Agneau et ainsi devenir prêtres de Dieu, avant de pouvoir nous approcher de l'autel. Sans la connaissance de ces réalités, il ne peut y avoir de véritable adoration. La religiosité peut abonder, certes, mais pas l'adoration. Le but même de la simple religiosité est souvent de placer l'âme dans la position d'un adorateur ; et lorsque c'est le cas, la religiosité se substitue au précieux sang du Christ.

De même que l'encensoir du prêtre devait être pur pour que l'encens y soit brûlé, le cœur du chrétien doit être dûment purifié pour que le doux parfum de la louange reconnaissante puisse s'élever vers Dieu. De plus, comme le prêtre avait besoin d'un encens pur, **le Christ doit aujourd'hui être la matière pure et simple de l'adoration de nos âmes.** Et enfin, comme l'encens devait être consumé par un feu pur, le Saint-Esprit doit maintenant allumer dans nos âmes la flamme d'une adoration pure et spirituelle.

Ainsi, en nous nourrissant du Christ avec un cœur sincère et un esprit éclairé par l'Esprit, nous offrons à Dieu le parfum d'un culte qui lui est véritablement agréable. On pourrait développer davantage les points précédents, mais ce qui a été dit suffit à montrer combien la communion est une expérience purement spirituelle.

Combien il est nécessaire de se prémunir contre toute influence étrangère ; c'est-à-dire contre l'introduction d'éléments charnels et terrestres dans notre culte.

Ce ne sont pas seulement les choses ouvertement mauvaises qui peuvent faire obstacle. Ce sont aussi les choses justes, et même les institutions divines. En fait, plus une institution est manifestement d'origine divine, plus la vigilance est nécessaire, de peur qu'elle n'usurpe la place de Dieu dans nos cœurs.

La conscience d'un croyant discernera aisément ce qui est manifestement contraire à Dieu et à sa vérité, et s'en détournera. Mais il aura peut-être plus de mal à percevoir le danger lié à ce qui a été institué par Dieu lui-même et honoré par des générations de fidèles au fil du temps.

D'où la force et la pertinence de cet appel : *« Ainsi parle le Seigneur : Cherchez-moi, et vous vivrez ; mais ne cherchez pas Béthel, n'entrez pas à Guilgal et ne passez pas à Beer-Schéba, car Guilgal sera certainement emmenée en captivité et Béthel sera réduite à néant ».*

Béthel, Guilgal et Beer-Schéba, étaient des lieux sacrés aux yeux d'un Israélite fidèle. Béthel était l'endroit où l'esprit de Jacob avait senti pour la première fois la douceur et la solennité de la présence divine. C'était « la maison de Dieu », un lieu plein de charme pour le cœur et lié à de nombreux souvenirs sacrés. Tel était le caractère de Béthel à ses débuts.

Mais hélas, ces jours étaient révolus et Béthel avait perdu sa gloire d'antan. Jéroboam y avait placé un veau, faisant de ce lieu la maison du veau au lieu de la maison de Dieu. Quelle valeur pouvait encore avoir la maison de Dieu si Dieu l'avait quittée ? Qui songerait à accorder de l'importance au simple nom de Béthel, puisque le Dieu de Béthel n'y était plus présent ?

Personne, dont le cœur aimait vraiment Dieu, ne pouvait se contenter d'aller à la maison de Dieu pour n'y trouver qu'un veau, une parodie, une vaine gloire. Or, ce fut précisément le péché d'Israël : ils laissèrent Béthel s'interposer entre eux et le Dieu de Béthel. D'où l'importance capitale de ces mots : *« Cherchez-moi ! »*

Guilgal, comme nous le savons, était le lieu où Israël avait goûté pour la première fois au blé ancien du pays de Canaan, et où l'opprobre de l'Égypte avait été effacé. C'est aussi de Guilgal que Josué et ses conquérants avaient l'habitude de partir en triomphe contre les incirconcis, et c'est là qu'ils revenaient pour profiter du butin.

C'était donc un lieu chargé de sainteté. Considéré à la lumière des événements qui s'y étaient déroulés, il pouvait éveiller de profondes émotions pieuses dans le cœur d'un fidèle. Mais qu'est-ce qui pouvait rendre Guilgal précieux, sinon l'esprit et les principes qui lui étaient propres ? Et si ceux-ci cessaient d'être ressentis avec une force réelle, Guilgal ne pouvait se révéler qu'un nom vide, destiné à détourner le cœur d'une communion vivante avec Dieu lui-même. Et cela d'autant plus dangereusement qu'il avait été un lieu d'expérience véritablement divine pour le peuple du Seigneur.

Enfin, Beer-Schéba était « le puits du serment » ; un lieu rendu cher, pour bien des raisons, à la postérité d'Isaac, mais qui n'avait de valeur réelle que dans la mesure où l'on gardait à l'esprit la circonstance qui lui avait donné son nom.

Nous voyons donc comment l'ancienneté sacrée de ces lieux pouvait devenir un piège pour le cœur d'un Israélite et l'éloigner de Dieu. En réalité, c'était précisément leur lien avec tant de souvenirs sacrés, avec tant de choses qui venaient réellement de Dieu, qui les rendait si dangereux.

Le diable ne présente pas aux chrétiens des choses manifestement mauvaises et perverses. Il sait qu'elles seraient aussitôt rejetées. Il agit plutôt par le biais de choses qui ont une apparence de vérité et de piété ; et même de choses qui, peut-être, ont jadis reçu l'approbation divine, mais qui, en fin de compte, ne résistent pas à l'examen attentif de la Parole.

Il ne convenait pas à un Israélite de se contenter des anciennes institutions de Béthel, Guilgal et Beer-Schéba. Il pouvait être très assidu dans sa fréquentation de ces lieux, et pourtant avoir grand besoin de s'entendre dire : « *Cherchez-moi !* »

Quelle leçon morale pouvons-nous tirer de tout cela ? Simplement celle-ci : la communion avec Dieu et la communion avec les institutions divines sont deux choses bien différentes, et il nous arrive souvent de perdre la première dans notre zèle pour la seconde.

Combien de fois avons-nous manifesté un grand zèle à défendre certaines institutions chrétiennes, alors que nos âmes étaient peut-être stériles et dépourvues de communion personnelle avec le Christ lui-même ! Combien de fois aussi, à l'image des disciples sur le chemin d'Emmaüs, avons-nous longuement parlé des choses liées au Christ, alors que s'il s'approchait de nous, nous ne le reconnaîtrions même pas !

En de tels moments, il aurait été tout à fait justifié de nous dire : « *Ne recherchez pas les institutions. Ne recherchez pas les ordonnances. Ne recherchez pas seulement ce qui est lié au Christ, mais recherchez-le, lui, sa personne bénie. Recherchez la réalité divine de la communion personnelle avec le Fils ressuscité de Dieu, sans laquelle les plus belles institutions sont impuissantes et les ordonnances les plus solennelles restent froides et sans vie !* »

Et cela ne s'applique pas seulement aux ordonnances humaines, mais aussi à celles qui relèvent de l'autorité divine ; par exemple la Sainte Cène, le ministère de la Parole, la communion fraternelle, etc. Toutes ces choses sont comme les plis d'un voile sous lequel le Christ peut se cacher pour une âme qui le cherche véritablement ; mais qui ne font que le dissimuler aux yeux de ceux qui sont attirés par les apparences plutôt que par la vérité, l'esprit et la vie.

Cherchons donc à reconnaître la personne du Christ. Efforçons-nous de le trouver dans la fraction du pain, dans le ministère de la Parole, dans la communion fraternelle, dans l'offrande de la prière et de la louange ; en un mot, dans tout ce en quoi il nous a dit qu'il serait présent.

Mais ne confondons pas le bonheur que nous trouvons dans ces choses avec le bonheur en Dieu lui-même. Sinon, dans notre sphère d'influence et selon notre mesure, nous risquerions de contribuer au mal caractéristique des derniers jours : « une forme de piété sans la puissance ».

« Vous m'invoquerez, et vous partirez ; vous me prierez, et je vous exaucerai. Vous me cherchez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur. Je me laisserai trouver par vous, dit l'Éternel... » (Jérémie 29.12-14).

Fin

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*
Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26